


GAUDEO
John Carter Brown







HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS
QUI SE SONT SIGNALÉS DANS LES INDES;

Contenant ce qu'ils y ont fait de remarquable, avec la vie, les mœurs & les coutumes des Boucaniers, & des habitans de St. Domingue & de la Tortue; une deſcription exacte de ces lieux, & un état des Offices, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers, & ce que les grands Princes de l'Europe y poſſedent.

Le tout enrichi de Cartes Géographiques & de Figures en taille-douce.

Par Alexandre-Olivier Oexmelin.

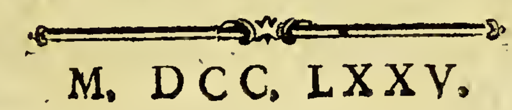
NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée de l'Hiſtoire des Pirates Anglois, depuis leur établiſſement dans l'Iſle de la Providence juſqu'à préſent.

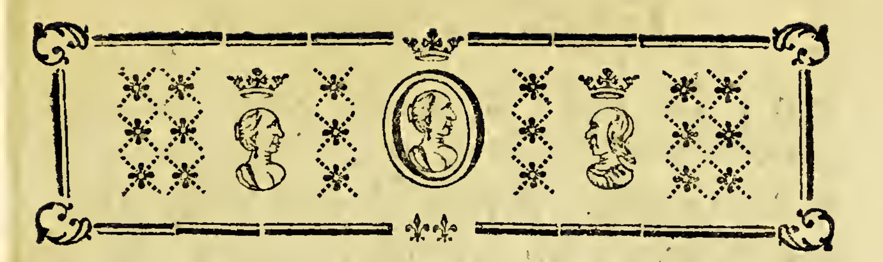
TOME SECOND.



A TREVOUX,
Par la Compagnie.



M. DCC. LXXV.



HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS,
Qui ſe ſont ſignalés dans les Indes.

TROISIEME PARTIE,
Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

CHAPITRE PREMIER.
La vie de Morgan inſigne Aventurier.

MORGAN eſt né dans la Province de Galles en Angleterre, d'un Laboureur aiſé, mais ne pouvant ſe réduire aux occupations que ſon pere lui preſcrivoit, il ſe ſauva de la mai-

ſon, & paſſa à la Barbade dans les iſles des Caraïbes, qui appartiennent aux Anglois. Ayant demeuré-là quelque temps, il entendit parler de la Jamaïque, & eut envie d'y aller. A peine y fut-il arrivé qu'il s'embarqua ſur un Corſaire; peu de temps après il fit une priſe qui lui valut beaucoup, & qui redoubla en lui l'envie de retourner en courſe.

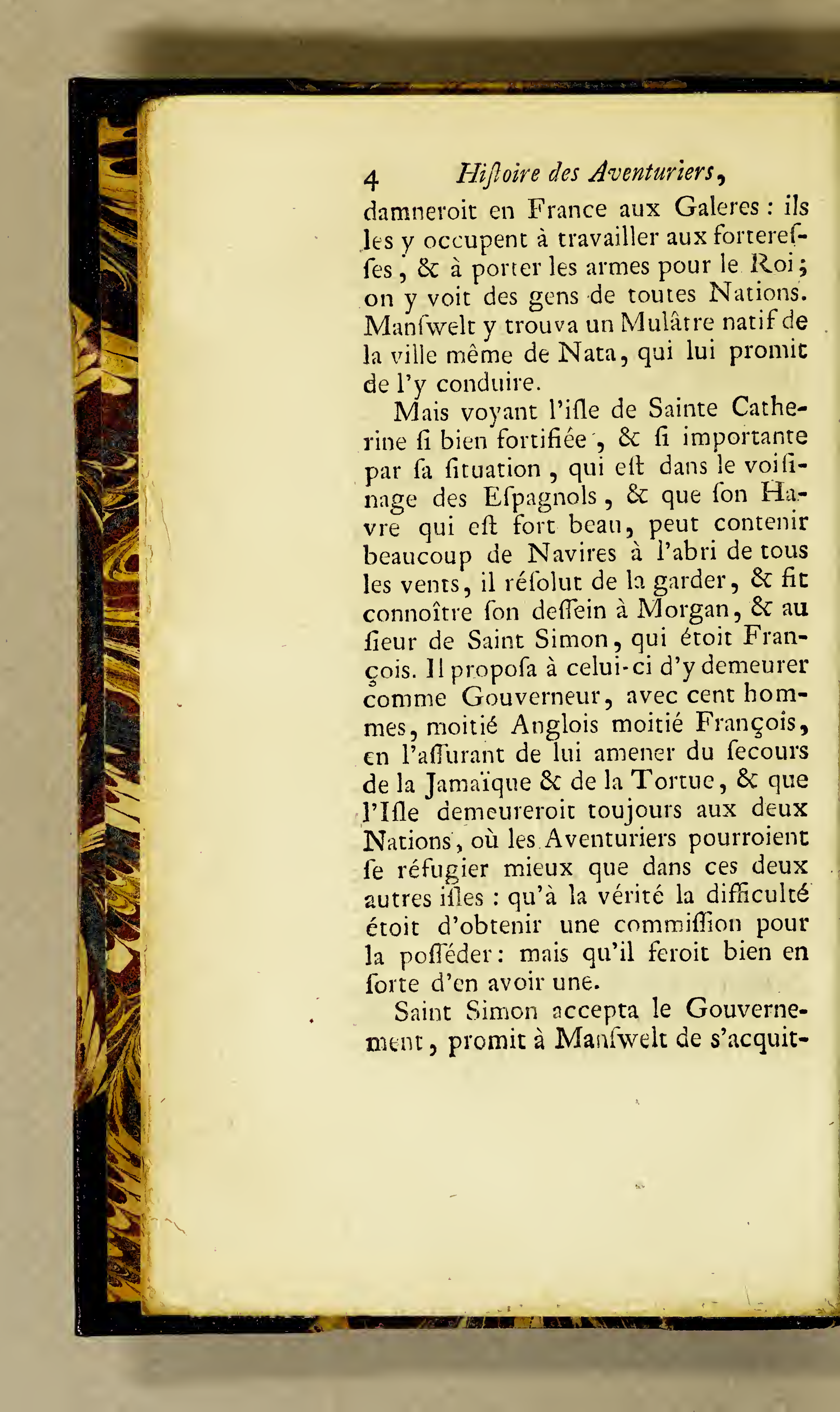
Il fit trois ou quatre voyages, dans leſquels il ſe ſignala, & il paſſa parmi les Flibuſtiers pour un très-bon ſoldat. Il s'exerçoit à tirer, & y réuſſiſſoit fort bien. Il étoit intrépide & déterminé; rien ne l'étonnoit, parce qu'il s'attendoit à tout; enfin il entreprenoit les choſes avec une aſſurance qui lui répondoit toujours du ſuccès.

Au bout de quelque temps il ſe trouva fort à ſon aiſe, par le gain qu'il avoit fait tant en courſe qu'au jeu, où il étoit fort heureux. Il employa ſon argent à acheter un Bâtiment avec quelques autres Flibuſtiers qu'il aſſocia avec lui. Il devint leur Chef, eut de grands avantages dans ſes entrepriſes, & fit pluſieurs captures à la côte de Campêche, où il alloit pour l'ordinaire, parce qu'il connoiſſoit parfaitement le pays.

La premiere occaſion où il parut avec éclat, fut celle que lui donna Manſwelt, vieux corſaire, qui le prit en amitié & le fit ſon Vice-Amiral. Manſwelt avoit réſolu de faire une deſcente en terre ferme; il forma une petite Flotte de quinze Bâtimens, ſur laquelle il fit monter 600 hommes, & alla en cet équipage attaquer l'iſle *Sainte Catherine*, ſituée le long de la côte de *Coſta Rica*, environ à trente lieues de la riviere de *Chagre*, & à douze degrés trente minutes de latitude Septentrionale.

La garniſon Eſpagnole qui étoit ſur cette iſle, bien retranchée, & dans des Forts bâtis à chaux & à ciment, fit une vigoureuſe réſiſtance; & ce fut en cette rencontre que Morgan mérita l'eſtime des ſiens, & des ennemis même, par ſa valeur. Manſwelt gagna l'Iſle avec peu de perte; mais croiroit-on qu'il n'avoit formé cette entrepriſe qu'à deſſein d'avoir un guide qui le conduiſit ſûrement à la Ville de *Nata*, qu'il vouloit piller? Cette Ville eſt à la mer du Sud, de l'autre côté de l'Iſthme de *Panama*.

Manſwelt cherchoit un guide à Ste. Catherine plutôt qu'ailleurs, parce que les Eſpagnols envoyent dans cette iſle ceux de leurs criminels que l'on con-



damneroit en France aux Galeres : ils les y occupent à travailler aux forteresſes, & à porter les armes pour le Roi ; on y voit des gens de toutes Nations. Manſwelt y trouva un Mulâtre natif de la ville même de Nata, qui lui promit de l'y conduire.

Mais voyant l'iſle de Sainte Catherine ſi bien fortifiée, & ſi importante par ſa ſituation, qui eſt dans le voiſinage des Eſpagnols, & que ſon Havre qui eſt fort beau, peut contenir beaucoup de Navires à l'abri de tous les vents, il réſolut de la garder, & fit connoître ſon deſſein à Morgan, & au ſieur de Saint Simon, qui étoit François. Il propoſa à celui-ci d'y demeurer comme Gouverneur, avec cent hommes, moitié Anglois moitié François, en l'aſſurant de lui amener du ſecours de la Jamaïque & de la Tortue, & que l'Iſle demeureroit toujours aux deux Nations, où les Aventuriers pourroient ſe réfugier mieux que dans ces deux autres iſles : qu'à la vérité la difficulté étoit d'obtenir une commiſſion pour la poſſéder : mais qu'il feroit bien en ſorte d'en avoir une.

Saint Simon accepta le Gouvernement, promit à Manſwelt de s'acquit-

ter de ſon devoir, & ajouta qu'il ſe faiſoit fort avec le monde & les munitions qu'il lui laiſſoit, de garder l'iſle contre toutes les forces que les Eſpagnols pourroient employer à la reprendre : qu'en effet la choſe n'étoit pas difficile, parce que cette iſle étoit non ſeulement défendue par quatre grands Forts & par pluſieurs batteries ; mais qu'elle étoit encore très-forte d'elle-même, n'ayant que trois endroits acceſſibles. Près de la grande iſle il y en a une petite avec laquelle elle communique par le moyen d'un pont, & qui forme comme une eſpece de Citadelle. D'ailleurs on y peut planter aſſez de vivres pour nourrir & pour entretenir une Garniſon. Enfin on y trouve de l'eau douce, ce qui eſt la principale choſe & la plus néceſſaire à la vie. Par cette raiſon les Eſpagnols l'ont toujours gardée comme une place importante & avantageuſe à leur deſſein.

Manſwelt ayant laiſſé Saint Simon comme Gouverneur de cette iſle, avec les François & les Anglois, (car ſa Flotte étoit compoſée de ces deux Nations) ſe prépara à achever ſon entrepriſe. Pour cela il fit embarquer la Garniſon Eſpagnole ſur ſes vaiſſeaux, pour la por-

ter à *Puerto Bello*, qui eſt à la côte de terre ferme, & fort proche du lieu où il vouloit aller. Peu de jours après, étant arrivé à cette côte, il mit de nuit les priſonniers à terre à deux lieues de la Ville de *Puerto Bello*, & de là fut le long de la côte, & entra dans la grande riviere de *Coëlè*, où il ſurprît la Vigie Eſpagnole, qui eſt toujours à l'embouchure de cette riviere, afin de donner avis de tout ce qui paroît en mer.

Il crut au moyen de cette priſe n'être point découvert ; mais un Indien qui étoit proche de là & qui entendit le bruit, alla promptement avertir le Préſident de *Panama*, lequel mit auſſitôt du monde ſur pied pour s'oppoſer au deſſein des Aventuriers. Mais ceux-ci ne ſe ſentant pas aſſez forts pour réſiſter, ne s'opiniâtrerent point, & ſe rembarquerent.

Manſwelt voyant ſon entrepriſe manquée, tint conſeil. Un des priſonniers Eſpagnols qu'il avoit gardés, lui dit que s'il vouloit il le meneroit à Cartage, Ville voiſine de la mer du Sud, fort riche & ſans défenſe, qu'on pouvoit facilement ſurprendre, parce que les Eſpagnols ne ſe défioient pas qu'on

les allât chercher juſques-là. La propoſition fut acceptée de toute l'aſſemblée, & le voyage entrepris. On navigea le long de la côte juſqu'à la riviere de *Zuere*, qui eſt environ à trente lieues du lieu dont ils étoient partis. Ils envoyerent un Canot avec vingt hommes, afin de prendre une Vigie qui eſt auſſi à l'embouchure de cette riviere, avec douze ſoldats. Les Eſpagnols ont là quelques habitations, où ils plantent du Cacao ; mais ils commencent à les abandonner, parce que les Corſaires y font ſouvent des deſcentes. Le Canot fut aſſez heureux pour réuſſir, & pour prendre la Vigie ſans être découvert ; de ſorte que toute la Flotte entra dans la riviere, hormis quelques vaiſſeaux qui demeurerent à un petit port aſſez près de là.

Les Aventuriers étant à terre, marcherent au plus vîte à Cartage. Les premiers jours ils trouverent des habitations ſur le chemin, & de quoi vivre, ce qui leur donna du courage ; mais cela ne dura guéres, ils ſe virent bientôt dans un chemin fort rude, au milieu des bois, des halliers & des montagnes ; ce qui les rebuta. Si par hazard ils rencontroient des Indiens portant

quelques sacs de farine, les premiers venus se jettoient dessus, sans en vouloir faire part aux autres, & c'en fut assez pour mettre la discorde entre les Anglois & les François. Les Commandans Mansvelt & Morgan, de la Nation des premiers, traitoient fort bien les François, parce qu'ils étoient les meilleurs Soldats de leur troupe, tous gens expérimentés, & dont un seul étoit plus brave que trois Anglois, étant mieux armés & plus adroits. Cependant quelque bon ordre que ces deux Chefs y apportassent, ils ne purent prévenir cette division, qui ne venoit, comme je l'ai dit, que des vivres que les uns retenoient sans en vouloir donner aux autres.

Il fallut donc retourner sur ses pas, & abandonner l'entreprise. Mansvelt s'étant rembarqué, alla à *Sainte Catherine* pour voir de quelle maniere Saint Simon se comportoit dans son Gouvernement. Il trouva qu'il avoit déja travaillé à faire mettre les Forteresses en état, & à planter quantité de vivres; ce qui lui plut beaucoup. De-là il se transporta à la Jamaïque pour avoir du secours; mais le Gouverneur, qui crut que ce seroit à son préjudice, le lui re-

fuſa auſſi bien que la Commiſſion qu'il demandoit, ſous prétexte que le Roi d'Angleterre n'étoit pas en guerre contre les Eſpagnols. Sur ce refus Manſwelt alla à la Tortue; mais le Gouverneur, qui étoit François, lui fit le même refus & la même réponſe. Il tenta encore toutes ſortes de moyens pour obtenir ce qu'il ſouhaitoit, & pour en venir à bout, il avoit médité d'aller à la nouvelle Angleterre prendre une Commiſſion avec du monde pour peupler cette iſle; mais la mort le prévint, & arrêta tous ſes projets.

Les Eſpagnols, à qui l'iſle de *Sainte Catherine*, occupée par les Aventuriers, étoit de la derniere importance, jugerent que ceux-ci pourroient tellement s'y fortifier, que rien dans la ſuite ne feroit capable de les en chaſſer, & qu'ainſi ils étoient en danger de perdre toutes les Indes : C'eſt pourquoi ils réſolurent d'y apporter remede avant que le mal augmentât, & pour ce ſujet ils équiperent une petite Flotte de quatre Navires, montés de ſix cens hommes, ſous le commandement de Don Joſeph Sanche Ximenès, Major Général de la Garniſon de *Puerto Bello*. Outre cela le Préſident de *Panama*, Dom Juan Perez de

Guſman, qui gouvernoit pour lors, trouva moyen de traiter avec Saint Simon, lequel voyant qu'il ne lui venoit point de ſecours, n'en fit aucune difficulté. De cette maniere les Eſpagnols étoient ſûrs de leur fait, & n'eurent pas grande peine à ſe rendre maîtres de l'iſle, où bientôt après ils firent de grands feux de joie.

J'ai eu entre les mains une Relation Eſpagnole de cette expédition, qu'un Ingénieur du Roi avoit faite pour lui préſenter. J'aurois pu la traduire, & en groſſir ce Volume; mais comme elle n'eſt remplie que de bagatelles & de rodomontades Eſpagnoles, je ne m'en ſuis pas donné la peine, ne voulant rien raconter ici que de véritable, rien qui ne ſoit agréable aux curieux qui veulent être informés de ce pays, & utile en même temps à ceux qui veulent y aller.

Quelque temps après le Gouverneur de la Jamaïque fit réflexion à ce que Manſwelt lui avoit propoſé; & crut que cette iſle lui pourroit être d'un grand ſecours. Il y envoya donc un petit bâtiment avec des munitions, quelques femmes, & une commiſſion pour Saint Simon: mais il étoit trop tard; car les Eſpagnols, comme on l'a dit, l'avoient

déja reprise; ils mirent même à la vue de ce bâtiment, le pavillon Anglois, & ils le prirent par cette ruse.

Après la mort de Mansfwelt, Morgan devint le premier de tous les Aventuriers de la Jamaïque. Comme il étoit estimé parmi eux, ils lui proposerent une entreprise, l'assurant qu'ils le feroient leur Capitaine, & qu'ils lui obéiroient volontiers. Morgan y pensa, & fit ensuite sçavoir à tous les Flibustiers qui voudroient aller avec lui, qu'il avoit un dessein de conséquence : il en avertit aussi les François & les Anglois, & leur donna rendez-vous à l'isle de *Cuba*. Mais afin que le lecteur puisse mieux connoître cette entreprise, je vais décrire ici l'état où se trouve cette isle présentement.

CHAPITRE II.

Description de l'Isle de Cuba, comme elle est aujourd'hui.

L'ISLE de Cuba, qui est située sous le 300e degré de longitude, s'étend d'Orient en Occident depuis le 20e jusqu'au 23e degré de latitude Septen-

trionale. Elle a quatre cens lieues Françoises de tour, deux cens de longueur, & cinquante de largeur tout au plus. On y voit de grandes montagnes qui renferment des mines de cuivre, d'argent & d'or; mais pas une n'est ouverte. Elle a quantité de prairies, que les Espagnols nomment *Savanas*, remplies de beaucoup de bétail, tant privé que sauvage. Elle est aussi peuplée de sangliers, de taureaux & de chevaux, que l'isle de St. Domingue.

On y trouve les mêmes arbres, arbrisseaux, plantes, reptiles, oiseaux, insectes. Mais par rapport aux oiseaux, il y en a quantité qu'on ne trouve point sur l'autre isle. On les nomme *Marchands*, & il s'en trouve de deux sortes. La premiere ressemble à celle dont j'ai parlé; la seconde est de la grosseur & de la couleur de l'épervier, avec un gros bec orangé.

Ces oiseaux font une grande destruction, & ne sont pas comme ceux de leur espece qui ne mangent que des bêtes mortes. Ceux-ci s'attaquent aux veaux & aux Poulains qui n'ont pas encore la force de se sauver; mais ils ne peuvent rien faire aux sangliers, qui courent dès qu'ils sont nés. Les Espa-

gnols ont fait inutilement tout ce qu'ils ont pu pour les détruire, & ne ſavent d'où ils viennent, car on ne trouve jamais leurs nids.

On ne voit point de corbeaux ſur cette iſle, comme ſur celle de St. Domingue; & cela eſt d'autant plus ſurprenant, qu'elles ſont aſſez voiſines l'une de l'autre. On a remarqué auſſi que ſur l'iſle de la Tortue, qui n'eſt qu'à deux lieues de l'iſle de St. Domingue, on n'a jamais pu élever ni nourrir des corbeaux, quoique par plaiſir pluſieurs en aient apporté; & on ne ſait ce qu'ils ſont devenus, ſoit qu'ils ſe ſoient envolés ailleurs, ſoit qu'ils ſoient morts ſur le lieu.

Les Indiens ſauvages de l'iſle Saint Domingue ont voulu peupler celles de Saint Vincent, de la Tortue, & de Cuba, de ſerpents qu'ils ont apportés des iſles de Ste. *Lucie* & de la *Martinique*; cependant on n'y en a point rencontré, quoique pluſieurs chaſſeurs François y aient pris garde. Ils rapportent tous qu'ils n'y en ont jamais vu, & tiennent qu'ils n'y peuvent vivre. Il eſt certain qu'on ne trouve dans l'iſle de *Cuba* aucun animal venimeux.

Cette iſle eſt entourée d'une quantité

prodigieuse de très-petites isles que les Espagnols & les François nomment *Cayes*. Elle a aussi de très-beaux ports, des rivieres & des havres, où l'on voit des villes fort marchandes du côté du midi vers l'orient ; & trois fameuses baies, qui pourroient contenir une grande quantité de navires ; savoir *Puerto Escondilo*, qui veut dire port caché, parce qu'on n'en voit point l'entrée qui est fort étroite ; le port de *Palme*, & le beau port de *Saint Jago*, où il y a une ville de même nom, fort marchande, & où il aborde tous les ans plusieurs navires qui viennent des isles *Canaries*, chargés de vin d'Espagne, avec toute sorte de marchandises du pays. Ils échangent ces marchandises contre des cuirs, du sucre & du tabac.

Cayes ou petites isles.

Le Gouverneur de cette ville dépend du Roi directement, & a sous sa domination la moitié de l'isle, avec le bourg de *Bayame*, les villes du *Port au Prince*, de *los Cayos*, & *Baracoa*. Quant à la justice politique & civile, elle dépend de l'audience présidiale de Saint Domingue. Il y a aussi un évêque, dont l'autorité & la jurisdiction s'étendent dans toute l'étendue du gou-

vernement. Tout le commerce que font ces villes & ces bourgs, ne consiste qu'en cuirs, en sucre, en tabac, & en confitures seches, qui se transportent en plusieurs endroits de l'Amérique, & même en Espagne. Cette ville a été autrefois pillée par les Aventuriers de la Jamaïque, quoiqu'elle soit gardée d'un poste avantageux & fortifié, qui défend l'entrée de son port.

Sortant du port de *Saint Jago*, & allant le long de la côte, on rencontre une grande pointe qui s'avance en mer; c'est ce qu'on appelle le *cap de Crux*, & il est très-dangereux d'y aborder, à cause de quantité de récifs qui sont aux environs. En doublant ce cap on entre dans une grande baie appellée *le Golfe de Saint Julien*, remplie de petites isles où les Aventuriers vont souvent raccommoder leurs navires.

Dans le fond de ce golfe est le bourg de *Bayame* que j'ai déja nommé, & de l'autre côté en suivant la côte est le port de *Sainte Marie*, qui est celui de la ville nommée *le Port au Prince*, ville champêtre au milieu des prairies où les Espagnols ont quantité de hatos, qui sont des lieux, comme j'ai dit ailleurs, où ils nourrissent des bêtes à cor-

nes pour en avoir le ſuif & les cuirs. Ils en ont encore d'autres nommées *Materias*, qui ſont des lieux, où leurs Boucaniers ſe retirent pour tuer des bêtes ſauvages, & y faire ſécher les cuirs. C'eſt de là que viennent tous ces cuirs qu'on eſtime tant en Europe, & qu'on nomme cuirs de *Havane* ; parce que de la ville du *Port au Prince* on les porte à la *Havane*, qui eſt la ville capitale de cette iſle, afin d'être embarqués pour l'Eſpagne, d'où ils paſſent dans toutes les autres contrées de l'Europe.

Le long de cette même côte on trouve le bourg du *Saint Eſprit*, & la petite ville de la *Trinité*, qui a un aſſez beau port, fort acceſſible & très-commode pour les navires. Elle a auſſi une riviere très-belle & fort poiſſonneuſe. Tout le trafic du bourg & de cette ville ne conſiſte qu'en tabac, que l'on tranſporte en tous les endroits des Indes, & même en Eſpagne, où on le met en poudre. C'eſt ce bon tabac qu'on a par toute l'Europe, & qu'on nomme tabac de Seville.

Dans l'Amérique on en uſe fort peu en poudre ; mais on y fume beaucoup. Des feuilles de tabac qui ne ſont point filées comme celles qu'on nous apporte

des isles Françoises & Angloises, on fait de petits boulets roulés que les Espagnols nomment *Gigarros*, & qui se fument sans pipe. Plusieurs navires chargent de ce tabac tous les ans, ce qui accommode assez les habitans de ces deux places.

A dix ou douze lieues de la Trinité il y a un port nommé par les Espagnols le *Golphe de Xagua*, & par les François le *Grand Port.* J'avoue que jamais je n'en ai vu un si beau ni si commode. Son entrée est comme un canal de la portée d'un canon de trois livres de balle, sa largeur d'une portée de pistolet. Le canal est bordé de rochers, aussi égaux entr'eux que le seroient des murailles faites exprès; ce qui forme une espece de quai des deux côtés. Il y a assez de profondeur pour y faire entrer les plus grands navires. Au-dedans du canal on trouve une grande baie environnée de terre haute; elle contient plus de six lieues de circuit, & au milieu il y a une petite isle où les navires peuvent donner carene, & prendre la meilleure eau du monde. Aux environs du port les Espagnols ont des parcs, où ils nourrissent des porcs. Ils nomment ces lieux *Coral*; ils ont ordinairement un paysan

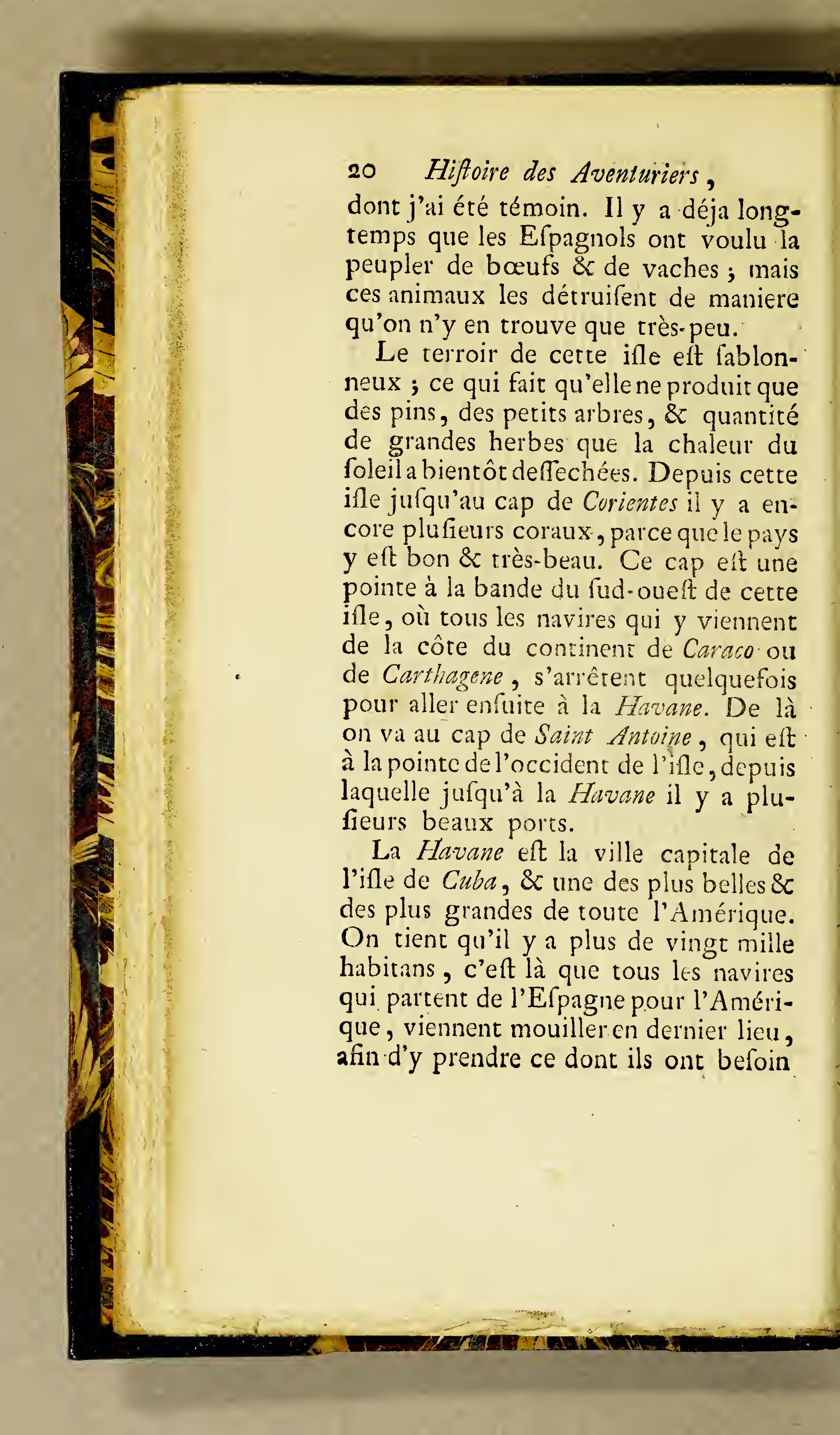
avec ſa famille pour gouverner ce coral, qui conſiſte en trois ou quatre grands parcs, fait de certains pieux de l'arbre nommé *Monbain*, leſquels étant plantés en terre prennent auſſi-tôt racine, comme les ſaules en Europe. De cette maniere ils font des palliſſades, qui par ſucceſſion de temps deviennent de grands arbres. Leurs porcs ne leur coûtent rien à nourrir ; car ils n'établiſſent leurs coraux qu'en des lieux où il ſe trouve quantité de palmiſtes, lataniers, brignoliers, cormiers, monbains, mamainniers, abricotiers, genipayers, acomas & pluſieurs autres. Ces arbres, dont les uns ceſſent de fleurir quand les autres commencent, produiſent pendant tout le cours de l'année des ſemences de toute eſpece, dont les porcs vivent ; de ſorte que celui qui gouverne le coral n'a autre choſe à faire que de les laiſſer aller le matin ; il les rappelle le ſoir, & ils ne manquent jamais de revenir. Quand il n'y a gueres de graine, & que tous les arbres n'en fourniſſent pas également, il leur donne un peu de millet.

Il y a des Eſpagnols à qui ces coraux valent plus de cinq à ſix mille écus par an, ſans faire grande dépenſe ; mais

aussi ils courent risque d'être pillés par les corsaires, qui viennent enlever les bêtes pour ravitailler leurs vaisseaux. Les porcs ont beau être cachés au milieu des bois, les corsaires ne laissent pas de les trouver ; car lorsqu'ils prennent quelque Espagnol, ils lui donnent la gêne pour lui faire déclarer le lieu où ils sont, & celui-ci les y conduit.

Depuis le port de *Xagua* jusqu'à *Matamano* il y a beaucoup de coraux. Vis-à-vis de *Matamano* on voit l'isle de *Pinos*, ainsi nommée à cause des pins qu'elle produit en abondance. Cette isle n'est point habitée, on y voit seulement quelques Espagnols qui y vont pêcher des Tortues. Il y a aussi des endroits où les Aventuriers vont souvent raccommoder leurs vaisseaux.

Cette isle est pleine de crocodiles, qui ne vont que rarement à l'eau, & qui sont bien différents de ceux qu'on appelle dans l'Amérique *Caymans* ; car ils ne sentent point le musc comme eux, & au lieu de fuir les hommes ils courent après eux ; ce qui ne se remarque dans toute l'Amérique, que sur cette isle seulement. On a vu beaucoup de gens qui en ont été mangés, comme j'en rapporterai dans la suite un exemple



dont j'ai été témoin. Il y a déja longtemps que les Eſpagnols ont voulu la peupler de bœufs & de vaches ; mais ces animaux les détruiſent de maniere qu'on n'y en trouve que très-peu.

Le terroir de cette iſle eſt ſablonneux ; ce qui fait qu'elle ne produit que des pins, des petits arbres, & quantité de grandes herbes que la chaleur du ſoleil a bientôt deſſechées. Depuis cette iſle juſqu'au cap de *Corientes* il y a encore pluſieurs coraux, parce que le pays y eſt bon & très-beau. Ce cap eſt une pointe à la bande du ſud-oueſt de cette iſle, où tous les navires qui y viennent de la côte du continent de *Caraco* ou de *Carthagene*, s'arrêtent quelquefois pour aller enſuite à la *Havane*. De là on va au cap de *Saint Antoine*, qui eſt à la pointe de l'occident de l'iſle, depuis laquelle juſqu'à la *Havane* il y a pluſieurs beaux ports.

La *Havane* eſt la ville capitale de l'iſle de *Cuba*, & une des plus belles & des plus grandes de toute l'Amérique. On tient qu'il y a plus de vingt mille habitans, c'eſt là que tous les navires qui partent de l'Eſpagne pour l'Amérique, viennent mouiller en dernier lieu, afin d'y prendre ce dont ils ont beſoin

pour retourner en Eſpagne. Cette ville gouverne la moitié de l'iſle, & a ſous elle, le *Saint Eſprit*, la *Trinité*, *Sancta Crux*, & pluſieurs autres petits bourgs & villages. On y entretient beaucoup de petits vaiſſeaux qui naviguent à *Campêche*, à la *Nouvelle Eſpagne* & à la *Floride*, où cette ville trafique. Elle a un gouverneur qui dépend immédiatement du roi, & une forte garniſon, avec trois châteaux, deux du côté du port, & un du côté de la terre, ſur une éminence qui commande au port & à la ville.

Depuis cette ville juſqu'à la pointe de *Mayeſi*, qui eſt à l'orient de l'iſle, on ne rencontre de conſidérable que la fameuſe baie de *Mataça*, où le célebre Pieters Heyn, amiral de Hollande, battit la flotte des galions du roi d'Eſpagne, & la prit preſque toute en 1627; ce qui remit les Provinces-Unies en état de lui faire la guerre, par les richeſſes immenſes dont cette flotte étoit chargée. C'eſt en ce lieu que toutes les flottes des galions vont prendre de l'eau, pour paſſer enſuite par le canal de *Bahama*, afin de retourner en Eſpagne. Depuis là juſqu'à la pointe de *Mayeſi*, on trouve *Sancta Crux*. Voici

pourquoi on lui a donné ce nom.

Santa Crux. Hiſtoire à ce ſujet.

Un ſoldat de mauvaiſe vie de la province de *Charcas*, craignant la juſtice qui le recherchoit pour ſes crimes, entra bien avant dans ce pays, & fut bien reçu de ceux qui l'habitoient. S'étant apperçu que ceux-ci ſouffroient beaucoup d'une grande diſette d'eau, & que pour en faire tomber du ciel ils faiſoient quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes, il leur repréſenta que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, auſſitôt ils en auroient en abondance. Ils y conſentirent, à l'inſtant le ſoldat fit une grande croix, qu'il planta en un lieu éminent, leur diſant qu'ils fiſſent là leur adoration, & qu'ils demandaſſent de l'eau, ce qu'ils firent. Dans le même inſtant, choſe merveilleuſe! il plut exceſſivement, & depuis ce temps là ces peuples ont eu tant de dévotion à la Sainte Croix, qu'ayant eu recours à elle dans leurs beſoins, ils ont obtenu tout ce qu'ils ſouhaitoient, ils ont rompu leurs idoles, ils ont demandé des prédicateurs & le baptême. C'eſt-là l'origine du nom de *Sainte Croix*, que cette province porte aujourd'hui. Dieu ſe ſert des plus petites choſes pour opérer les plus grandes, & des méchants mê-

mes pour faire le bien. Enfin il ne laisse jamais ces méchants impunis, car il n'est pas hors de propos d'ajouter, que ce soldat dont la providence s'étoit servi pour opérer ce miracle, n'étant pas devenu meilleur, sortit de la province de *Charcas*, & ayant persévéré dans le crime, a été pendu publiquement au *Potosi*.

Après *Sancta Crux* on trouve la ville des *Cayes de Baracoa*. Il y a le long de cette côte quantité de petites isles nommées les *Cayes du Nord*, où les Aventuriers vont souvent chercher fortune. Ils y prennent des barques chargées de cuirs & de tabac pour le compte de la *Havane*, ou de l'argent pour acheter ces marchandises; & c'est cet argent qui tente le plus les Aventuriers. En voilà assez pour faire comprendre au lecteur ce que c'est que l'isle de *Cuba*.

CHAPITRE III.

La prise de la ville du Port au Prince par Morgan

MORGAN, comme j'ai déja dit, voyant Manswelt mort, résolut avec son conseil de faire une descente

ſur les terres des Eſpagnols ; il équipa un vaiſſeau, donna rendez-vous aux Aventuriers dans les Cayes de l'iſle de *Cuba*, & dans le peu de temps qu'il fut là, il forma une flotte de quatre vaiſſeaux montés de ſept cens hommes, tous contens de lui, & réſolus de le ſuivre & de lui obéir.

Alors on fit une chaſſe-partie générale, qui contenoit ce qu'on donneroit au Commandant, & à chaque équipage en particulier. On en fit une à l'égard du capitaine du vaiſſeau. Il fut réglé dans la chaſſe-partie générale, qu'on puniroit quiconque feroit quelque mauvaiſe action, comme de tuer ou de bleſſer. Ce fut pour éviter les querelles qui pouvoient naître, comme autrefois entre les deux nations Angloiſe & Françoiſe dont cette flotte étoit compoſée, & qui avoient empêché l'exécution du deſſein qu'on avoit formé ſur Carthage. Chacun en tomba d'accord ; les officiers François ajouterent, que ſi quelqu'un des leurs commettoit quelque choſe qui fût contre l'équité, non-ſeulement ils autoriſeroient Morgan à le punir, mais même qu'ils lui prêteroient main forte.

Tout étant ainſi conclu on tint conſeil,

ſeil, au ſujet de la place qu'on attaqueroit, on propoſe celle de *Panama*, parce qu'elle étoit facile à ſurprendre de nuit, & qu'on pourroit enlever le Clergé & tous les moines; qu'avant que les forts fuſſent en état de ſe défendre on auroit le temps de ſe ſauver; & que la rançon qu'on tireroit de ces gens-là ſeroit ſuffiſante, & vaudroit mieux que le pillage que l'on feroit dans une petite ville. Cependant perſonne n'appuya cette entrepriſe; on propoſa enſuite le *Port au Prince*, ville champêtre de l'iſle de *Cuba*, où l'on repréſenta qu'il y avoit beaucoup d'argent, parce qu'il s'y faiſoit un grand commerce de cuirs, & qu'étant éloignée du bord de la Mer, les Eſpagnols ne ſe défieroient point qu'on les vint jamais attaquer; ce qui en faciliteroit beaucoup la priſe. Ce deſſein fut approuvé de tous les Aventuriers, qui ſe préparerent pour l'exécution.

Deſſein ſur la ville du Port au Prince.

Morgan fit lever l'ancre, & la flotte alla mouiller tant au port de *Sainte Marie*, qui eſt le port de la ville dont nous parlons, que dans les petites iſles qui ſont vis-à-vis, ſans approcher de terre, de peur d'être découverts par les chaſſeurs Eſpagnols qui

ne s'écartoient pas du bord de la mer.

Trahiſon d'un Eſpagnol.

La nuit, un Eſpagnol qui avoit été quelque temps priſonnier avec les Aventuriers Anglois, ſe jetta à l'eau, & nagea d'abord à une de ces petites iſles, de là à la grande, où il alla promptement donner avis au *Port au Prince* de ce qui ſe paſſoit ; car depuis le temps qu'il étoit avec ces gens, il avoit appris un peu d'Anglois.

Le gouverneur ſe mit promptement en défenſe ; il ordonna aux bourgeois de prendre les armes ; il demanda du ſecours aux lieux voiſins, & en peu de temps il mit huit cens hommes ſur pied, fit couper les arbres qui étoient ſur le grand chemin, & faire des embuſcades, afin de repouſſer l'ennemi. Il marchoit à la tête de tous ces gens dans une grande prairie, & attendoit les Aventuriers, bien réſolu de les empêcher d'aller juſqu'à la ville.

Les Aventuriers trouvant le chemin couvert d'arbres, virent bien qu'ils étoient découverts ; ils ne perdirent pourtant pas courage, ils prirent leur chemin au travers des bois, & en peu de temps ils arriverent à la *Savane* ; c'eſt-à-dire, à la prairie, où les Eſpagnols étoient en bon ordre.

Le gouverneur fit auſſi-tôt environner les Flibuſtiers par ſa cavalerie, mais ils n'en furent point épouvantés ; ils commencerent à battre la caiſſe, à déployer leurs drapeaux, & à donner de toutes parts ſur les Eſpagnols, qui tinrent ferme & ſe défendirent bien au commencement ; mais voyant que les Aventuriers ne portoient preſque pas un coup à faux, ils prirent la fuite & ſe réfugierent dans leur ville, où renfermés dans les maiſons ils tiroient par les fenêtres.

Aventuriers entourés de la Cavalerie Eſpagnole.

Les Aventuriers enflés de ce premier ſuccès, firent mine de brûler la ville, & ils l'auroient fait, ſi les Eſpagnols ne ſe fuſſent rendus. On les chaſſa dans la grande égliſe, où on les tint priſonniers. Cependant les Aventuriers pilloient les maiſons ; mais ils n'y trouvoient point d'argent, les Eſpagnols l'avoient caché ; car malgré l'embarras où les jette le ſoin de ſe défendre, ils ne manquent jamais de prévoyance à cet égard. Les Aventuriers donnerent la gêne à pluſieurs d'entr'eux, pour leur faire confeſſer où étoit leur argent. Les moines s'étoient ſauvés & l'on n'en pouvoit prendre aucun, quoiqu'on allât tous les jours en parti contre eux.

Le pillage dura quinze jours ; enſuite de quoi Morgan fit demander aux principaux priſonniers la rançon de la ville, menaçant de la bruler en cas de refus. Ils députerent quelques-uns des leurs pour en convenir, & outre la ſomme qu'ils donnerent, ils amenerent au port de *Sainte Marie*, où étoient ſes vaiſſeaux, cinq cens vaches pour les ravitailler ; car le deſſein de Morgan étoit de faire quelque deſcente ailleurs, n'étant pas ſatisfait de ce qu'il avoit pris au *Port au Prince*.

Les Aventuriers demeurerent quelque temps à la rade du port de *Sainte Marie*, pour tuer ces vaches & les ſaler. Cependant ils ſe divertiſſoient ; car ils ſont de bonne humeur quand la fortune leur eſt favorable. Quelquefois les François & les Anglois ſe querelloient enſemble ; mais l'accord fait entre les deux nations les contenoit dans leur devoir. Cet accord n'empêcha pas qu'un Flibuſtier Anglois ayant eu différend avec un François, ils ne convinſſent enſemble de le vuider par un duel ; mais l'Anglois ne ſe jugeant pas ſi fort que le François qui étoit très adroit à tirer, il le tua d'un coup de fuſil par derriere, en allant au lieu qu'ils avoient choiſi

pour ſe battre. Les François s'en étant apperçus s'en plaignirent à Morgan, qui fit caſſer la tête à l'aſſaſſin en préſence de tous ceux de ſa nation, dont quelques-uns en témoignerent du mécontentement. Cependant cette affaire n'eut pas de plus grandes ſuites, chacun fut ſatisfait de part & d'autre, ou du moins fit ſemblant de l'être.

Punition exemplaire.

Les Eſpagnols n'ayant pas achevé de payer la rançon de la ville, faiſoient attendre Morgan, diſant que leur monde étoit diſperſé, & qu'ils ne pouvoient pas ſi-tôt apporter cette ſomme. Mais quelques-uns des gens de Morgan ayant été en parti, amenerent un eſclave noir chargé d'une lettre pour ceux du *Port au Prince*, que le gouverneur de *Sant Jago* leur écrivoit, & par laquelle il leur donnoit avis de prolonger le plus qu'ils pourroient le payement de la rançon, ajoutant que dans peu il viendroit les ſecourir en perſonne, avec aſſez de monde pour défaire entiérement leurs ennemis.

Lettre interceptée.

Morgan ayant lu cette lettre, preſſa les Eſpagnols qu'il avoit en ôtage pour la rançon. Cependant il fit embarquer ſon butin de peur d'inconvénient; & voyant qu'on les payoit toujours de

paroles, il se hâta de saler & de faire embarquer la viande, afin de se tirer de là ; car il ne vouloit pas se battre, à moins qu'il n'y eût quelque chose à gagner.

Les Flibustiers s'embarquerent sans attendre le gouverneur de *Sant-Jago*, & allerent sur une petite isle examiner à quoi montoit leur prise. Ils trouverent qu'ils avoient cinquante à soixante mille écus, tant en argent monnoyé que rompu, sans le pillage des étoffes de soye, des toiles, & des autres marchandises qui montoient encore à beaucoup plus que cela. Ils partagerent ce butin, & n'eurent chacun que soixante ou quatre-vingts écus ; ce qui ne suffisoit pas pour payer leurs dettes.

Morgan qui n'avoit pas envie de retourner à la Jamaïque avec si peu de chose, proposa à ses gens de faire une autre descente. Tous les Anglois en étoient d'accord ; mais beaucoup de François, mécontens de cette nation, ne voulurent pas y consentir, & comme ils avoient leurs propres équipages & leurs bâtimens, ils aimerent mieux aller en course que de suivre Morgan, quoiqu'il se montrât toujours affectionné pour eux, & qu'il les protégeât en des

Anglois & François se séparent.

occasions-même où ils n'avoient pas trop raison ; ce qui donnoit aussi de la jalousie aux Anglois. Ainsi Morgan en voulant contenter tout le monde, ne contenta personne.

CHAPITRE IV.

La prise de Puerto-Bello dans l'isthme de Panama.

QUOIQUE plusieurs François eussent quitté Morgan, il ne laissa pas de poursuivre le dessein qu'il avoit de faire une nouvelle descente. Il proposa à ses Anglois d'aller à la ville de *Puerto-Bello*, leur disant qu'à la vérité la place étoit forte, mais qu'il y auroit moyen de la surprendre, & qu'en cas que l'affaire manquât la retraite étoit facile. Tous consentirent à sa proposition. En effet ils ne demandoient que de l'argent & ils voyoient bien qu'en prenant cette place, ils en auroient beaucoup, parce que c'est une des plus riches des Indes.

Etant donc tous dans la résolution d'acquérir du bien, & Morgan plus que les autres, (car il en avoit besoin pour entretenir la dépense qu'il faisoit ordi-

nairement à la Jamaïque) il fit lever l'ancre à toute ſa flotte, qui étoit de huit petits vaiſſeaux. Un Aventurier de la Jamaïque, qui revenoit de *Campêche*, s'étant trouvé à ſa rencontre, il lui découvrit ſon deſſein, & l'Aventurier conſentit de le ſuivre. Avec le bâtiment de celui-ci, qui étoit un des plus grands de ſa flotte, il ſe vit à la tête de neuf vaiſſeaux, & de quatre cens ſoixante & dix hommes, parmi leſquels il ſe trouva encore un aſſez grand nombre de François. Les choſes en cet état, Morgan fit voile vers *Puerto-Bello.* C'eſt une petite ville bâtie ſur le bord de la mer Océane du côté du nord de l'iſthme de *Panama*, à la hauteur de dix degrés de latitude ſeptentrionale. Elle eſt ſituée ſur une Baie, à l'embouchure de laquelle il y a deux châteaux qui ſont très-forts ; ſans compter un troiſieme fort, bâti ſur une petite éminence qui commande la ville. Les galions du roi d'Eſpagne y vont tous les ans charger l'argent que l'on mene des mines du *Perou* à *Panama*, & qui eſt apporté par terre à cette ville ſur des mulets, afin d'y être chargé pour l'Eſpagne.

Toutes les marchandiſes qui y viennent pour le Perou, y ſont auſſi dé-

chargées, & portées par la même commodité des mulets à *Panama*, pour être chargées sur des Galions de la mer du sud, & rapportées au *Perou*, au *Chily* & en d'autres lieux de la domination du Roi d'Espagne, dans cette grande mer, où il est le seul Roi de toute la Chrétienté qui ait des colonies. Il n'y a proprement en ce lieu que des magasins pour les marchandises; car ceux à qui elles appartiennent demeurent tous à Panama, ne pouvant pas séjourner là à cause que le lieu est déplaisant & mal-sain, étant environné de montagnes qui dérobent la vue du soleil, & empêchent les rayons de cet astre de purifier l'air.

Il ne laisse pas d'y avoir quatre cens hommes capables de porter les armes, outre la garnison qui est toujours de trois à quatre cens soldats pour garder les forts & la ville. Il y a un Gouverneur qui dépend du Président de *Panama*, & deux Castillans; c'est-à-dire, Gouverneurs de châteaux qui dépendent immédiatement du roi d'Espagne.

Quand les galions arrivent, ce lieu est comme une foire, où les marchands abordent de tous côtés. Ils y louent des chambres & des boutiques; mais les

habitans qui ont des maiſons en ce lieu en tirent plus de profit qu'aucun marchand, car il n'y a ſi petite chambre ou boutique qui ne rapporte au moins quatre ou cinq cens écus de loyer pour ſix ſemaines ou deux mois au plus que les galions ſéjournent en ce lieu, où l'on n'oſeroit demeurer plus long-temps à cauſe des maladies qui y ſurviennent dans ces occaſions.

Voilà ce que je puis dire de plus certain touchant la ville de *Puerto-Bello* : il ne reſte qu'à faire voir de quelle maniere Morgan y eſt entré, & s'en eſt rendu maître avec ſi peu de forces.

Conduite de Morgan pour la priſe de Puerto-Bello.

Par bonheur il avoit avec lui un Anglois, qui peu de temps auparavant priſonnier à *Puerto-Bello*, s'étoit échappé par je ne ſais quel moyen, & ſavoit parfaitement bien les détours de cette côte. Ce n'eſt pas que Morgan les ignorât; mais il ſe laiſſoit toujours conduire par celui-ci, à cauſe qu'il y avoit été plus long-temps que lui.

Cet homme fit en ſorte que la flotte de Morgan arrivât ſur le ſoir au port de *Naos*, où il n'y a perſonne, & qui n'eſt éloigné de *Puerto-Bello* que de douze lieues. De là ils navigerent le long de la côte, à la faveur d'un petit

vent de terre qui s'éleve la nuit, jusqu'à un port qui n'est qu'à quatre lieues de ce dernier, & qu'on nomme *el Puerto del Ponton.*

Dès qu'ils y furent arrivés, ils débarquerent promptement, se jetterent dans leurs canots, & ramerent avec le moins de bruit qu'ils purent jusqu'à un lieu nommé *el Estera de Longalemo*, où ils mirent pied à terre. Vers le milieu de la nuit chacun prépara ses armes, & en cet état ils s'avancerent vers la ville, conduits par cet Anglois qui savoit bien les chemins.

Après avoir marché un peu de temps, l'Anglois les fit arrêter, & alla lui quatrieme à une sentinelle avancée, qu'il enleva sans être découvert. La sentinelle amenée à Morgan lui dit que la garnison de la ville étoit en bon état; mais qu'il y avoit peu de bourgeois; & qu'assurément il la pourroit piller malgré les forteresses. Morgan fit lier ce prisonnier, & l'obligea de servir de guide à ses gens, l'assurant que s'il les conduisoit mal, sa vie en répondroit; qu'au contraire s'il les menoit bien, ils lui donneroient récompense, & l'emmeneroient avec eux, afin que les Espagnols ne lui fissent aucun mal.

Sentinelle enlevée & menée à Morgan

Ce priſonnier marcha devant & fit le mieux qu'il put; mais il lui fut impoſſible d'éviter une redoute remplie de ſoldats, du nombre deſquels il étoit lui-même. Ces ſoldats étant venus le relever & ne le trouvant pas, jugerent bien qu'il y avoit quelque choſe qui n'alloit pas bien, & eurent ainſi connoiſſance des Aventuriers. Morgan leur envoya le priſonnier pour leur dire de ſe rendre ſans faire de bruit, ou qu'il ne leur donneroit point de quartier; mais ils ne voulurent rien entendre, & commencerent à tirer avec quelques pieces de canon & leurs mouſquets, pour avertir au moins la ville, & obliger les bourgeois & la garniſon à les venir ſecourir avant que les Aventuriers les euſſent pris. Mais la réſiſtance ne fut pas longue; car une partie des Aventuriers paſſa la redoute pendant que l'autre la fit ſauter avec tous les Eſpagnols qui étoient deſſus.

Aventuriers font ſauter la redoute.

De cette maniere ils arriverent à la ville comme l'aurore commençoit à paroître, & trouverent la plupart des bourgeois encore endormis. La garniſon s'étoit retirée dans les forts, & commençoit déja à canoner ſur la ville. Les Aventuriers ne s'amuſerent point

à piller, une partie ſe rendit promptement aux couvens, où ils prirent les religieux, & les femmes qui s'étoient réfugiées avec eux, pendant qu'une autre partie faiſoit des échelles pour eſcalader les forts. Ils tenterent d'en prendre un en voulant brûler les portes; mais comme elles étoient de fer, ils ne purent en venir à bout. D'ailleurs, quand ils approchoient des murs, les Eſpagnols leur jettoient des pots pleins de poudre, auxquels ils avoient attaché des méches ardentes. Pluſieurs Aventuriers en furent brûlés; cependant l'avantage qu'ils avoient ſur leurs ennemis; c'eſt que ſi quelque Eſpagnol paroiſſoit à une embraſure, c'étoit toujours un homme de moins.

Attaque des forts, réſiſtance des aſſiégés.

Pendant que les uns étoient ainſi occupés, les autres travailloient à force pour faire les échelles, qui furent bientôt prêtes. Morgan leur fit dire que s'ils ne vouloient pas ſe rendre, il alloit faire mettre des échelles portées par les religieux & par les femmes, & qu'il ne leur donneroit point de quartier. Ils répondirent qu'ils n'en vouloient pas non plus. Alors Morgan exécuta ce qu'il avoit dit; pendant qu'une partie de ſon monde prenoit garde aux em-

braſures, pour empêcher les Eſpagnols de charger leur canon, n'en chargeant aucune piece qu'il ne leur en coûtât 7 ou 8 hommes pour le moins. Il eſt vrai que les Aventuriers, qui n'étoient nullement couverts, perdoient bien du monde.

Les moines & les femmes portent des échelles pour monter à l'eſcalade.

Ce combat dura depuis la pointe du jour juſqu'à midi : alors les échelles étant prêtes, on les fit porter par les femmes, par les moines, & par les prêtres, croyant que quand ceux qui étoient dans les forts verroient ce ſpectacle, ils ſe rendroient de peur de bleſſer des gens conſacrés à Dieu : mais ils ne laiſſerent pas de tirer comme auparavant. Les religieux leur crioient de ſe rendre, leur remontrant que c'étoit leurs freres qu'ils maſſacroient : rien ne les toucha.

Quand on poſa les échelles, ils jetterent une ſi grande quantité de pots à feu, qu'il y eut beaucoup de monde brûlé, tant des Eſpagnols même de la ville, que des Aventuriers. Les échelles étant poſées, quelques Eſpagnols voulurent paroître pour empêcher l'eſcalade, & précipiter du haut-en-bas ceux qui monteroient : Mais ceux des Aventuriers qui ſoutenoient les aſſail-

lans, tuerent tous les assiégés qui parurent sur les murailles. Ainsi les assaillans monterent généreusement, munis de grenades, de pistolets, & chacun d'un bon sabre, & d'un courage plus sûr que tout cela.

Les Aventuriers prennent les forts d'assaut.

Ils jetterent d'abord quantité de grenades dans le fort, qui firent un grand effet; puis le sabre & le pistolet à la main, ils sauterent dedans malgré les Espagnols, qui les repoussoient avec des piques, & en jettoient à la vérité quelques-uns de haut-en-bas. Dès que les Espagnols virent que leur canon leur étoit inutile, ils auroient dû se rendre; mais ils n'en voulurent rien faire, particuliérement les officiers, qui contraignirent les soldats de se battre jusqu'à la fin.

Les Aventuriers se voyoient maîtres du premier fort, qui paroissoit le plus avantageux, parce qu'il étoit sur une petite éminence, & qu'il commandoit à l'autre, bâti seulement pour défendre l'entrée du port. Cependant il falloit encore le gagner pour faire entrer les vaisseaux; car ils étoient obligés de séjourner là, à cause de la quantité de blessés qu'ils avoient. Ils allerent donc à l'autre fort, qui tiroit toujours; mais

ſans beaucoup d'effet ; & ſommerent le gouverneur de ſe rendre, l'aſſurant qu'on lui donneroit quartier. Mais il n'en voulut rien faire non plus que les autres, & les Flibuſtiers furent obligés de prendre ce fort de la même maniere que le premier : cependant avec plus de facilité, car le canon de celui-ci leur ſervit ſi bien, que l'autre ne put pas réſiſter longtemps, quoique les officiers de ce ſecond fort ſe défendiſſent auſſi vigoureuſement que ceux du premier, & ſe fiſſent tous tuer, dans la vue qu'il leur étoit plus glorieux de mourir en cette occaſion que ſur un échaffaud. Ce fut ce que le major Caſtillan répondit à ſa femme & à ſa fille, qui le ſollicitoient de ſe rendre.

Vigoureuſe réſiſtance des Eſpagnols.

Les Aventuriers étant maîtres de ces deux forts, le reſte ne tint guères ; le combat fut terminé ſur les trois heures après midi par la victoire qui demeura aux Aventuriers. Ils renfermerent tous les priſonniers dans un des châteaux, mettant les hommes & les femmes ſéparément, & leurs bleſſés dans un lieu voiſin, avec des femmes eſclaves pour les ſervir. Après quoi ceux qui n'étoient point bleſſés commencerent à ſe donner carriere, & à faire débauche

de vin & de femmes tant que la nuit dura ; ensorte que s'il étoit seulement survenu cinquante Espagnols aussi braves que ceux qui avoient défendu les forts, ils auroient massacré facilement tous les Aventuriers.

Le lendemain matin Morgan fit entrer ses vaisseaux dans le port, pendant que ses gens étoient occupés à piller la ville, & à amasser l'argent qu'ils trouvoient dans les maisons pour l'apporter dans le fort. Il donna ordre de réparer les débris des forts, & de remettre le canon en état ; afin que s'il venoit quelque secours aux Espagnols, il pût se défendre.

Morgan victorieux fait entrer ses vaisseaux dans le port.

Après qu'ils eurent amassé tout ce qu'ils avoient trouvé, ils presserent les principaux bourgeois d'avouer où leur argent étoit caché. Ceux qui ne vouloient rien dire, & qui peut-être n'avoient rien, furent mis à la gêne si cruellement que plusieurs en moururent, & que d'autres en furent estropiés. Les Aventuriers se ménagerent si peu, & firent dès le premier abord un tel dégât des vivres qu'ils trouverent dans ce petit lieu, à qui la campagne fournit abondamment les choses nécessaires à la vie, qu'au bout de quinze

jours mourant de faim, ils ſe virent contraints de manger les mules & les chevaux.

Quelques-uns d'eux alloient à la chaſſe, pour tuer des bœufs ou des vaches qui ſont aux environs de cette ville. S'ils en apportoient quelques-uns, ils les gardoient pour eux, & donnoient de la chair de mule à leurs priſonniers, qui la trouvoient bonne; car la faim les preſſoit tellement, qu'ils euſſent mangé des viandes encore plus mauvaiſes.

Cependant la méchante nourriture, & l'impureté de l'air, cauſée par la quantité de corps morts jettés à quartier, & qui n'étoient couverts que d'un peu de terre, cauſerent bien des maladies parmi les Aventuriers, qui d'abord s'étoient remplis de vin & plongés dans la débauche des femmes; ils mouroient tout-à-coup, & les bleſſés ne réchappoient guéres.

Différente mort des vainqueurs & des vaincus.

D'un autre côté les Eſpagnols incommodés, & à l'étroit, s'embarraſſoient les uns les autres, & mouroient comme les Aventuriers, mais d'une maniere bien différente; car ceux-ci étoient tués par l'abondance, & ceux-là par la diſette; accoutumés à ſe nourrir déli-

catement, & à avoir du chocolat bien préparé deux ou trois fois par jour, ils se voyoient réduits non seulement à manger un morceau de mule, sans pain; mais encore à boire de méchante eau, n'ayant pas le temps, ni le moyen de la rendre bonne; en la purifiant à leur ordinaire; car ils la font passer au-travers de certaines pierres qu'ils ont pour cet usage.

A cet égard les Aventuriers ne se précautionnoient pas mieux qu'eux. Ils buvoient cette eau telle qu'ils la trouvoient : enfin les uns & les autres pressés de tant de maux, n'aspiroient qu'après leur séparation. Les Aventuriers ne pouvant plus souffrir les incommodités du pays, & les Espagnols souffrant infiniment des Aventuriers.

Le président de *Panama*, qui avoit eu nouvelle de la prise de *Puerto-Bello*, tâcha d'amasser quelques troupes pour en chasser ceux-ci. En effet il s'achemina, dit-on, avec plus de quinze cens hommes pour secourir cette ville : Mais Morgan en ayant eu le vent, fit tenir ses navires prêts à mettre à la voile, en cas qu'il eût du dessous, pour se sauver avec le pillage, qui étoit déja embarqué par son ordre.

Effort du président de Panama pour délivrer Puerto-Bello.

Un esclave que ses gens avoient pris à la chasse, lui ayant enfin donné avis que le président de *Panama* venoit, il tint un conseil, où il fut arrêté de ne pas quitter *Puerto-Bello*, qu'on n'eût fait payer la rançon des forts & de la ville, qui pourroit monter à une somme aussi considérable que tout ce qu'ils avoient déja. De plus, afin qu'on ne fût point surpris, on résolut d'envoyer cent hommes bien armés au-devant du président, & de l'attendre à un défilé où il ne pouvoit passer plus de trois hommes de front. Ce projet fut exécuté, le président vint; mais il n'avoit pas tant de monde qu'on avoit dit.

Morgan tient conseil.

Morgan s'oppose au passage des Espagnols.

Les Aventuriers qui l'attendoient l'empêcherent d'avancer. Il ne s'obstina pas beaucoup, & différa jusqu'à ce qu'une partie de son monde, qui étoit demeuré derriere, le joignît. Cependant il envoya un homme vers Morgan, avec ordre de lui dire que s'il ne sortoit au plutôt de la ville & des forts, il marchoit avec deux mille hommes de renfort, & qu'il ne lui donneroit point de quartier. Morgan répondit qu'il ne sortiroit qu'à l'extrêmité, & qu'on ne lui eût donné deux cens mille écus pour la rançon de la ville & des forts;

qu'autrement il les démoliroit à la barbe du président.

Il députa donc de son côté deux bourgeois de *Puerto-Bello*, pour traiter avec lui de cette rançon. Le président avoit envoyé à Carthagene demander une flotte dans le dessein de venir par mer assiéger Morgan, pendant qu'il l'amuseroit en faisant composer les bourgeois de *Puerto-Bello* avec lui, sans toutefois rien exécuter. Mais comme ordinairement les Espagnols ne font pas grande diligence, & que Morgan le serroit de près, les bourgeois furent obligés de lui représenter qu'il valoit mieux terminer promptement avec ces gens-là ; qu'il falloit que ce fussent des diables, vu l'ardeur avec laquelle ils avoient pris leurs forts malgré toute la résistance qu'on avoit pu faire ; puisque tous les officiers s'étoient fait tuer par désespoir, voyant que si peu de gens les contraignoient à rendre des forts qu'en toute autre occasion ils auroient pu disputer à dix fois plus de monde & de forces.

Secours de Carthagene pour investir Morgan

Remontrance des Espagnols au président.

Tout bien considéré, le président leur donna la liberté de faire ce qu'ils jugeroient à propos. Ils composerent donc avec Morgan, & accorderent que

dans quatre jours ils lui donneroient cent mille écus pour la rançon des forts, des priſonniers & de la ville; ce qu'il accepta pourvû qu'ils ne manquaſſent point à leur parole. Le préſident de *Panama*, nommé *Don Juan Perès de Guſman*, homme de grand eſprit, & fort expérimenté dans les armes, & qui avoit commandé en Flandre en qualité de Meſtre de Camp, étoit ſurpris d'entendre parler des exploits de ces gens-là, qui ſans autres armes que leurs fuſils, avoient pris une ville où il auroit fallu employer du canon, & faire un ſiége dans toutes les formes.

Etonnement du préſident de Panama.

Rafraîchiſſemens qu'il envoie à Morgan.

Il envoya à Morgan quelques rafraîchiſſemens, & lui fit demander de quelles armes ſes gens ſe ſervoient pour exécuter des entrepriſes de cette nature, & y réuſſir comme ils faiſoient. Auſſitôt Morgan prit le fuſil d'un des François qui étoit dans ſa troupe, & l'envoya au préſident. J'ai déja dit que ces fuſils ſont faits en France, qu'ils ont quatre pieds & demi de canon, & qu'ils tirent une balle de ſeize à la livre; la poudre dont on les charge eſt faite exprès, & ces armes ſont fort juſtes.

Le préſident fut réjoui de les voir, &

ſatisfait de la civilité de Morgan, qu'il n'avoit pas cru s'étendre juſqu'à ce point, il le fit remercier & louer de ſa valeur, diſant que c'étoit dommage que des gens comme eux ne fuſſent pas employés à une juſte guèrre au ſervice d'un grand prince; & dans le même temps on lui préſenta de ſa part une bague d'or enrichie d'une fort belle émeraude. Morgan ordonna à celui de qui il la recevoit, de remercier le préſident, & de lui dire que pour le ſatisfaire il lui avoit envoyé une de ſes armes, & que dans peu, pour le réjouir encore il lui feroit voir dans ſa ville même de *Panama* l'adreſſe avec laquelle il s'en ſervoit.

Cependant les bourgeois de *Puerto-Bello* laſſés du trop long ſéjour des Aventuriers, apporterent avant le temps preſcrit la rançon de la ville, des forts & des priſonniers, qu'ils payerent en belles barres d'argent. Les Aventuriers ayant reçu cette rançon, ne tarderent guéres à décamper, & s'embarquerent au plutôt, ſans faire d'autre mal que d'enclouer les canons des forts, de peur que les Eſpagnols ne tiraſſent après eux; ainſi ils quitterent *Puerto-Bello*, & firent route pour l'iſle

Eſpagnols payent leur rançon en barres d'argent

de *Cuba*, où ils arriverent huit jours après, & partagerent le butin selon la maniere accoutumée.

Ils trouverent qu'ils avoient en or & en argent, tant monnoyé que travaillé, & en joyaux, qui n'étoient pas estimés le quart de ce qu'ils valoient, deux cens soixante mille écus, sans compter les toiles, soyes & autres marchandises qu'ils avoient prises dans la ville, dont ils faisoient peu de cas; car ils n'estiment que l'argent, lorsqu'ils ont fait une prise, quand elle seroit la plus riche du monde, à moins qu'il n'y ait de l'argent ils ne l'estiment pas. Ayant ainsi partagé le butin, ils allerent à la Jamaïque, où ils furent magnifiquement reçus, sur-tout des cabaretiers, qui profiterent le plus avec eux.

Valeur du butin fait à Puerto-Bello.

CHAPITRE V.

Nouveau dessein de Morgan. Prise de Marecaye.

LEs Aventuriers passent bientôt de l'abondance à la disette. Ceux-ci qui ne dégénéroient en rien des autres, après avoir dissipé tout leur argent dans la

la débauche, ne penſerent plus qu'à retourner en courſe pour en acquérir de nouveau. Morgan à qui il avoit auſſi manqué, parce qu'il n'étoit pas meilleur ménager qu'eux, & qu'il avoit beſoin de faire une plus grande dépenſe, ſongea à quelque nouvelle entrepriſe pour s'enrichir. Dans ce deſſein il ordonna à tous les Aventuriers qui avoient des Vaiſſeaux à la côte de Saint Domingue, de venir le joindre à *l'iſle à la Vache.*

Il donna ce rendez-vous dans la vue d'avoir des François dans ſa flotte, & d'en former une conſidérable, afin d'attaquer quelque forte place, où il pût avoir aſſez d'argent pour ſe retirer & vivre plus tranquille, & plus à ſon aiſe qu'il n'avoit fait juſqu'alors. Il donna ordre même à quelques Anglois d'avertir les Aventuriers de la Tortue, que s'ils vouloient le joindre il les recevroit bien, & qu'ils feroient traités comme les autres, voulant abſolument prévenir toutes les mauvaiſes intelligences qui pourroient naître entre l'une & l'autre nation.

Les François voyant que Morgan réuſſiſſoit dans ſes entrepriſes, & qu'il ne revenoit jamais ſans butin, eurent de l'eſtime pour lui, quoiqu'intéreſſée;

plufieurs fe rendirent au lieu qu'il leur avoit marqué. Les autres fe difpoferent à le joindre, & travaillerent au plus vîte à raccommoder leurs bâtimens, pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupé à la chaffe, afin de faler de la viande pour ravitailler les vaiffeaux jufques à ce que l'on pût arriver en quelque lieu Efpagnol, où l'on en trouvât avec moins de peine.

Morgan forme une flotte confidérable.

Peu de temps après Morgan fe trouva au rendez-vous, où deux vaiffeaux François l'avoient déja prévenu; il leur témoigna beaucoup d'affection, & leur promit de les protéger, & de bien vivre avec eux. Dans ce même temps un bâtiment de Saint Malo, nommé *le cerf volant*, arriva à l'ifle à la Vache. Il avoit paffé en Amérique dans le deffein de traiter avec les Efpagnols. Comme il n'avoit pu y réuffir, il s'étoit armé en courfe, & avoit pris fur fon navire plufieurs Aventuriers de la Tortue.

Ce bâtiment, accompagné d'une barque longue, étoit monté de vingt-deux pieces de canon, & de huit berges de fonte. Il avoit déja fait quelques courfes vers la côte de terre ferme, & attaqué un navire Génois appartenant aux *Grilles*. C'eft une compagnie de Genois

qui ont seuls le trafic des Negres dans les Indes du Roi d'Espagne. Le Genois mieux monté, ayant quarante-huit pieces de canon, avec des munitions en abondance, s'étoit défendu, & avoit obligé le *Malouin* à se retirer ; il arriva donc à cette côte, pour réparer le dommage que l'autre lui avoit fait.

Morgan voyant que ce bâtiment étoit capable de quelque chose, fit ce qu'il put pour persuader le capitaine Malouin de se joindre à lui. Mais comme ce capitaine ne savoit pas bien la méthode de traiter avec ces gens de l'Amérique, qui est différente de celle des peuples de l'Europe il vouloit faire d'autres conditions que celles qu'on observe dans ce pays-là. Il n'y réussit donc point, & persista à retourner à la Tortue pour prendre quelques marchandises qu'il y avoit laissées, & repasser ensuite en France.

Les Aventuriers François qui étoient sur son bord voyant cette résolution, débarquerent & se joignirent aux Anglois. Quelques-uns qu'il avoit irrités, les traitant impérieusement & comme des matelots, résolurent de s'en venger pendant que l'occasion s'en présentoit. Pour cela ils dirent à Morgan

que ce capitaine avoit pillé un Anglois en mer, & que de plus il avoit une commiſſion Eſpagnole pour prendre ſur les Anglois.

Plainte contre un Malouin.

Il étoit vrai que s'étant trouvé en néceſſité de vivres, il avoit rencontré un bâtiment Anglois qui en avoit, & qu'il s'en étoit accommodé après avoir donné un billet payable à la Jamaïque, ou à la Tortue.

Pour ce qui étoit de la commiſſion Eſpagnole, comme il avoit été mouiller dans le port de *Baracoa*, à la bande du nord-eſt de l'iſle de *Cuba*, il fit ſemblant de traiter avec les Eſpagnols; & pour mieux couvrir ſon jeu, il dit qu'il venoit demander un paſſe-port au gouverneur, afin de prendre ſur les Aventuriers Anglois de la Jamaïque, qui faiſoient une guerre injuſte aux Eſpagnols : ce qu'il obtint facilement.

Diſſimulation de Morgan.

Morgan avoit écouté tout ceci fort volontiers, & étoit dans le deſſein de jouer un tour au Malouin, de ſe mettre en poſſeſſion de ſon bâtiment; mais il diſſimula juſqu'à ce que l'occaſion ſe préſentât; car il n'oſoit rien entreprendre, craignant que les François ne l'en empêchaſſent. Il les preſſentit, pour connoître s'ils ne prendroient point le parti du Malouin.

Pendant ce temps-là le gouverneur de la Jamaïque envoya vers Morgan un bâtiment qui venoit de la nouvelle Angleterre, monté de trente-six pieces de canon, de trois cens hommes. Ce navire se nommoit *Hakts Vvors*, & appartenoit au roi d'Angleterre, qui l'avoit donné pour un temps au capitaine qui le commandoit. Ce capitaine venoit dans le dessein de se joindre à Morgan, & de faire le voyage avec lui. Morgan, à l'arrivée de ce vaisseau, ne garda plus de mesures pour attaquer le Malouin; il s'en saisit, & fit le capitaine & tous les officiers prisonniers, le prenant comme un voleur qui avoit pillé un bâtiment Anglois, & comme un ennemi chargé d'une commission pour prendre sur les Anglois. Dans ce même temps le bâtiment que le Malouin avoit pillé, selon ce que disoient les Anglois, arriva, aussi, & se plaignit à Morgan. Le Malouin se défendoit sur ce qu'il lui avoit donné un billet, malgré tout cela Morgan le retint prisonnier.

Quelques jours s'étant passés, Morgan assembla tous les capitaines des vaisseaux Aventuriers pour tenir conseil au sujet de la place qu'on attaque-

roit, voir quelles forces on avoit, de quoi on étoit capable, & pour combien de temps on avoit de vivres. Pendant qu'on tenoit conſeil, on buvoit à la ſanté du Roi d'Angleterre, & à celle du gouverneur de la Jamaïque. Si les capitaines ſe réjouiſſoient dans la chambre, les autres en faiſoient autant ſur le Tillac, & juſqu'aux canoniers, tout étoit pris de vin. Il arriva par je ne ſais quel malheur que le feu ſe mit aux poudres, & le navire ſauta avec le monde qui étoit deſſus.

Etranges fracas

Comme les navires Anglois ont leurs ſoutes à poudre ſur le devant, au lieu que les autres nations les ont ſur le derriere, ceux qui étoient dans la chambre n'eurent d'autre mal que celui de ſe trouver à l'eau ſans ſavoir comment la choſe étoit arrivée; mais tout le menu peuple fut perdu, & il y eut plus de trois cens cinquante hommes de noyés. Le capitaine Malouin & ces officiers ſe ſauverent auſſi; car ils étoient avec les officiers dans la chambre. Quelques Anglois accuſerent les François de l'équipage du Malouin de ce déſordre; on s'aſſura de ſon navire mieux qu'auparavant, & on ne tarda guéres à l'envoyer à la Jamaïque, pour le faire ad-

juger de bonne priſe, menaçant outre cela le capitaine de le faire pendre.

Les Flibuſtiers furent quelque temps occupés à pêcher les corps de leurs compagnons, non pas pour les enterrer ; mais parce que la plupart avoient des bagues d'or aux doigts, comme c'eſt la mode parmi cette nation.

Morgan, malgré cette fâcheuſe diſgrace, ne laiſſa pas de perſiſter dans ſon entrepriſe; il fit la revue de ſa flotte, qu'il trouva forte de quinze vaiſſeaux, & de neuf cens ſoixante hommes, tant François qu'Anglois, tous vieux Aventuriers, qui avoient déja fait ce métier pluſieurs années. On tint encore conſeil, pour déliberer ſur la place qu'on attaqueroit, & il fut conclu qu'on monteroit le long de la côte juſqu'à l'iſle de *Saone*, qui eſt à la pointe de l'orient de l'iſle de Saint Domingue. Ce fut là le lieu du rendez-vous, en cas que quelque vaiſſeau s'écartât de la flotte, afin de la pouvoir rejoindre en ce lieu avant qu'elle fût partie ; & en cas qu'elle le fût, on devoit laiſſer un billet enfermé dans un flacon enfoncé en terre, marqué d'une certaine figure qui apprendroit le rendez-vous général.

Départ de Morgan : rendez-vous.

Toutes ces meſures étant priſes, Morgan mit à la voile, & navigua le long de la côte de l'iſle de Saint Domingue, juſqu'au cap de *Beata*, ou *Lobos* : mais il trouva les vents & les courants ſi contraires, qu'il ne put jamais doubler ce cap, quelque effort qu'il fît. Cependant après avoir demeuré là quelque temps, les vivres commençoient à manquer. Morgan dit à ſes gens qu'il falloit faire tout ce qu'on pourroit pour doubler le cap ; il ordonna à ceux qui ne pourroient pas le doubler, d'attendre l'occaſion ; & à ceux qui le pourroient, d'aller toujours attendre les autres dans la baie d'*Ocoa*, qui n'eſt pas éloignée de ce cap.

Il donna ce rendez-vous, afin que les vaiſſeaux qui n'avoient point de vivres en puſſent prendre, parce qu'il ſe rencontre là une grande quantité de beſtiaux. Il avertit ceux qui ſeroient arrivés les premiers, d'en faire bonne proviſion, pour en donner aux autres lorſqu'ils les auroient joints. Après toutes ces précautions, Morgan & ſa flotte firent de nouveaux efforts pour doubler le cap, & ils réuſſirent ; car le temps étant modéré un peu lorſqu'ils furent ſous voile, ils doublerent tous.

Sur le soir on vit un navire, à qui on donna la chasse pour le reconnoître; mais il sembloit venir de plein gré au-devant de ses amis, car il approchoit à mesure qu'on alloit à lui, & il mit pavillon Anglois. Il venoit d'Angleterre, & alloit à la Jamaïque. Six ou sept vaisseaux de la flotte demeurerent auprès de lui pour acheter de l'eau-de-vie. Le temps étant toujours beau, ils ne quitterent point ce bâtiment; mais le lendemain ils furent bien surpris lorsqu'ils se virent séparés de leur général; & celui-ci ne le fut pas moins, quand il s'apperçut qu'il lui manquoit sept vaisseaux. Il entra dans la baie d'*Ocoa* pour les attendre. Le temps devint si mauvais, qu'il fut obligé de séjourner dans cette baie plus qu'il n'auroit voulu.

Il donna ordre aux équipages des vaisseaux qui étoient demeurés avec lui, de ne point toucher à leurs vivres, & d'envoyer tous les matins huit hommes de chaque équipage, qui feroient un corps de soixante & quatre hommes, afin d'aller chasser, & d'apporter de la viande pour nourrir la flotte. Il forma encore une compagnie, qui devoit descendre tous les jours à terre, &

un capitaine de chaque vaiſſeau étoit obligé à ſon tour d'aller à la tête, pour la ſûreté des chaſſeurs ; parce qu'il y avoit du danger, & que ce lieu n'étoit gueres éloigné de la ville de Saint Domingue ; outre que l'on rencontroit quantité de Boucaniers ou chaſſeurs Eſpagnols qui ſont très-bons ſoldats, & que les Aventuriers appréhendent forr.

Les Eſpagnols n'étant pas en grand nombre pour lors en cet endroit, n'oſerent rien entreprendre contre leurs ennemis ; ils ſe contenterent de chaſſer leurs bêtes dans les bois de peur qu'on ne les tuât. Cependant comme les Aventuriers avoient beſoin de vivres, ils mettoient bas tout ce qui ſe préſentoit à eux ; ânes ou chevaux, tout les accommodoit ; car ils ne ſont pas fort difficiles, mangeant tout ce qu'ils trouvent. Ils ne laiſſoient pas d'avancer tous les jours dans les pays, & parvinrent à la fin jusqu'au lieu où les Eſpagnols avoient chaſſé leurs bêtes. Ceux-ci voyant que les Aventuriers détruiſoient tout, allerent trouver le préſident de Saint Domingue, dont ils obtinrent du ſecours ; il leur accorda deux compagnies de ſoldats de ſa garniſon, qui ſe

Les Eſpagnols découvrent les Aventuriers.

mirent en embuſcade ſur le lieu où les Aventuriers devoient paſſer pour aller à la chaſſe.

Certains mulâtres étoient venus vers le bord de la mer où les Flibuſtiers deſcendoient ordinairement; ils firent feinte de chaſſer avec empreſſement un petit nombre de bêtes. Les Anglois ne manquerent pas de courir après ; mais ces mulâtres étant plus avancés qu'eux, ne purent être joints que fort près de leur embuſcade, d'où il ſortit deux Eſpagnols, avec une petite banderolle blanche, pour marquer qu'ils vouloient parler. Les Aventuriers leur permirent d'avancer, & firent auſſi avancer deux hommes. Les Eſpagnols les prierent de ne pas tuer leurs vaches, parce qu'ils en dépeuploient le pays, leur offrant de leur donner des bêtes s'ils en avoient beſoin. Les Aventuriers leur répondirent de bonne foi, que s'ils vouloient en donner on les leur paieroit, qu'on leur donneroit un écu & demi pour la viande de chaque animal, & qu'ils pourroient profiter du cuir & du ſuif; après avoir ainſi traité, les Eſpagnols ſe retirerent.

Les Mulâtres attirent les Aventuriers dans une embuſcade.

Ils étoient ainſi venus parler aux Aventuriers pour les amuſer juſqu'à ce

qu'ils euſſent fait avancer leurs ſoldats; parce que dans ce lieu là même rien ne paroiſſoit plus aiſé que de les défaire. Afin de les mieux perſuader ils firent paroître quelques bêtes, & au moment que les Aventuriers ne ſe défioient de rien, ils ſe virent tout d'un coup entourés des Eſpagnols, qui fondirent ſur eux : ils croyoient les tailler en pieces; mais en un inſtant les Aventuriers firent face, & ſe mirent en une telle poſture qu'ils pouvoient tirer de tous côtés ſur les Eſpagnols qui n'oſoient approcher. Cependant les Aventuriers ſe battoient en retraite, & tâchoient de gagner le bois, craignant d'être accablés par le grand nombre de ceux qui pourroient ſurvenir.

Les Aventuriers ſe battoient en retraite.

Alors les Eſpagnols remarquant quelque timidité dans leurs ennemis, voulurent profiter de l'occaſion, & commencerent à avancer ſur eux : ils furent très-mal reçus, & en un moment on leur tua bien du monde. Les Aventuriers au contraire voyant qu'il ne tomboit perſonne des leurs, prirent courage, & crierent aux Eſpagnols qu'ils ne mettoient point de balles dans leurs mouſquets, ou bien qu'ils tiroient en l'air. Cette bravade leur coûta cher, les

Bravade qui coûte cher.

Eſpagnols qui au commencement pour ne les pas faire languir, viſoient à leur tête, ne viſerent plus qu'à leurs jambes ; ſi-bien qu'ils furent obligés de ſe retirer dans une petite touffe de bois voiſine, où les Eſpagnols n'oſerent les aller attaquer.

Les Aventuriers enleverent le plus promptement qu'ils purent les morts & les bleſſés qui étoient demeurés ſur la place où s'étoit donné le combat. Cependant une petite troupe d'Eſpagnols vint au lieu où avoient été les Anglois, & ils y en rencontrerent deux de morts. Ils ſe mirent à percer ces deux cadavres avec leurs épées, lorſque les Aventuriers qu'ils croyoient être bien loin, firent une décharge, & en tuerent ou bleſſerent la plus grande partie. Décharge imprévue.

Les Eſpagnols s'étant retirés, les Aventuriers ſe retirerent auſſi, & tuerent chemin faiſant quelques bêtes qu'ils porterent à bord. Le ſoir ils arriverent à leurs vaiſſeaux, & rendirent compte de leur aventure au général Morgan, qui à l'heure même tint conſeil, & le lendemain à la pointe du jour mit 200 hommes à terre choiſis de chaque Equipage, & bien armés, pour aller aux ennemis ; il marcha à leur tête juſqu'au Réflexion des Eſpagnols.

lieu où le combat s'étoit donné le jour précédent ; mais les Espagnols, qui s'étoient défiés de l'affaire, avoient décampé, & emmené avec eux toutes les bêtes : car ils avoient appris à leurs dépens que de chasser des bœufs, comme ils avoient fait vers les Aventuriers pour les attirer dans leurs embuscades, c'étoit une manœuvre très-avantageuse à leurs ennemis, & très-préjudiciable à eux-mêmes ; puisqu'après avoir perdu tout à la fois, & leurs hommes & leurs bêtes, ils avoient encore la douleur de donner de quoi vivre à ceux qui en vouloient également à leurs biens & à leur vie.

Morgan & ses gens pénétrerent plus avant ; mais n'ayant trouvé que des maisons abandonnées qu'ils brûlerent, ils revinrent à leurs vaisseaux. Le lendemain Morgan tint conseil pour délibérer s'il n'iroit point piller le *bourg de Asso* ; mais comme on jugea que c'étoit une expédition de peu d'importance, & que l'on y pourroit perdre beaucoup de monde, on trouva qu'il valoit mieux se reserver pour quelque bonne occasion. Morgan ennuyé d'être en ce lieu sans rien faire, & de ce que le reste de sa flotte ne venoit point, jugea qu'ils

s'étoient rendus à l'isle de la *Saone*, où comme j'ai déja dit, il leur avoit donné rendez-vous. Il mit donc à la voile, & navigea le long de cette côte, donnant l'alarme aux Espagnols, qui croyoient qu'il alloit attaquer *Saint Domingue*, ville capitale de l'isle.

Après quelques jours de navigation il arriva au rendez-vous, & ne trouva personne, non-plus que dans la *baye d'Ocoa*; il résolut de les attendre encore huit jours, & pendant ce temps-là il envoya cent cinquante hommes pour faire une descente dans la riviere d'*Alta-Gracia*, & chercher des vivres pour sa flotte qui en avoit besoin. Tout son monde s'embarqua dans une bellandre & dans des canots; on alla de nuit, afin de descendre à terre au point du jour surprendre les Espagnols, faire quelque prisonnier de conséquence, & en tirer une forte rançon. Mais l'alarme étant par toute la côte, & les Espagnols sur leurs gardes, cette entreprise fut inutile.

Alarme des Espagnols. Inquiétude de Morgan.

Les Aventuriers voyant les choses en cet état, se retirerent sans rien risquer. Morgan cependant étoit en peine de sçavoir ce que le reste de sa flotte étoit devenu, & ne pouvant plus attendre faute de vivres, il tint conseil sur ce

qu'on devoit faire. Chacun fut d'avis d'aller attaquer quelque place avec ce qu'on étoit de monde, qui conſiſtoit en cinq cens hommes.

Propoſition d'un Aventurier.

Pierre le Picard, fameux Aventurier, fit la propoſition d'attaquer *Maracaïbo*, où il avoit déja été avec l'Olonois ; il dit qu'il y ſerviroit lui-même de pilote pour faire entrer tous les vaiſſeaux ſur la Barre, & de guide pour conduire ſes compagnons par terre. Il fit voir la facilité qu'il y avoit à prendre cette place, où l'on trouveroit aſſez de bien pour enrichir toute la flotte. Morgan l'eſtimoit à cauſe qu'il parloit fort bon Anglois, & tout le monde fut charmé de ſa propoſition. Enfin la réſolution priſe on fit à l'ordinaire la chaſſe-partie, où on inſéra qu'en cas que le reſte de la flotte vint à ſe joindre avant qu'on eût pris quelque fortereſſe, elle ſeroit reçue à partager comme les autres.

Tout étant ainſi concerté, on laiſſa un billet dans un pot, enfoui en terre, comme j'ai déja dit, afin que ſi les derniers venoient ils ſçuſſent où étoient les premiers. Morgan avec ſa flotte leva l'ancre, & prit la route de terre ferme ; c'eſt-à-dire, du continent. Après quelques jours de navigation il arriva à l'iſle

d'*Oruba*, où il mouilla pour prendre de l'eau & quelques rafraîchissemens.

J'ai déja parlé de cette isle ; il suffira donc de dire que Morgan y séjourna vingt-quatre heures pour y prendre de l'eau & de la viande de chévre qu'on a des Indiens à bon marché ; car pour un écheveau de fil ils donnent une chévre grasse, que vingt hommes affamés ne pourroient pas manger.

Après ce séjour la flotte leva l'ancre, & le lendemain matin elle arriva à la vue des petites isles qui sont à l'embouchure du lac de *Maracaïbo*, où elle fut découverte de la Vigie qui est sur une de ces petites isles de même nom. Cette Vigie ne manqua pas d'avertir les Espagnols, qui eurent le temps de se préparer ; car il fit calme, & la flotte ne put arriver à la Barre qui est l'entrée du lac, que sur les quatre heures après midi. Aussi-tôt tout le monde s'embarqua dans des canots pour aller prendre ce *Fort de la Barre*, où les Espagnols faisoient entendre qu'ils avoient du canon ; car ils ne cessoient point de tirer, quoique les Aventuriers fussent éloignés de plus de deux lieues.

Les Aventuriers descendent à terre au bruit du canon des ennemis.

Il étoit nécessaire de prendre ce fort, parce qu'il falloit que les vaisseaux le

rangeassent pour entrer dans le lac. Le Flibustiers étant à terre, Morgan les exhorta à ne point lâcher pied ; car on croyoit que les Espagnols se défendroient bien ; ils faisoient des préparatifs, ayant brûlé plusieurs loges autour du fort, & ils tiroient incessamment du canon.

Ils approchent d'un Fort : ce qu'ils y trouvent.

Sur les six heures du soir les Flibustiers approcherent du fort, qui avoit cessé de tirer ; mais ils furent surpris de ne voir personne, car ils s'attendoient d'y recevoir une belle salve. Ils crurent que les Espagnols avoient mis des méches pour les surprendre, & faire joüer quelque mine. On détacha du monde pour s'en assurer, & l'on trouva qu'il y avoit quantité de méche allumée, & de poudre répandue, dont la trace alloit jusqu'au Magasin : c'étoit un malheur qu'il falloit éviter, & chacun arriva assez à temps pour le prévenir.

Le fort n'étoit proprement qu'une redoute de cinq toises de haut, de six de long, & de trois de large ; le parapet en pouvoit avoir une : au-dessus il paroissoit un pavillon formant une espece de corps de garde, qui n'étoit pas encore achevé, & au-dessus une cave ou magasin à poudre, où l'on en trouva bien deux mille livres pour le canon,

& mille pour le mousquet, avec quatorze pieces en batterie, tirant 8, 12 & 24 livres de balle, outre des grenades, des pots-à-feu, quatre-vingt mousquets, trente piques & autant de bandoulieres. On montoit sur cette redoute par le moyen d'une échelle de fer, qu'on tiroit après soi lorsqu'on étoit monté.

Quand on eut tout visité, on fit abbattre le parapet de la redoute, on encloua le canon qu'on jetta du haut en bas, & on en brûla les affuts. Cela se fit toute la nuit, afin de ne pas perdre de temps, & de n'en point donner aux Espagnols, qu'on croyoit vouloir se sauver de *Marecaye*, à cause qu'ils n'avoient pas tenu bon dans la redoute. A la pointe du jour on fit entrer les bâtimens dans le lac, & tout le monde se rembarqua pour aller à *Marecaye*, où avec toute la diligence qu'on put faire on n'arriva que le lendemain.

On se rembarque pour Marecaye.

La flotte étant devant la ville, on vit paroître quelques cavaliers qui firent juger qu'on se défendroit, & que les Espagnols s'étoient fortifiés. On résolut donc d'aller mouiller proche d'un lieu un peu découvert, & d'y mettre le monde à terre. La flotte en mouillant faisoit des décharges de canon dans un

petit bocage qui étoit là, en cas qu'il y eût quelques embuſcades; après quoi on mit le monde à terre à la faveur du canon, qui tiroit toujours quoiqu'on ne vît perſonne.

Cela étant fait, on partagea tous les ſoldats en deux bandes, afin d'attaquer les ennemis par deux différens endroits, & de les embarraſſer par ce moyen : mais cela ne fut aucunement néceſſaire; car on entra dans la ville ſans trouver aucune réſiſtance, ni même perſonne, excepté quelques pauvres eſclaves qui ne pouvoient marcher, & des malades dans l'Hôpital. On ne trouva même rien dans les maiſons; car en trois jours de temps ils avoient emporté leurs marchandiſes & leurs meubles; à peine y trouvoit-on de quoi vivre. Il n'y avoit ni vaiſſeau ni barque dans le port, tout s'étoit ſauvé dans ce lac, qui eſt fort vaſte & fort profond. On y fit entrer les vaiſſeaux vis-à-vis d'un petit fort en forme de demi-lune, où l'on peut mettre ſix pieces de canon : il y en avoit déja quatre de fer.

Il entre dans la ville, qu'il trouve abandonnée.

Dès ce même jour on détacha cent hommes pour aller en parti; ils revinrent le ſoir avec pluſieurs priſonniers, & quantité de chevaux chargés de ba-

gage. Parmi ces prifonniers il y avoit des hommes & des femmes, qui n'avoient pas l'apparence d'être riches. On leur donna la gêne, afin qu'ils indiquaffent quelqu'un qui eût caché fon argent. Il y en eut qui promirent de faire pendre du monde, difant qu'ils fçavoient un homme qui en avoit de caché, & l'endroit où il étoit : mais comme ils marquerent plufieurs endroits, on fut obligé de faire deux partis, qui allerent dès la même nuit à cette recherche.

Il envoye plufieurs partis après les fugitifs.

L'un des deux revint le lendemain au foir avec beaucoup de bagage, & l'autre fut deux jours abfent par la faute du prifonnier qui les conduifoit, & qui dans l'efpérance de fe fauver lorfqu'il feroit à la campagne, menoit ce parti dans des pays inhabités, & même inconnus, d'où il eut mille peines à fe retirer.

Quand les Flibuftiers virent que cet homme fe moquoit d'eux, ils le pendirent à un arbre, & en revenant ils trouverent un *Hatos*, où ils furprirent du monde qui avoit été chercher de la viande pendant la nuit, afin de vivre le jour cachés dans les bois. C'étoient des efclaves à qui on donna la gêne pour fçavoir où étoient leurs maîtres.

Un d'entr'eux souffrit tous les tourmens imaginables sans vouloir rien dire, jusques-là qu'il se fit hacher en pieces tout vif sans rien confesser. L'autre souffrit beaucoup aussi, quoiqu'avant que de lui donner la gêne on lui eût promis la liberté : mais il n'en fit point de cas. A la fin on résolut de lui en faire autant qu'à son camarade, dont il voyoit les morceaux devant lui qui palpitoient encore. Alors il avoua tout, & dit qu'il meneroit la compagnie dans le lieu où étoit son Maître : ce qu'il fit, le Maître fut pris avec trente mille écus en vaisselle d'argent. On l'amena à la ville.

Ces partis continuerent ainsi pendant huit jours de temps, durant lesquels ont fit un assez bon nombre de prisonniers, à qui on donnoit la gêne, & qui disoient tous d'une commune voix qu'ils étoient pauvres, & que les riches s'étoient sauvés à Gibraltar : ce qui ne faisoit point douter aux Aventuriers, qu'ils ne trouvassent là autant de résistance que l'Olonois en avoit trouvé trois ans auparavant.

Le capitaine Picard, qui étoit le guide des Aventuriers, pressa Morgan d'aller à Gibraltar avant que les Espagnols eussent fait venir du secours de Merida.

Morgan y conſentit, & huit jours après qu'on eût pris poſſeſſion de *Marecaye*, on fit embarquer le pillage, les priſonniers & tout le monde pour aller à *Gibraltar*.

On croyoit bien y trouver à qui parler, & chacun avoit déja fait ſon teſtament; car ayant appris de quelle maniere ces gens s'étoient défendus la premiere fois, on croyoit qu'ils n'en feroient pas moins encore, puiſqu'ils avoient abandonné le *Fort de la Barre* & la ville de *Marecaye*; mais auſſi la conſolation des Flibuſtiers étoit que ceux qui en échapperoient, auroient de quoi faire bonne chere à leur retour à la Jamaïque.

La mort n'entre jamais pour rien dans leurs réflexions, ſur-tout quand ils eſperent faire un grand butin; pourvu qu'il y ait de quoi piller, ils ſe battent comme des lions, ſans ſe ſoucier d'aucun péril, comme nous le verrons dans la ſuite. Ils arriverent en peu de jours à Gibraltar, où Morgan fit deux priſonniers dans le deſſein de les envoyer au gouverneur, pour lui ſignifier que s'il ne rendoit pas le bourg de bonne volonté, on ne lui feroit aucune grace.

Le capitaine Picard qui avoit déja

été là, & qui savoit les endroits périlleux, fit descendre son monde à un demi-quart de lieue du bourg, & marcha au travers des bois pour prendre les Espagnols par derriere, en cas qu'ils se fussent retranchés dans le bourg, comme ils avoient fait quand l'Olonois les prit. Cependant les Espagnols tiroient beaucoup de canon, qui faisoit d'autant plus croire qu'ils étoient sur la défensive.

Enfin quand on eut gagné le derriere, on trouva aussi peu de difficulté à entrer dans le bourg, qu'on avoit fait dans *Marecaye*, quoiqu'à la vérité ils eussent eu le dessein de se retrancher. Mais ou ils n'eurent pas assez de temps, ou ils ne se crurent pas assez forts pour pouvoir résister. Ils abandonnerent donc tout, & se contenterent de faire quelques barricades sur les chemins, où ils avoient porté du canon en cas qu'ils eussent été suivis de trop près en faisant retraite.

Morgan & ses gens entrerent de cette maniere dans le bourg, aussi paisiblement qu'ils avoient fait dans les autres places. Aussi-tôt on songea à se poster, & à former un parti pour faire quelques prisonniers. On en envoya un

un de cent hommes dès ce même jour avec le Capitaine Picard, qui savoit le chemin, & qui valoit autant qu'un guide.

Les Anglois trouverent dans ce Bourg un Espagnol assez bien couvert, ce qui leur fit juger que c'étoit un homme riche & de condition. On lui demanda où étoit allé le monde de Gibraltar, il dit qu'il y avoit un jour qu'ils étoient tous partis; mais qu'il ne leur avoit point demandé où ils alloient, & que cela ne lui importoit point. On le pressa de dire s'il ne sçavoit pas où étoient les moulins à sucre, il répondit qu'il en avoit vu plus de vingt en sa vie; on s'enquit encore de lui où l'argent des Eglises étoit caché, il répondit qu'il étoit dans la Sacristie de la grande Eglise, & les y mena, leur fit voir un grand coffre où il prétendoit l'avoir vu; & comme on n'y trouva rien, il leur dit qu'il ne sçavoit pas où on l'avoit mis depuis.

Aventure d'un homme pris par les Anglois.

Toutes ces choses faisoient assez voir que cet homme étoit fou ou innocent. Cependant plusieurs crurent qu'il faisoit cela pour s'échapper; car les Espagnols sont fins & adroits. On lui donna l'estrapade, pour le faire confesser

qui il étoit, & où étoit ſon argent; on le laiſſa deux heures ſuſpendu avec des pierres à ſes pieds, qui peſoient autant que tout ſon corps; de ſorte que ſes bras étoient entiérement tors. A ces demandes tant de fois réïtérées, il répondit qu'il s'appelloit Dom Sebaſtien Sanchez, que le Gouverneur de *Marecaye* étoit ſon frere: qu'il avoit plus de cinquante mille écus à lui, & que ſi on vouloit un billet de ſa main, il le donneroit, afin qu'on les prît ſur cet homme, & qu'on le laiſſât aller ſans le tourmenter davantage. Il pria enſuite qu'on le mît hors de cette gêne, ajoutant qu'il enſeigneroit une ſucrerie qu'il avoit. Ils le laiſſerent libre, & l'emmenerent avec eux.

Quand il fut à une portée de mouſquet du Bourg, il ſe tourna vers ceux qui le menoient lié comme un criminel: *Que me voulez vous*, dit-il, *Meſſieurs? je ſuis un pauvre homme qui ne vis que de ce qu'on me donne, & je couche à l'Hôpital.* Cela mit tellement ces gens en colere, qu'ils vouloient le pendre. Ils prirent même des feuilles de Palmiſte, qu'ils allumerent, pour le flamber, & brûler ſes habits ſur ſon corps: ils l'auroient fait, ſi quelques-uns plus pitoyables n'euſſent délivré cet homme de leurs mains.

Le lendemain matin le Capitaine Picard revint avec un pauvre Payſan qu'il avoit pris, & deux filles qui étoient à lui. On donna la gêne à ce bon vieillard, qui dit qu'il meneroit aux habitations ; mais qu'il ne ſavoit pas où étoit le monde. Morgan ſe diſpoſa lui-même pour aller en parti avec trois cens hommes, dans l'intention de ne point revenir qu'il n'eût aſſez de pillage pour s'en retourner à la Jamaïque. Il prit ce bon vieillard pour guide. Le pauvre homme étoit tellement interdit, qu'il ne ſçavoit où il alloit, & prenoit ſouvent un chemin pour l'autre. Morgan croyant qu'il le faiſoit exprès, le fit terriblement battre. Sur le midi il prit quelques Eſclaves, dont il ſe ſervit pour le conduire, & fit pendre ce vieillard à un arbre, à cauſe qu'un Eſclave avoit dit que ce n'étoit pas là le bon chemin.

Ce même Eſclave voulant ſe venger de quelques mauvais traitemens que les Eſpagnols lui avoient fait, pria Morgan de lui donner la liberté, & de l'emmener avec lui, ſous promeſſe qu'il lui feroit prendre beaucoup de monde ; ce qu'il fit, car avant le ſoir il découvrit à Morgan plus de dix à douze familles, avec tous leurs biens. Vengeance d'un Eſclave.

Morgan voyant cet Eſclave bien intentionné, le mit en liberté, lui ordonna de tuer pluſieurs Eſpagnols, & à ce deſſein l'arma d'un ſabre, & lui promit qu'il ne ſeroit plus Eſclave; ce qui l'anima tellement, qu'il fit ſon poſſible pour faire prendre tous les Eſpagnols, quoique la choſe fût mal aiſée, parce qu'ils étoient errans dans les bois, & n'oſoient demeurer dans les habitations, ni coucher plus de deux nuits en un même endroit, de peur que quelqu'un des leurs étant pris, ne les découvrît.

Morgan fit enſuite quelques priſonniers, qui lui dirent que vers une grande riviere, à ſix lieues de *Gibraltar*, il y avoit un Navire de cent tonneaux, avec trois Barques chargées de marchandiſes & d'argent appartenant aux habitans de *Maracaïbo*. Auſſi-tôt il détacha cent hommes, & leur donna ordre d'amener le pillage avec les priſonniers au bord de la mer, où étoient les Bâtimens qu'on devoit aller prendre.

Découverte que fait Morgan à la tête d'un parti.

Cependant il ſe mit avec deux cens hommes à chercher dans les bois les Eſpagnols, ou plutôt leur argent. Ce même jour il arriva à une fort belle habitation, & trouva du monde caché dans un bois voiſin, où étoit entr'autres un

vieux Portugais avec un autre homme plus jeune. Le vieillard âgé de plus de soixante ans, fut accusé par un Esclave d'être riche, & là-dessus on le mit à la torture pour lui faire avouer où étoit son argent : mais il ne dit rien, sinon qu'il avoit cent écus ; mais qu'un jeune homme qui demeuroit avec lui les avoit emportés, & qu'il ne sçavoit point où il étoit. Cependant sur l'accusation de l'Esclave on ne le crut point ; mais on le tourmenta plus fort qu'auparavant.

Cruauté inouie.

Après lui avoir donné l'estrapade avec une cruauté inouie, on le prit & on l'attacha par les deux mains & par les deux pieds aux quatre coins d'une maison ; ils appellent cela nager à sec, on lui mit une pierre qui pesoit bien cinq cens livres sur les reins, & quatre hommes touchoient avec des bâtons sur les cordes qui le tenoient attaché ; ensorte que tout son corps travailloit. Nonobstant ce cruel supplice il ne confessa rien.

On mit encore du feu sous lui qui lui brûla le visage, & on le laissa là pendant qu'on tourmentoit son camarade, qui après avoir été estrapadé, fut suspendu par les parties que la pudeur défend de nommer, & qui lui furent pres-

que arrachées ; enſuite on le jetta dans un foſſé, & on le perça de pluſieurs coups d'épée, enſorte qu'on le laiſſa pour mort, quoiqu'il ne le fût pas : car quinze jours après on eut nouvelle par quelques priſonniers, qu'on l'avoit trouvé, qu'on l'avoit fait confeſſer, & enſuite panſer, & qu'on eſpéroit qu'il reviendroit de toutes ſes plaies, quoique les coups d'épée perçaſſent au-travers du corps.

Pour les Portugais, ils le chargerent ſur un cheval, l'emmenerent à *Gibraltar*, & le mirent dans la grande Egliſe, qui ſervoit de priſon, ſéparé des autres priſonniers, lié à un pilier de l'Egliſe, ſans lui donner à manger ni à boire que ce qu'il lui falloit pour l'empêcher de mourir. Après avoir ſouffert huit jours ce martyre, il avoua qu'il avoit mille écus dans une gerre qu'il avoit enfouie en terre, & promit de les donner pourvû qu'on le laiſſât aller.

Un autre Eſclave accuſa auſſi ſon Maître d'avoir de l'argent, parce qu'il l'avoit maltraité ; il trouva ce moyen de s'en venger. On donna une gêne cruelle à cet homme ; mais les priſonniers Eſpagnols, gens de bonne foi, aſſurerent qu'il n'avoit pas de grands biens, &

qu'apparemment son Esclave l'avoit accusé par quelque ressentiment. Morgan qui vouloit rendre justice, lui permit de faire de son Esclave ce qu'il voudroit. L'Espagnol par civilité en déféra la punition à Morgan, qui le fit hacher tout vif par morceaux en sa présence.

Justice que fait Morgan d'un Esclave qui avoit trahi son Maître.

Morgan ayant passé quinze jours hors de *Gibraltar* à courir les bois & à piller par-tout, revint dans cette Ville avec beaucoup de pillage & un grand nombre de prisonniers, qu'il contraignit de payer leur rançon. Pour les belles femmes il ne leur demanda rien, parce qu'elles avoient de quoi payer sans rien diminuer de leurs richesses. Pendant qu'il fut absent, ceux qu'il avoit envoyés à la riviere dont j'ai parlé, revinrent après avoir pris le Navire & les trois Barques chargées d'Espagnols fugitifs, avec leur argent & leurs hardes. Morgan avoit séjourné cinq semaines en ce pays en ravageant plus de quinze lieues aux environs, sans avoir perdu un seul homme ; & sans doute c'étoit bien la faute des Espagnols ; car s'ils avoient été résolus, ils pouvoient avec cent hommes défaire tous les partis que Morgan envoyoit à la découverte ; parce que les Aventuriers voyant les Espa-

gnols ainsi épouvantés, ne se tenoient non plus sur leurs gardes, que s'ils avoient été chez eux. D'ailleurs ils passoient quelquefois par des défilés où dix hommes retranchés en auroient pu défaire deux cens sans en perdre un seul, & sans qu'il pût échapper aucuns des ennemis : cependant ils furent assez lâches pour n'en rien faire.

Morgan étoit prêt à partir, quand un prisonnier confessa dans les tourmens, qu'il sçavoit où le Gouverneur étoit retranché avec du monde & beaucoup d'argent. On y envoya un parti de deux cens hommes, qui après huit jours d'absence revinrent sans avoir rien fait, & extrêmement maltraités par une pluye qui fit déborder les rivieres, jusqu'au point qu'ils penserent être noyés, & qu'ils perdirent leurs armes : quelques-uns mêmes furent entraînés par les eaux, & le pays étoit marécageux ; si les Espagnols fussent survenus avec leurs lances seulement, ils les auroient tous défaits.

Après cinq semaines de séjour en ce lieu, le pillage commença à diminuer, & les vivres aussi ; car il n'y en a pas beaucoup dans ce pays. La viande y vient de *Marecaye*, où par cette raison nos Aventuriers résolurent de retourner,

afin de sortir du lac, & de repasser à la Jamaïque. Morgan fit embarquer le pillage; & signifia aux habitans de *Gibraltar*, qu'ils eussent à payer la rançon pour le bourg, sinon qu'il alloit le brûler comme l'Olonois avoit fait.

Ce bourg étoit rebâti à neuf; c'est pourquoi les Espagnols ne voulant pas le laisser brûler une seconde fois, offrirent à Morgan d'aller querir la rançon qu'il demandoit, pourvu qu'il leur donnât le temps. Il leur accorda huit jours, après lesquels ils devoient le venir trouver à *Marecaye*, & fit voile pour cette isle, où il arriva trois jours après, avec les principaux d'entr'eux qu'il avoit pris en ôtage.

CHAPITRE VI.

Retour de Morgan à Marecaye, la victoire qu'il remporta sur Dom Alonse del Campo d'Espinosa, qui étoit venu l'enfermer dans ce lac.

MORGAN à son retour apprit une nouvelle qui ne lui plut pas trop, non plus qu'aux siens, car les Flibustiers n'aiment gueres à disputer le butin

quand ils l'ont pris. Cette nouvelle portoit que trois fregates du roi d'Espagne étoient arrivées à l'embouchure du lac, commandées par Dom Alonse del Campo d'Espinosa, contre-amiral d'une flotte que sa majesté catholique avoit envoyée dans les Indes, sur les plaintes que le gouverneur avoit faites à la cour des hostilités des Aventuriers dans l'Amérique, sur les terres dépendantes de sa majesté; que ce contre-amiral s'étoit emparé de la Redoute de *la Barre*; sur laquelle il avoit mis du canon, & étoit dans le dessein d'arrêter les Aventuriers, & de les passer tous au fil de l'épée.

Les Flibustiers crurent qu'on leur faisoit le mal plus grand qu'il n'étoit, & Morgan envoya un petit vaisseau de sa flotte à l'embouchure du lac, afin de découvrir ce qui se passoit. On lui rapporta que cette nouvelle n'étoit que trop vraie. En effet les trois fregates étoient en parage avec leurs pavillons, pavois, & le canon aux sabors, le grand pavillon arboré sur la Redoute, sur laquelle, aussi-bien que sur les trois vaisseaux, paroissoit beaucoup de monde.

Trois Fregates du roi d'Espagne viennent contre Morgan

Cette conjoncture mit les Flibustiers en peine; car ils n'ignoroient pas, que

quand les Eſpagnols ſont les maîtres ils pardonnent d'autant moins, qu'ils ne pouvoient ignorer les cruautés que les Aventuriers exercent envers leurs compatriotes.

On tint donc conſeil, & on réſolut de demander toujours la rançon de la ville de *Marecaye*, ſauf à capituler quand ce viendroit à paſſer *la Barre*. Pour cet effet on envoya deux Eſpagnols, à qui on fit entendre qu'il falloit vingt mille écus pour la rançon de la ville, ou qu'on la brûleroit, ſans que les navires qui étoient à *la Barre* puſſent l'empêcher; parce que s'ils vouloient l'entreprendre, Morgan feroit paſſer au fil de l'épée tous ceux qu'il avoit entre ſes mains.

Cette réſolution effraya de telle ſorte ceux qu'on avoit retenus, & qui étoient tous gens de conſidération, qu'ils donnerent ordre aux envoyés pour la rançon, de prier ceux qui étoient à *la Barre* de laiſſer paſſer la flotte de Morgan; parce qu'autrement ils étoient en danger de perdre la vie, ou la liberté. Deux jours après ces envoyés revinrent, & rapporterent une lettre de Dom Alonſe pour Morgan; elle étoit conçue en ces termes.

Nos alliés & nos voisins m'ayant donné avis que vous aviez eu la hardiesse, nonobstant la paix & la forte amitié qui est entre le roi d'Angleterre & Sa Majesté catholique le roi d'Espagne mon maître, d'entrer dans le lac de Marecaye, pour y faire des hostilités, piller ses sujets, & enfin les rançonner; j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de venir au plutôt pour y remédier. C'est pourquoi je me suis emparé d'une Redoute à l'entrée du lac, que vous aviez prise sur des gens lâches & efféminés; & l'ayant remise en état de défense; je prétends avec les navires que j'ai ici, vous faire rentrer en vous-même, & vous punir de votre témérité. Cependant si vous voulez rendre tout ce que vous avez pris, l'or, l'argent, les joyaux, les prisonniers & les esclaves, & toutes les marchandises, je vous laisserai passer pour retourner dans votre pays. Mais si vous refusez la vie que je vous donne, & que je ne devrois pas vous donner, je monterai jusqu'où vous êtes, & vous ferai tous passer au fil de l'épée. Voilà ma derniere résolution, voyez ce que vous avez à faire, n'irritez pas ma patience abusant de ma bonté; j'ai de vaillans soldats, qui ne respirent qu'à se venger des cruautés que

vous faites tous les jours injustement ressentir à la nation Espagnole.

D. Alonse Del Campo d'Espinosa.

Du navire nommé la Magdelaine, mouillé à l'embouchure du lac de Marecaye, le 24 avril 1669.

Outre cela, Dom Alonse avoit donné ordre au porteur de sa lettre, de dire de sa part à Morgan, que la monnoie dont on paieroit la rançon qu'il prétendoit, ne seroit que de boulets de canon, & que dans peu il viendroit lui-même en personne la payer de cette monnoie.

Sur le champ Morgan assembla ses Flibustiers, & leur ayant fait lire publiquement la lettre en Anglois & en François, il demanda leur avis. Tous répondirent unanimement, qu'il ne falloit pas s'effrayer de ces rodomontades Espagnoles; que pour eux ils étoient résolus de se battre jusqu'à l'extrêmité, plutôt que de rendre ce qu'ils avoient pris. Résolution des Aventuriers.

Un Anglois de la troupe dit, que lui douzieme il se faisoit fort de faire périr le plus grand navire, qu'on croyoit au moins de 48 pieces de canon, à

l'apparence qu'il avoit, quoique le plus grand des leurs ne fût monté que de quatorze pieces. Néanmoins Morgan voulut voir s'il ne pourroit point composer avec les Espagnols; il envoya un homme de cette nation à Dom Alonse, avec les propositions suivantes :

Qu'il quitteroit *Marecaye* sans y faire aucun tort & sans demander rançon; qu'il rendroit tous les prisonniers avec la moitié des esclaves sans en rien prétendre.

Que la rançon de *Gibraltar* n'étant pas encore payée, il rendroit les ôtages sans rançon ni pour le bourg ni pour eux.

Dom Alonse, bien loin d'accorder ces propositions, ne voulut pas seulement en entendre la lecture. Alors Morgan & ses gens s'obstinerent, & déterminerent à se bien défendre, quoiqu'il n'y eût gueres d'apparence, parce que les forces Espagnoles étoient sans comparaison supérieures aux leurs, & qu'ils ne pouvoient en aucune maniere échapper, le passage étant étroit, & bien gardé.

Cet homme qui avoit fait la proposition dont nous avons parlé, l'exécuta. J'ai dit qu'on avoit pris un navire dans

la riviere des Espines : on en fit un brûlot, on remplit le fond de feuillages trempés dans du goudron, qu'on trouve en assez grande quantité dans la ville. Tout le monde y travailla d'une telle force qu'en huit jours il fut en état de faire effet, n'y manquant rien de ce qu'un brûlot doit avoir.

Stratagême d'un Aventurier.

Mais afin de tromper les Espagnols, & de déguiser ce navire, on y avoit fait des sabors, auxquels on avoit posé plusieurs pieces de bois creuses, qui paroissoient comme du canon. De plus on avoit mis sur des bâtons des bonnets pour y faite paroître beaucoup de monde. Morgan même fit arborer son pavillon d'amiral sur ce vaisseau. Tous les autres étoient bien disposés à se battre.

Cet équipage ainsi préparé, Morgan descendit de *Maracaïbo*, à l'entrée *du Lagon*, & alla mouiller à la portée du canon des vaisseaux Espagnols qu'on auroit pris pour des châteaux au prix de ceux des Aventuriers, qui ne sembloient que des barques de pêcheurs. Ils demeurerent là jusqu'au lendemain matin.

Le plus grand navire Espagnol mouilloit au milieu du canal, qui n'est

pas fort large ; les deux autres étoient au-deſſous de lui. Ce navire que les Aventuriers avoient fait en brûlot, alla ranger l'amiral des Eſpagnols ſans tirer un coup, car il n'avoit point de canon. L'autre croyant que c'étoit un navire plein de monde qui le venoit aborder, ne voulut pas tirer non plus qu'il ne fût près. Cependant le brûlot l'accrocha.

Succès d'un brûlot.

Dom Alonſe s'en appercevant, envoya du monde dedans pour couper les mâts, & les Anglois y mirent le feu lorſqu'il fut bien accroché & rempli d'Eſpagnols. En un moment on vit ces deux vaiſſeaux en feu, & Dom Alonſe n'eut que le temps de ſe jetter à corps perdu dans ſa chaloupe, & de ſe ſauver à terre.

Dès que ce vaiſſeau fut enflâmé, on courut aux autres, on en aborda un qu'on fit bientôt rendre ; & l'autre, qui étoit le dernier, coupa promptement ſes cables, & fut emporté par le courant ſous le fort, où il fut conſumé avant qu'on pût être à lui ; de maniere qu'en moins de deux heures il y eut bien du changement.

Avantage des Aventuriers.

Les Aventuriers voyant que les Eſpagnols avoient du déſavantage, mi-

rent auſſi-tôt du monde à terre pour aller prendre le fort ; mais n'ayant point d'échelles pour l'eſcalader, ils trouverent tant de réſiſtance, qu'ils furent contraints de ſe rembarquer, après avoir perdu plus de trente hommes, ſans compter les bleſſés ; car ils avoient pris les navires ſans perdre un ſeul homme.

On ſauva quelques Eſpagnols du grand navire qui étoient à l'eau, & on ſut d'eux toutes les forces de Dom Alonſe. Ils dirent qu'il étoit dans le deſſein de paſſer tout au fil de l'épée, & que pour cela il avoit fait faire ſerment à ſes gens, confirmé par la confeſſion & communion, de ne point donner de quartier à qui que ce fût. Ils ajoûterent que ſon grand navire étoit monté de trente-huit pieces de canon, de douze berges de fonte, & de trois cens cinquante hommes ; que le ſecond navire, nommé le Saint Louis, étoit monté de vingt-ſix pieces de canon, de huit berges de fonte, & de deux cens hommes ; qu'enfin le troiſieme, qui ſe nommoit la Marquiſe, avoit quatorze pieces de canon, huit berges de fonte, & cent cinquante hommes. Ce dernier ſe nommoit la Marquiſe, parce que le

marquis de Coaquin l'avoit fait bâtir pour aller en courſe, & que ſes armes étoient derriere. Les Eſpagnols l'avoient acheté des Malouins à Cadix. Ce fut celui-là que les Aventuriers prirent. Le Saint Louis fut brûlé par les Eſpagnols mêmes, qui avoient peur que les Aventuriers ne le priſſent auſſi.

Outre tout cela ils firent entendre qu'il y avoit quatre-vingts hommes dans le fort, avec quatorze pieces de canon; que Dom Alonſe étoit contre-amiral d'une Eſcadre que le roi d'Eſpagne avoit envoyée dans les Indes, dont Auguſtin de Goſto étoit chef; que celui-ci ayant ordonné à l'autre de croiſer le long de la côte, avoit rencontré un bâtiment Hollandois venant de *Curaçao*, qui lui avoit appris que Morgan étoit entré dans la baie de *Marecaïbo*, & qu'auſſi-tôt il avoit mandé du ſecours; enfin ils dépoſerent qu'il y avoit trente-ſix mille écus dans le grand navire.

Morgan victorieux retourne à Marecaye.

Morgan ſe voyant ainſi victorieux, retourna avec ſa flotte à *Marecaye*, & laiſſa un petit vaiſſeau à l'embouchure du Lagon, pour obſerver ce que feroit Dom Alonſe, & pour garder le fond du grand navire qui étoit échoué; car il eſpéroit pêcher cet argent dont on ve-

noit de lui dire qu'il étoit chargé. En effet on y plongea, & on tira bien tant en vaiſſelle qu'en piaſtres deux mille livres d'argent à demi fondu, & en morceaux.

Morgan étant arrivé à *Marecaye*, fit ſavoir que ſi on ne lui apportoit dans huit jours la rançon de la ville, il la brûleroit ; outre cela il demanda cinq cens vaches pour ſa flotte, que les Eſpagnols amenerent dans deux jours, & ils payerent la rançon dans le temps qu'on leur avoit preſcrit.

Les Aventuriers tuerent ces vaches & en ſalerent la viande, qui fut embarquée pour la proviſion des vaiſſeaux qu'on raccommoda ; ce qui dura encore quinze jours, que les Eſpagnols trouverent bien ennuyeux. Morgan deſcendit enſuite pour ſortir du lac. Quand il fut proche de Dom Alonſe, il envoya un Eſpagnol lui demander paſſage, offrant de rendre les priſonniers ſans leur faire aucun mal, ſinon qu'il paſſeroit malgré lui ; mais qu'auſſi il attacheroit tous les priſonniers aux cordages de ſes vaiſſeaux, les expoſeroit à leurs coups, & qu'étant paſſé il feroit jetter dans l'eau ceux qui n'auroient pas été tués.

Nonobſtant cela Dom Alonſe refuſa le paſſage, diſant qu'il ne ſe ſoucioit point des priſonniers. Morgan de ſon côté ne voulut point riſquer ſon monde pour prendre ce fort, & réſolût de paſſer par quelque ſtratagême.

Cependant il fallut partager le butin, on trouva que le comptant, tant en argent rompu qu'en autres joyaux, montoit à 2500 piaſtres, ſans y comprendre les marchandiſes de toiles & les étoffes de ſoye. On fit avant de partager, les cérémonies ordinaires; c'eſt-à-dire, le ſerment de fidélité, qu'on n'avoit rien retenu. Morgan commença le premier, & fut ſuivi de tous les autres. Huit jours ſe paſſerent dans ce partage, que Don Alonſe voyoit de ſon fort avec bien du dépit.

Après cela il fut queſtion de ſortir, & pour en venir à bout on fit de grands préparatifs pour l'attaque du fort, comme ſi on l'eût voulu prendre. On mit un bon nombre d'aventuriers choiſis avec leurs armes & leurs drapeaux dans des canots qui deſcendirent à terre. Lorſque ceux-ci furent à couvert des arbres, ſans que ceux du fort puſſent les appercevoir, ils ſe coucherent à bas, & revinrent preſque en rampant à leur bord.

Ruſe de Morgan pour paſſer.

Dom Alonſe crut que les Aventuriers vouloient tenter encore une fois la priſe du fort, & pour l'empêcher il fit mettre la plus grande partie de ſon canon ſur la Redoute du côté de terre. Cependant les Aventuriers avoient préparé leurs vaiſſeaux pour paſſer la nuit au clair de la lune. Ils étoient tous couchés ſur le tillac, & quelques-ùns étoient deſtinés en bas pour boucher les ouvertures qui pourroient être faites par les boulets de canon. Ce fut ainſi que les Aventuriers paſſerent malgré Dom Alonſe, qui en fut au déſeſpoir ; car il croyoit en prendre quelqu'un qui auroit payé bien cher la perte qu'il avoit faite.

Priſonniers renvoyés.

Les Aventuriers étant paſſés, mirent les priſonniers dans une barque qu'ils envoyerent à Dom Alonſe ſans leur faire aucun mal, & ils prirent la route pour ſortir de la baie de *Venezuela* ou *Marecaye*, où ils l'avoient échappé belle. Le même jour la flotte fut ſurpriſe d'un mauvais temps, les vaiſſeaux ne valoient pas grand'choſe ; en ſorte qu'on avoit peine à les tenir ſur l'eau, & qu'ils furent tous en danger de périr. Malheureuſement pour moi je me rencontrai dans un des plus mauvais.

Je suis sûr qu'il y en a beaucoup qui font des vœux au ciel, & qui ne se sont jamais trouvés dans une peine égale à la nôtre ; nous avions perdu nos ancres & nos voiles, & le vent étoit si furieux, qu'il ne nous permettoit pas d'en mettre d'autres. Il falloit sans cesse vuider l'eau avec des pompes, & se servir encore de seaux pour la jetter hors du navire qui se seroit ouvert, si nous ne l'avions fortement lié avec des cordes. Cependant le tonnerre & les vagues nous incommodoient également. Il nous étoit impossible de dormir durant la nuit, à cause de l'incertitude de notre destinée, encore moins durant le jour.

Extrême danger des Aventuriers.

En effet, bien que nous fussions accablés de travail & d'assoupissement, nous ne pouvions nous résoudre à fermer les yeux à la clarté, que nous étions sur le point de perdre pour jamais ; car enfin il ne nous restoit aucune espérance de salut. Cette tempête duroit depuis quatre jours, & il ne nous paroissoit pas qu'elle dût jamais finir. D'un côté nous n'appercevions que des rochers, contre lesquels nos vaisseaux étoient prêts de se briser à toute heure ; de l'autre nous envisagions les Indiens, qui ne nous auroient pas plus épargné que les

Eſpagnols que nous avions derriere nous; & par malheur le vent nous pouſſoit ſans ceſſe contre ces rochers, & vers les Indiens; il venoit de l'endroit où nous voulions aller.

Pour comble de diſgraces, lorſque le mauvais temps ceſſa, nous apperçûmes ſix grands navires qui nous allarmerent terriblement. Mr. d'Eſtrées qui les commandoit, nous faiſoit donner la chaſſe, ſans toutefois nous faire perdre l'envie de nous bien défendre. Mais lorſque nous redoutions ſa valeur, nous éprouvâmes ſa bonté; car s'étant informé de nos beſoins, il nous ſecourut généreuſement. Après cela chacun tira de ſon côté; Morgan avec pluſieurs des ſiens à la Jamaïque, & nous à la côte de Saint Domingue.

Généroſité de Monſieur d'Eſtrées.



LA PRISE DE LA FAMEUSE Ville de Panama, & de tout ſon Iſthme, par Morgan; avec une deſcription de ce pays, juſqu'au cap Gracia à Dios, & les mœurs de divers Indiens qui y habitent.

CHAPITRE VII.

Arrivée de Morgan à l'iſle de Saint Domingue, avec ſa flotte. Deſcente en terre ferme.

LA proſpérité a coutume de rendre les hommes hardis à entreprendre, en ſorte que pour avoir été quelquefois heureux en des choſes difficiles & ineſpérées, ils préſument qu'ils le feront toujours; même je ne ſais par quel bonheur il arrive qu'ils le font ſouvent, ainſi qu'ils l'ont préſumé. Ce fut dans cette eſpérance que Morgan forma de nouveaux deſſeins, qui tendoient à des entrepriſes plus grandes que les premieres, & elles furent ſuivies d'un ſuccès ſi avantageux, qu'elles lui donnerent autant de gloire, qu'elles imprimerent de crainte aux Eſpagnols, qui croyoient que rien n'étoit impoſſible à ſa valeur.

Cependant


SEPTENTRION
MER DU NORD
OCCIDENT
ORIENT
MIDY
MER DU SUD
MER
CARTE de LISTHME
de Panama, depuis Panama jusques a la riviere de Nata du coté du Sud et depuis porto Bello, jusques a la Riviere de Cocle du coté du Nord, avec tous les Bourgs, Villes, rivieres Montagnes et lieux les plus considerables exactement dessinés sur les lieux par A.O. Exmelin.
La Ville de Panama est Scituée a 13 minutes de latitude Septentrionale. 1686
Echelle de 12 lieues Espagnoles
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
CUIDAD DE PANAMA
Puerto Bello
C de Puerto Bello
El Bujio
F de Chagre
R de Chagre
V de Boqueron
R de Boqueron
V de Pequeni
V de Chagre
Cerro Pelado
Cruzes
R Grande
R de Cascajal
R de Caymito
Panama nuevo
Redoute
S Joseph
Vigie
I de Naos
I des Flamencos
Tavoquilla
Perrico
Ottoquillo
C de la Trinidad
C del Valle
C de Code
P de Capira
R de Capira
P de Pienenemo
P Chame
Punta de Chame
Bourg d'Indiens
Nata
C de Nata
R Grande de Nata
R de Code
R de Sabalices
R de Perrico
R de Perrico
R de Porquatte
R de Cayematto
R de Indios
R Caton
El Pico
B de Naos
P de Brujas
P de Naranjo
P de Mancanillo
P del Penton
Las Minas
R de Pequeni
R de la Puento
R de las Lacas
R le Chagre
Hatto
Hatto
Gallinero
Playa Prieta
de Panama
Echelle de 12 lieues Espagnoles

Cependant il ne voulut point perdre de temps, & pensa à profiter de l'occasion pendant que la fortune lui rioit. Il fit avertir les Aventuriers, tant François qu'Anglois de la Jamaïque, de la Tortue & de Saint Domingue, à dessein de former une armée considérable, & d'attaquer une place d'importance, assurant que s'il remportoit la victoire, (ce qu'il espéroit) chacun auroit assez de bien pour se retirer, & que pour lui, il se flattoit que ce seroit son dernier voyage.

Grande réputation de Morgan; empressement des Aventuriers à le suivre.

A cette proposition il n'y eut personne qui n'ouvrît les yeux, & ne voulût suivre Morgan; il ne manquoit que de vaisseaux pour embarquer tout le monde qui s'empressoit de le joindre, & c'étoit même une faveur de trouver une place dans ses navires.

Morgan donna rendez-vous à la bande du Sud de l'isle de Saint Domingue, au *Port Gongon.*

Les Aventuriers François ne manquerent pas de s'y trouver, & bientôt après ils furent suivis de Morgan, qui montoit le navire Malouin dont j'ai parlé, nommé le cerf volant, sur lequel il avoit mis vingt-quatre pieces de canon & huit berges de fonte. Ce na-

vire avoit été confiſqué par le gouverneur de la Jamaïque, ſur le capitaine à qui il appartenoit, & qui fut bien heureux d'en être quitte pour cela.

La plus grande partie des Aventuriers étant aſſemblés, & ſe trouvant au nombre de ſeize cens hommes & de vingt-quatre vaiſſeaux, Morgan leur dit qu'il avoit deſſein de les enrichir en attaquant une place abondante en toute ſorte de biens, & en état de défenſe; parce que, diſoit-il, où les Eſpagnols ſe défendent il y a à prendre. Il leur propoſa, pendant que l'on donneroit caréne aux vaiſſeaux, de détacher quatre bâtimens pour aller en terre ferme faire une deſcente & prendre une place pour avoir des vivres, comme du mil, ou bled de Turquie.

Morgan propoſoit ceci, ſachant par expérience que les Aventuriers avoient mal réuſſi dans pluſieurs entrepriſes, faute de vivres, & qu'au lieu d'attaquer les Eſpagnols dans des lieux forts, on ne les attaquoit que dans des foibles, ſeulement pour ravitailler la flotte: mauvaiſe conduite, qui découvroit leurs deſſeins, & en empêchoit l'exécution.

Chacun approuva la prévoyance de

Morgan, & à l'inſtant on détacha quatre vaiſſeaux avec quatre cens hommes pour aller à la riviere de la Hache, ſur le bord de laquelle il y a une petite place nommée *la Rancheria*, où il ſe fait beaucoup de maïs pour la ville de *Carthagene*, qui n'eſt pas loin de là. On eut en vue en attaquant cette place, de s'emparer auſſi des barques qui viennent de Carthagene pêcher les perles.

Aventuriers vont chercher des vivres aux environs de Carthagene

Pendant qu'on préparoit les quatre navires deſtinés pour ce voyage, on forma les équipages du général de toute la flotte, & de chaque équipage de vaiſſeau. On prit certain nombre d'hommes, juſqu'à ce que le tout raſſemblé formât un corps de quatre cens hommes. Cependant les capitaines firent raccommoder leurs vaiſſeaux, & envoyerent une partie des leurs à la chaſſe, afin que tout le monde fût occupé à travailler au bien général de la flotte.

La commodité du lieu où ils alloient chaſſer étoit grande pour avoir des vivres; comme on y trouvoit beaucoup de ſangliers ſauvages, chaque équipage pouvoit ſe ſéparer à droite & à gauche dans le pays qui eſt aſſez étendu, & ſaler autant de viande qu'il en vou-

droit. Ceux qui ne sçavoient pas chasser, comme les Anglois qui ne sont pas fort experts à ce métier, prenoient un chasseur, à qui on donne ordinairement cent cinquante ou deux cens piastres. Il y a là des Francois qui ne font autre chose, ayant des meutes de chiens dressés à cette chasse ; de sorte qu'un seul chasseur peut charger tous les jours vingt ou trente hommes. Ainsi chaque équipage Anglois prit un chasseur François aux conditions que j'ai marquées.

CHAPITRE VIII.

Prise du Bourg de la Rancheria sur la riviere de la Hache.

LEs quatre navires que Morgan avoit détachés, arriverent à la vue de la riviere de la *Hache*, six jours après leur départ de l'isle de saint Domingue : ils furent pris du calme en cet endroit ; ce qui les fit découvrir par les Espagnols qui se mirent aussitôt en défense. Les uns travaillerent à faire des retranchemens, afin d'empêcher les Aventuriers de se mettre à terre ; les

autres s'occuperent à cacher leurs biens & tout ce qu'il y avoit dans le bourg.

Le calme dura juſqu'au ſoir, & empêcha les Aventuriers d'approcher. Sur le ſoir, il ſe leva un petit vent de terre, qui fit naître l'occaſion d'échapper à un navire qui mouilloit-là : mais comme il n'étoit pas bon voilier, les Flibuſtiers le dévancerent, & l'obligerent à ſe rendre. Ce navire leur vint à propos, car il étoit chargé de maïs pour Carthagene, & fut reconnu par quelques François : c'étoit celui que l'Olonois avoit pris chargé de cacao, que monſieur Ogeron avoit donné au capitaine Champagne, & qui fut pris par les Eſpagnols. Ceux-ci l'avoient vendu au marchand qui le montoit alors. C'étoit le douzieme navire que les Aventuriers lui avoient pris dans l'eſpace de cinq années, & il nous dit que nonobſtant toutes ces pertes il avoit gagné cinq cens mille écus. On peut juger par-là s'il y a des gens riches dans l'Amérique.

Navire chargé pour Carthagene.

Perte conſidérable d'un Marchand.

Après que nos Aventuriers ſe furent ſaiſis de ce navire, ils vinrent mouiller devant la riviere de la *Hache*, vis-à-vis du bourg de la *Rancheria*, où ils eſpéroient le lendemain matin deſcendre à

Les Aventuriers defcendent à terre, & combattent les Efpagnols.

terre. Les Efpagnols n'oublierent rien pour les en empêcher, s'étant retranchés au bord de la mer : mais malgré leurs efforts, les Aventuriers à la faveur de leur canon mirent leur monde à terre, & obligerent les Efpagnols à fe retirer dans le bourg, où ils s'étoient fortifiés, bien réfolus de leur en défendre l'entrée.

Les deux partis s'opiniâtrerent tellement, que le combat dura depuis dix heures du matin jufqu'au foir : à la fin les Efpagnols ayant perdu beaucoup de monde, furent obligés de fe retirer. Les Aventuriers étant entrés dans le bourg, & n'y trouvant que les maifons vuides, pourfuivirent les fuyards. Ils en firent une partie de prifonniers, & le lendemain ils leur donnerent la gêne, pour leur faire avouer où étoit leur bien ; après cela ils allerent en parti, & firent tous les jours de nouveaux prifonniers ; outre les efclaves & le butin qui étoit confidérable. Les Efpagnols, pour fe garantir de ces violences, dreflerent des barricades par les chemins, fe mirent en embufcade, & tâcherent de faire autant de mal à leurs ennemis qu'ils en recevoient, afin de les obliger à fe retirer

Les Aventuriers demeurerent un mois

dans ce bourg, & le capitaine Bradelet, leur commandant, ne trouvant plus rien à piller, résolut de partir. Il fit avertir les Espagnols de payer rançon pour leur bourg, sinon qu'il le brûleroit. Ils reçurent cette proposition froidement, la rejetterent même avec mépris, mais lorsqu'ils le virent près à exécuter ses menaces, ils demanderent à composer. Le capitaine Bradelet qui n'étoit venu que pour avoir des vivres, leur prescrivit de donner une certaine quantité de maïs, qui avec celui qu'il avoit pris pouvoit suffire pour toute la flotte.

On s'est apperçu sans doute, que je suis tombé dans quelques redites au sujet des Aventuriers, & cela parce qu'ils font souvent les mêmes choses; mais on doit faire réflexion qu'il faut qu'un historien craigne moins d'être ennuyeux, que d'être infidele. C'est à quoi je me suis appliqué dans cette rélation, que je reprends, pour dire que Morgan étonné que ces quatre vaisseaux tardoient si long-temps à revenir, ne sçavoit que soupçonner. Tantôt il s'imaginoit qu'ayant fait un grand butin ils s'en seroient retournés à la Jamaïque, tantôt il craignoit qu'ils n'eussent été battus, par-

Appréhension du secours de Carthagene.

ce que le lieu où ils étoient allés, pouvoit facilement être secouru de *Carthagene* & de *Sainte Marthe*.

Enfin ne sachant que juger d'un si long retardement, il balançoit à prendre des mesures pour un nouveau dessein, dont il avoit déja fait quelques ouvertures à ses meilleurs amis, & en étoit venu jusqu'à le vouloir communiquer à tous; il avoit même fait assembler le conseil, lorsqu'on apperçut cinq vaisseaux & une barque. On envoya à l'instant les reconnoître : mais comme ils avoient le vent favorable, ils ne tarderent pas à tirer Morgan d'inquiétude en arrivant auprès de lui. Le capitaine Bradelet lui rendit compte de son expédition, ensuite le maïs fut partagé à toute la flotte, selon la quantité de monde que chaque vaisseau contenoit : le pillage demeura à ceux qui avoient risqué leur vie pour avoir les vivres.

Retour des vaisseaux.

Equité de Morgan.

Le navire que l'on avoit pris vint fort à propos; car un capitaine François nommé le Gascon, avoit perdu le sien, & on lui donna celui-ci du consentement de tout le monde. Enfin la flotte étant prête à faire voile, Morgan marqua le rendez-vous au *Cap Tibron*; afin que si quelqu'un venoit à être

écarté par la tempête, il pût la rejoindre en ce lieu.

Le *Cap Tibron* eſt la pointe de l'Occident de l'iſle de St. Domingue, lieu très-commode pour toute ſorte de vaiſſeaux, qui y peuvent prendre du bois & de l'eau, choſes abſolument néceſſaires, & ſans leſquelles on ne peut naviger.

Morgan ſe trouva le premier au rendez-vous, & y attendit ſa flotte qui y fut auſſi en peu de jours. Il y vint encore quelques vaiſſeaux de la nouvelle Angleterre, qui avoient armé à la Jamaïque, dans le deſſein de le joindre. Ainſi après avoir ſéjourné quelque peu de temps au *Cap Tibron*, Morgan ſe vit chef d'une flotte de trente-ſept vaiſſeaux, tant petits que grands. Le ſien étoit le plus conſidérable, & monté comme je l'ai déja dit, de 24. pieces de canon, & de huit berges de fonte. Les autres étoient montés de 16. 14. 12. 10. ou enfin quatre pieces de canon au moins.

On fit la revue, & il ſe trouva deux mille deux cens hommes tous armés à l'avantage, & réſolus de ſe bien battre pour avoir un riche butin.

Après cette revue Morgan tint con-

ſeil avec tous les capitaines & les autres principaux officiers, pour réſoudre quelle place on attaqueroit. On en propoſa trois, *Panama*, *Carthagene* & la *Vera-Cruz*, dans le golfe de la nouvelle Eſpagne. On ne fit point de réflexion ſur les forces que ces places pouvoient avoir, on ne ſongea qu'aux richeſſes qu'elles poſſédoient, & au moyen de les avoir.

Deſſein des Flibuſtiers ſur Panama, Carthagene & la Vera-Cruz.

Enfin on jugea que *Panama* étoit celle dont la priſe ſeroit la plus avantageuſe, parce qu'elle étoit la plus riche des trois, ſuppoſé que les galions du Perou fuſſent arrivés; parce que l'on pourroit prendre l'argent du roi & des Genois, outre celui des Particuliers; ce qui monteroit à une ſomme immenſe. Il ne faut que de ſemblables motifs pour exciter les Flibuſtiers à entreprendre des choſes encore plus difficiles.

On arrêta donc l'attaque de *Panama*, & on conclut de prendre l'iſle de *Sainte Catherine*, pour avoir des guides qui conduiroient l'armée à cette ville; parce que cette iſle tenant lieu de galeres dans les Indes pour le roi d'Eſpagne, on devoit y trouver des bandits relégués, qui ſeroient bien aiſes de ſervir de guides, & de ſortir ainſi d'eſclavage.

Iſle de Ste. Catherine, galere des Indes.

Il faut avouer que la fortune a plus de part dans les entreprises des Aventuriers, que leur bonne conduite; car d'aller attaquer cette isle, n'ayant d'autre but que d'avoir un guide, c'étoit une grande témérité; puisque si elle eût voulu combattre, défendue comme elle étoit par une bonne garnison & par l'avantage de ses forts, elle auroit pû défaire trois armées comme celle des Aventuriers. C'est ce que l'on connoîtra mieux par la suite.

La résolution ainsi prise, on fit la chasse-partie, & on assembla les capitaines pour convenir ensemble de ce qu'on donneroit à Morgan pour son amirauté. On proposa de lui accorder sur chaque cent hommes le lot d'un homme; ce qui fut publié & agréé par toute la flotte. Après cela les officiers convinrent en leur particulier de ce qu'on donneroit à chaque capitaine pour son vaisseau, & on régla huit, dix, douze lots, ou parts d'hommes, selon que le vaisseau étoit grand, outre le lot particulier que chacun devoit avoir encore comme les autres. Chasse-partie remarquable.

On fit aussi un compromis pour récompenser ceux qui se signaleroient; & comme il y a des curieux qui ne veu-

lent rien ignorer, j'inſere ici pour les ſatisfaire cette chaſſe-partie, qui a des particularités aſſez remarquables.

Chaſſe-partie remarquable.

Celui qui ôtera le pavillon ennemi d'une forteresse pour y arborer le pavillon Anglois, aura, outre ſa part, cinquante piaſtres.

Celui qui prendra un priſonnier lorſqu'on voudra avoir des nouvelles de l'ennemi, aura outre ſon lot, cent piaſtres.

Les grenadiers auront pour chaque grénade qu'ils jetteront dans un fort, cinq piaſtres outre leur part.

Quiconque prendra un officier de conſidération dans un combat, y riſquant ſa vie, ſera récompenſé ſelon le mérite de l'action.

Dans ces mêmes articles on n'avoit pas oublié les eſtropiés.

Celui qui aura perdu les deux jambes, recevra quinze cens écus, ou quinze eſclaves, au choix de l'eſtropié, en cas qu'il y ait aſſez d'eſclaves.

Celui qui aura perdu les deux bras, aura dix-huit cens piaſtres, ou dix-huit eſclaves, au choix de l'eſtropié, comme on l'a dit.

Celui qui aura perdu une jambe, sans distinction de la droite ou de la gauche, aura cinq cens piastres, ou six esclaves.

Celui qui aura perdu une main ou un bras, sans distinction du droit ou du gauche, aura cinq cens écus, ou six esclaves.

Pour la perte d'un œil, cent piastres, ou un esclave, au choix de l'estropié.

Pour la perte des deux yeux, deux mille piastres, ou vingt esclaves au choix de l'estropié.

Pour la perte d'un doigt, cent piastres ou un esclave, le tout au choix de l'estropié.

En cas qu'une partie ou membre soit estropié, de maniere que la personne ne puisse s'en aider, il aura la même récompense que si ce membre avoit été emporté ou coupé.

En cas que quelqu'un soit blessé au corps, & obligé de porter la canule, il aura cinq cens piastres, ou cinq esclaves, à son choix.

On devoit recevoir toutes ces recompenses outre la part ordinaire de l'estropié, & ces recompenses devoient être prises sur le total du butin avant que de le partager.

On inséra aussi dans cette chasse-par-

tie; qu'en cas qu'on prît quelque vaisseau en mer, ou dans un Havre, ce seroit au profit de toute la flotte, à moins qu'il ne fût estimé plus de dix mille écus; auquel cas il y en auroit mille pour le premier vaisseau de la flotte qui l'auroit abordé, outre que sur chaque dix mille écus que le vaisseau pourroit valoir, celui qui l'auroit pris auroit droit d'en prendre mille d'avance à partager entre son équipage seul.

Chaque équipage promit au Chirurgien & au Charpentier une récompense; à l'un pour ses remedes, & à l'autre pour son travail; savoir, au premier deux cens piastres, outre son lot; & au dernier, cent outre son lot.

Commissions accordées aux Flibustiers.

Tout étant ainsi réglé, Morgan délivra des commissions aux capitaines qui n'en avoient point. Elles étoient données en vertu de celle que le général de la Jamaïque avoit accordée pour prendre sur les Espagnols par droit de représailles, parce qu'ils s'emparoient des navires Anglois qui étoient obligés d'entrer dans leurs ports de l'Amérique. Après quoi il se fit reconnoître de tous comme amiral & général, fit prêter le serment de fidélité, & divisa sa flotte en deux escadres sous deux dif-

férens pavillons; l'une sous le pavillon royal d'Angleterre, qu'il portoit au grand mât; & l'autre sous le pavillon blanc, quoiqu'Anglois.

Flotte des Flibustiers comment ordonnée.

Ceux qui étoient de son escadre portoient derriere un pavillon rouge avec une croix blanche, qui est le pavillon du parlement; & sur le beaupré, le pavillon royal mêlé de trois couleurs, bleu, blanc & rouge. Ceux qui étoient de l'escadre blanche portoient derriere un pavillon blanc, avec quatre petits carreaux rouges à un des coins; & sur le beaupré, le pavillon royal comme j'ai dit. Morgan créa aussi des hauts officiers, pour commander ces Escadres; comme un amiral du pavillon blanc, deux vice-amiraux, & deux contre-amiraux. Quoique ces dignités ne fussent qu'honoraires, ceux qui les avoient ne laissoient pas d'être soumis à Morgan. Outre tout cela il y avoit des ordres pour chaque vaisseau, en cas de combat, ou de nuit, ou dans un mauvais temps. Il y avoit encore un signal particulier, auquel chaque vaisseau se devoit ranger à son devoir, comme on fait ordinairement en Europe dans les flottes de conséquence. Tout étant ainsi ordonné, Morgan

commanda qu'on ſe tint prêt à lever l'ancre, & au premier ſignal de mettre à la voile.

CHAPITRE IX.

Départ de Morgan. Priſe de l'iſle de Sainte Cathérine.

MOrgan ayant mis ſa flotte en bon ordre, partit le 16. Décembre de l'année 1670, & prit la route de Sainte Catherine. Ce même jour on apperçut deux grands navires qui alloient à l'iſle de *Cuba*. On leur donna la chaſſe; mais il fut impoſſible de les prendre, parceque les vents étoient contraires, & ces navires en meilleur équipage que ceux des Aventuriers; qui reconnurent à leur pavillon que c'étoit des Hollandois.

Ce fut un bonheur pour ces vaiſſeaux d'être échappés. Morgan les auroit pris & gardés juſqu'à la fin de ſon voyage, s'il ne leur eût fait pis. Quatre jours après il arriva ſur le ſoir à la vue de l'iſle de Sainte Cathérine, & il envoya deux petits vaiſſeaux devant le port, pour faire garde toute la nuit,

afin que perſonne ne pût aller avertir en terre ferme. Le lendemain ſur le midi la flotte arriva à cette iſle, & alla mouiller à une rade nommée *l'Aquada grande*, où les Eſpagnols avoient une batterie de quatre pieces de canon, abandonnée. Morgan fit mettre mille hommes à terre, marcha lui-même à leur tête au travers des bois, n'ayant pour guide que ceux qui s'étoient trouvés à la priſe de cette iſle, lorſque Manſwelt s'en rendit le maître.

Le ſoir ils arriverent en un lieu où les généraux Eſpagnols faiſoient autrefois leur réſidence ; car depuis quelque temps ils ont quitté la grande iſle, & ſe ſont retirés ſur la petite, qui en eſt ſi voiſine, qu'on paſſe de l'une à l'autre ſur un pont. Cette petite iſle eſt tellement fortifiée qu'on peut la diſputer à une armée de dix mille hommes ; car il y a des forts & de bonnes batteries dans tous les lieux acceſſibles.

Les Flibuſtiers furent donc obligés de camper ſur la grande iſle, & d'y paſſer la nuit ; car ils ne pouvoient marcher pendant l'obſcurité parmi les bois, ayant plus d'une grande lieue à faire, & n'étant pas dans le deſſein d'attaquer des forts autrement qu'en plein jour.

Pluye furieuse & funeste aux Flibustiers.

Une pluye froide & furieuse étant survenue, ils abattirent trois ou quatre maisons pour se chauffer.

Ce fut une grande imprudence ; car ces maisons auroient bien servi à les mettre à couvert, & à empêcher que leurs armes & leurs munitions ne se mouillassent. Mais croyant que la pluye ne dureroit point, ils ne pousserent pas leurs vues plus loin. Cependant elle dura plus que le feu, & ne cessa que le lendemain à midi. Elle incommoda beaucoup nos Aventuriers, qui n'avoient qu'un caleçon & une chemise pour tous vêtemens ; & les nuits sont là pour le moins de douze heures ; ensorte qu'elle leur parut fort longue à passer.

Aventuriers passent les nuits dans l'eau.

Si cent Espagnols fussent venus dans ce moment fondre sur eux le sabre à la main, ils les auroient tous défaits, ne pouvant s'aider de leurs armes, qui étoient mouillées, & eux tous transis de froid. Ils se tenoient débout les uns contre les autres pour s'échauffer ; car de se coucher, il leur étoit impossible dans le lieu où ils étoient, ayant de l'eau jusques à mi-jambe.

Ainsi ils se voyoient pressés de la faim, submergés de la pluye, accablés

de laſſitude, & ſans aucun ſoulagement. En cet état ils ſe croyoient plus miſérables que s'ils avoient été environnés de leurs ennemis ; car ils auroient pu les vaincre, ou mourir glorieuſement.

A la pointe du jour les Eſpagnols commencerent à battre la Diane, & à faire une décharge de canon & de mouſquets. Les Aventuriers n'en purent faire autant ; car leurs tambours étoient mouillés auſſi-bien que leurs armes, qu'ils ne pouvoient recharger, à cauſe de la pluye qui tomboit d'une telle ſorte, qu'on voyoit les torrens ſe précipiter des montagnes, & l'eau gagnant de toutes parts, leur fermer le paſſage pour retourner à leurs vaiſſeaux.

Morgan fait ſommer le Major de l'iſle.

Sur le midi le ſoleil parut, & la pluye ceſſa. Alors Morgan envoya quatre hommes dans un canot portant pavillon blanc, pour ſommer les Eſpagnols de rendre l'iſle, & leur ſignifier que s'ils faiſoient réſiſtance il mettroit tout à feu & à ſang. Le gouverneur envoya le major & un alferès, pour voir de quelle maniere ils pourroient rendre le fort ſans que le roi d'Eſpagne, & les gouverneurs généraux, dont ils dépendoient, les puſſent accuſer de lâcheté.

Ce major & l'alferés repréſenterent à Morgan qu'ils étoient dans l'intention de rendre l'iſle ; mais que comme il y alloit de la tête, il lui plût voir de quelle ruſe on ſe ſerviroit, afin que perſonne ne fût en danger de perdre ni la vie ni l'honneur. Morgan leur demanda quel expédient ils avoient pour cela. Ils répondirent, qu'il falloit que ſes gens vinſſent inſulter le fort Saint Jerôme, qui étoit au bout du pont, & qui ſépare la petite iſle de la grande ; que cependant il envoyât du monde dans un canot pour les venir attaquer par derriere ; que dans ce moment le gouverneur en ſortiroit pour aller au grand fort, & qu'ainſi on le prendroit priſonnier, ce qui faciliteroit la priſe des autres forts ; qu'enfin pendant tout ce temps-là il falloit ne point ceſſer de tirer de part & d'autre, ſans toutefois tuer perſonne.

La priſe de l'iſle de Sainte Cathérine.

Morgan conſentit à tout, & on attendit que la nuit fût venue, afin de mieux couvrir l'affaire. Sur le ſoir on marcha au lieu & en la maniere dont on étoit convenu. Néanmoins Morgan, qui ne ſe fioit pas à la parole des Eſpagnols, commanda à ſes gens de charges à balles, & en cas qu'aucun d'eux

fût blessé, de ne point tirer en l'air; mais tout de bon. Ils ne furent pas en cette peine; car les Espagnols montrerent si bien leur adresse à tirer sans blesser personne, que Morgan ni ses gens n'eurent aucun sujet de s'en plaindre. C'étoit une vraie comédie, de voir tirer de toutes parts, & prendre des forteresses sans tuer ni blesser personne.

Dès que les Aventuriers furent les maîtres de l'isle & de ses forteresses, & qu'ils eurent enfermé les habitans dans le grand fort de *Sainte Thérese*, la scéne changea, & la comédie devint tragédie pour les veaux, les vaches & les poules: chacun tuoit ce qui s'offroit à lui; on ne voyoit que feux durant la nuit, il n'y avoit personne parmi eux qui ne fît rôtir quelque piece de viande; enfin tous faisoient grand'chere & de grand appétit, car ils avoient été vingt-quatre heures sans manger, & s'ils eussent eu du vin, rien n'auroit manqué à leur satisfaction: mais ils furent contraints de boire de l'eau; & comme ils n'avoient point de bois, & qu'ils n'en pouvoient trouver, à cause de l'obscurité de la nuit, ils abattoient les maisons pour faire du feu de la charpente.

Priſonniers de l'iſle Ste. Catherine.

Le lendemain au matin on élargit les priſonniers, qui ſe trouverent au nombre de quatre cens cinquante; ſçavoir, cent quatre-vingt-dix hommes de garniſon, dont quarante étoient mariés, & avoient quarante-trois enfans; trente-un eſclaves du roi, avec huit enfans, & huit bandits relégués; trente-neuf eſclaves appartenant aux particuliers, avec vingt-deux enfans; vingt-ſept noirs libres, avec douze enfans. On laiſſa tous les hommes & les enfans libres, dans l'iſle pour y chercher leur vie, & de peur de déſordre on enferma les femmes dans l'égliſe, où on eut ſoin de les nourrir & de les garder. Pour cela les Aventuriers montoient tous les jours la garde, comme on fait à l'armée.

Après cela on viſita les fortereſſes, & on en trouva dix ſur cette iſle, qui peut avoir une lieue & demie de circuit. La premiere, qui étoit au bout du port qui fait la ſéparation des deux iſles, & qui s'appelloit *le fort ſaint Jérôme*, étoit proprement une batterie entourée de murailles, dont le parapet avoit cinq pieds, le glacis une demi-toiſe de large. Tout ce fort pouvoit être de ſix toiſes de long, de quatre de large. Il

y avoit huit pieces de canon de fer, tirant douze, huit & ſix livres de balle, avec un corps-de-garde pour loger cinquante hommes.

La ſeconde étoit une batterie couverte de gabions, nommée *la plata forma de St. Matheo*, où l'on voyoit trois pieces de canon, qui tiroient huit livres de balle.

La troiſieme étoit le fort principal, nommé *de ſainte Thérefe*, ſur lequel on trouva vingt pieces de canon. Il étoit à quatre baſtions ſimples, avec un foſſé ſans eau, & un pont-levis. Ses murailles pouvoient avoir cinq toiſes de hauteur, le parapet cinq pieds, le glacis trois & demi. On y trouva outre le canon, dix jeux d'orgues, chacun de douze canons de mouſquet, avec quatre vingt-dix fuſils, & deux cens grenades, avec de la poudre, du plomb, & de la mêche à proportion. Ce fort étoit inacceſſible, & bâti ſur un rocher eſcarpé de tous côtés; en ſorte qu'il n'avoit qu'une avenue par le pont-levis, où on ne pouvoit marcher que quatre hommes de front. Au milieu on rencontroit une terraſſe élevée d'une toiſe au deſſus du parapet, ſur laquelle il y avoit quatre pieces de canon qui commandoient à

la rade. A moins que d'avoir réduit ces forts, il étoit impoſſible d'approcher de l'iſle avec aucun vaiſſeau. Du côté de la mer ce fort avoit plus de vingt-cinq toiſes de hauteur, à cauſe du rocher ſur le ſommet duquel il étoit bâti.

La quatrieme place fortifiée, nommée *la plate-forme de ſaint Auguſtin*, étoit une batterie couverte de gabions remplis de terre, avec trois pieces de canon tirant ſix & huit livres de balle.

La cinquieme, nommée *la plate-forme de la Conception*, étoit encore une batterie de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La ſixieme, nommée *la plate-forme de Notre-Dame de la Guadeloupe*, étoit une batterie montée de deux pieces de canon tirant douze livres de balle.

La ſeptieme, nommée *la plate-forme de Saint Sauveur*, étoit montée de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La huitieme, nommée *la plate-forme des canoniers*, étoit montée de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La neuvieme, nommée *la plate-forme de Sainte Croix*, étoit montée de trois pieces de canon, tirant ſix livres de balle.

La dixieme, nommée *le Fort de Saint Joseph* étoit une Redoute où il y avoit six pieces de canon tirant huit & douze livres de balle. Outre cela il y avoit deux Orgues chacun de dix canons de mousquet. Il faut remarquer que tout le canon qu'on trouva sur ces isles étoit de fer, hormis trois ou quatre pieces de fonte, qui étoient dans le Fort de *Sainte Therese*.

On trouva un magasin où il y avoit trente mille livres de poudre à canon & à mousquet, avec beaucoup de mêches & de grenades. On embarqua toutes ces munitions de guerre sur les Vaisseaux, & on démolit les batteries, jettant par terre le canon qu'on encloua, & rompant les affuts que l'on brûla. Les Forts de Saint Jerôme & de Sainte Therese furent reservés, & l'on y faisoit garde.

Les choses en cet état, Morgan fit demander si parmi les relégués qui se trouvoient dans cette isle, il n'y auroit pas quelques Forçats de terre ferme. Il s'en présenta trois de *Panama*, & c'étoit justement ce que Morgan cherchoit. De ces trois il y en avoit deux Indiens & un Mulâtre, que je puis appeller barbare, après les cruautés que Guides pour Panama.

je lui ai vu exercer contre les Espagnols. Morgan interrogea lui-même ces trois personnes ; car il parloit très-bien la Langue Espagnole, & leur dit que s'ils vouloient mener son armée à *Panama*, il leur donneroit la liberté, outre leur part de l'argent qu'on prendroit, comme aux siens, & le pillage qu'ils pourroient amasser.

Les Indiens tâcherent à s'excuser, disant que s'ils sçavoient le chemin ils feroient volontiers ce que Morgan demandoit d'eux. Le mulâtre au contraire soutint qu'ils étoient des menteurs, qu'ils avoient fait plusieurs fois ce chemin en leur vie ; mais qu'ils ne vouloient pas l'enseigner, sous l'espérance d'être récompensés des Espagnols. Il ajouta que pour lui, comme il n'attendoit rien de cette maudite nation que la mort, il étoit prêt de servir Morgan en toute occasion où il en seroit capable.

On donna la gêne aux deux Indiens ; dont l'un mourut, & l'autre confessa qu'il sçavoit le chemin, & qu'il meneroit l'armée. Morgan aussi-tôt commanda quatre Vaisseaux & une Barque, avec quatre cens hommes, pour aller prendre le Fort de *Saint Laurent de Chagre*, qui étoit sur la riviere de mê-

me nom, & dans laquelle il falloit que les Aventuriers entraſſent pour aller à *Panama.*

Morgan n'y envoyoit qu'un petit nombre de gens, afin que les Eſpagnols ne ſe défiaſſent pas du grand deſſein qu'il méditoit, & ne ſongeaſſent point à ſe fortifier, comme ils en ont la commodité en ce lieu-là; mais qu'ils cruſſent que ces quatre Vaiſſeaux s'étant rencontrés à la côte, vouloient prendre ce Fort ſeulement & le piller; parce qu'on y apporte beaucoup de marchandiſes de *Porto-bello*, afin de les embarquer pour *Panama*, ne les pouvant porter par terre.

Huit jours après, Morgan devoit ſuivre ces quatre vaiſſeaux, ayant pour guide un Indien qui avoit été ſoldat dans ce Fort, & qui en ſçavoit les avenues. Pendant ce temps-là les Aventuriers arrachoient des racines de Manioc, dont ils faiſoient de la Caſſave pour leurs Vaiſſeaux. Ils arracherent auſſi les Patates & les Igniames, & lorſque tout fut pris & embarqué, Morgan donna ordre de mettre à la voile pour deſcendre en terre ferme.

CHAPITRE X.

La Priſe du Fort de Saint Laurent.

MORGAN avoit détaché, comme j'ai dit, quatre Vaiſſeaux de ſa Flotte, pour aller prendre Chagre. Ces Vaiſſeaux étoient commandés par le Capitaine Bradelet, qui avoit beaucoup d'expérience pour de ſemblables entrepriſes. Trois jours après ſon départ de l'iſle de *Sainte Catherine*, il arriva à la vue du Fort de *Saint Laurent*.

Deſcription du Fort de St. Laurent.

Ce Fort eſt à l'embouchure de la riviere de *Chagre*, & bâti ſur une haute montagne, large de trente toiſes ou environ, eſcarpée de roches, & acceſſible ſeulement du côté de la terre, où elle eſt coupée par un foſſé ſans eau de ſix toiſes de profondeur. On entre dans ce Fort par le moyen d'un pont-levis.

Il y a un parapet d'une toiſe de haut, & des caſemates qui empêchent l'accès du foſſé & des paliſſades. On voit en haut des batteries de canon qui donnent de tous côtés, accompagnées de pluſieurs corps-de-garde, avec un degré

taillé dans le roc, par lequel on descend sur le bord de l'eau, où l'on rencontre deux autres batteries couvertes & flanquées à fleur d'eau. Sur le bord de la mer, à l'extrêmité de la montagne qui renferme le Fort, est une Tour presque aussi haute que la montagne même, sur laquelle il y a huit pieces de canon qui défendent l'entrée de la riviere.

De cette tour on passe au fort par un degré secret fait en Vignoc. Les maisons qui sont sur le haut dans le fort, ne sont faites que de palissades, & couvertes de feuilles de Palmistes. Les magasins aux poudres & autres munitions de guerre, sont dans des voûtes sous terre, qu'on a creusées exprès dans la montagne. Je n'en dirai rien de plus & l'on peut voir la description de l'isthme de *Panama* dans une carte géographique de l'Amérique.

Les Espagnols ayant apperçu ces Vaisseaux mirent le pavillon Royal, & canonnerent terriblement. Les Aventuriers furent mouiller à un quart de lieue de la riviere au port de *Naranjas*, où ils demeurerent jusqu'au lendemain matin, qu'ils mirent quatre cens hommes à terre, pour être conduits par l'Indien qui étoit leur guide.

Il les mena par l'endroit le moins périlleux, & ils ne pouvoient pas manquer, n'y ayant que celui-là : cependant ils eurent beaucoup de peine ; car dans le lieu où ils deſcendirent, il y avoit une Vigie qu'ils ne purent prendre. Les Eſpagnols étant avertis par cet homme, de la deſcente des ennemis, ſe mirent en défenſe, & les Flibuſtiers furent obligés de ſe faire une route avec leurs ſabres ; ils n'arriverent au Fort qu'à deux heures après midi, quoiqu'ils n'euſſent pas plus d'une demi-lieue ; & ils ne l'auroient pas facilement trouvé, ſi le bruit du canon ne leur avoit fait juger que le Fort étoit ſitué à l'endroit d'où il partoit.

Enfin ils arriverent ſur une petite montagne élevée au-deſſus du Fort d'où ils avoient entendu tirer le canon. Ils auroient pu facilement le battre, & s'en rendre maîtres ſans perdre un ſeul homme ; car de cette éminence ils découvroient ce qui s'y paſſoit : mais ils en étoient éloignés plus que de la portée du fuſil, & il étoit impoſſible d'y apporter du canon.

Les Eſpagnols qui les appercevoient, ne branlerent pas. Ils voulurent les laiſſer approcher, afin de faire plus d'ex-

pédition. Les Aventuriers fatigués deſcendirent dans une petite plaine découverte, & ſe trouverent ainſi ſous le canon des Eſpagnols, qui leur en envoyerent une volée, & firent enſuite une décharge de leur mouſqueterie; ce qui cauſa bien du fracas parmi les aſſiégeans, qui ne pouvoient rendre le change aux Eſpagnols, parce que le foſſé leur empêchoit de gagner la paliſſade. Tout ce qu'ils pouvoient faire dans cette occaſion c'étoit de tuer les Eſpagnols lorſqu'ils venoient charger leur canon; mais dès que le canon jouoit, leur retour étoit de ſe jetter par terre pour s'en garantir.

Cette attaque dura juſqu'au ſoir; les Aventuriers avoient déja perdu beaucoup de monde, ils commençoient à ſe ralentir, & penſoient à la retraite, lorſque les Eſpagnols, qui les voyoient dans ce déſordre, leur crierent : *Ah, chiens d'Hérétiques, Anglois endiablés, vous n'irez pas à Panama comme vous le croyez, & quand vos camarades ſeront ici, nous leur en ferons autant qu'à vous.* Ces paroles firent connoître aux Aventuriers qu'ils étoient découverts; cependant les Eſpagnols les chargeoient à coups de canon, de mouſquet & de

Indiens plus dangereux que les Espagnols.

fléches ; parce qu'ils avoient aussi des Indiens avec eux, qui blessoient plus de monde avec leurs fléches, que les Espagnols avec leurs mousquets.

Enfin la nuit venoit, & les Aventuriers commençoient à se demander les uns aux autres ce qu'ils devoient faire : une partie même s'étoit déja retirée, le Commandant avoit les deux jambes cassées d'un coup de canon. Mais lorsque les françois parloient ensemble du mauvais succès de cette entreprise, une fléche vint tout-à-coup percer l'oreille & l'épaule à l'un d'eux, qui l'arracha sur le champ de sa playe avec une fermeté admirable, dîsant à ceux qui étoient près de lui : *Attendez, mes freres, je m'en vais faire périr tous les Espagnols.* A l'instant il tira de sa poche plein sa main de coton, qu'il noua au bout de cette fléche, y mit le feu, & après en avoir rompu le fer il enfonça la canne dans son fusil, & la tira sur une des maisons du fort, qui, comme j'ai dit, ne sont couvertes que de feuilles de palmistes. La maison commenca à fumer ; les Aventuriers s'en appercevant, ramasserent des fléches, & firent la même chose ; ce qui produisit un si bon effet, que plusieurs maisons du fort furent enflammées.

Preſque en même temps je fus frappé de l'objet le plus digne de compaſſion qu'on verra peut-être jamais : un camarade que j'aimois, ſe préſenta à moi dans un état déplorable, il avoit une fleche enfoncée dans l'œil ; ce malheureux répandant une prodigieuſe quantité de ſang de ſon œil bleſſé, & autant de larmes de celui qui ne l'étoit pas, me prioit avec inſtance de lui arracher cette fleche qui lui cauſoit une violente douleur ; & comme il vit que la pitié m'empêchoit de le ſecourir aſſez promptement, il ſe l'arracha lui-même. Objet pitoyable.

Après le bon ſuccès dont je viens de parler, nos gens ſentant brûler leur cœur d'un feu plus ardent que celui qu'ils venoient d'allumer, firent revenir ceux qui s'étoient retirés, & ſe rallierent avec eux. Comme ils ſe cachoient à la faveur de la nuit, les Eſpagnols ne tiroient plus ſi ſûrement que de jour, outre que la lumiere des maiſons qui brûloient, leur nuiſoit pendant qu'elle profitoit aux Aventuriers, qui à la lueur de cet embraſement, voyoient agir les Eſpagnols, & en tuoient autant qu'il en paroiſſoit. Le feu prit auſſi à leur poudre, ce qui leur cauſa beaucoup de dommage ; mais les Flibuſtiers n'a-

voient point encore le moyen d'entrer dans le Fort.

Efforts des Aventuriers. Quelques-uns s'aviserent de faire une breche de cette maniere. Ils se coulerent dans le fossé, & montant l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'ils pussent atteindre à la palissade, ils y mirent le feu, qui réussit bien; car dès que les pieux étoient enflammés, ils brûloient aussi vîte que les matieres les plus combustibles.

Les Espagnols s'en étant apperçus, jetterent dans le fossé quantité de pots à feu qui consumoient beaucoup d'Aventuriers avant qu'ils pussent se retirer. D'un autre côté les Espagnols étoient occupés à éteindre le feu qui avoit pris au Fort, & qui augmentoit toujours, quelques efforts qu'ils fissent pour en empêcher les progrès, & par malheur il faisoit un furieux vent qui le portoit partout. La palissade brûloit aussi d'une grande force.

Cependant les Aventuriers ne perdoient rien de ce qui se passoit, & pour peu qu'un Espagnol parût à la lueur du feu, ils ne manquoient pas de l'abattre. Ce succès redoubla leur courage, & fit naître dans leurs cœurs l'espérance de prendre le Fort. Le jour étant venu,

les pieux de la palissade, qui servoient de gabion & de parapet, se trouverent consumés, & la terre qu'ils soutenoient tomba tout d'un coup dans le fossé. Néanmoins les Espagnols ne laisserent pas de tenir bon sans quitter la brêche qu'ils défendoient vaillamment. Leur commandant les faisoit battre jusques dans le feu qui les gagnoit; & comme ils n'étoient plus couverts, tous ceux qui se présentoient à la brêche, étoient tués & tomboient dans le fossé; enfin ils furent contraints de l'abandonner.

Vigoureuse résistance des Espagnols.

Les Aventuriers y monterent aussitôt, & furent chercher les Espagnols, qui s'étoient retranchés dans quelques corps-de-garde, où ils avoient du canon, & se battoient encore. On offrit de leur donner quartier; mais ils n'en voulurent point, le Commandant même se fit tuer sans vouloir se rendre. Quelques-uns désespérés, & craignant de tomber dans les mains de leurs ennemis, se précipiterent, & finirent ainsi misérablement leur vie.

De cette maniere les Aventuriers se virent inopinément maîtres du Fort; mais sans le feu, qui fut un heureux coup de hazard pour eux, ils n'auroient jamais pu l'espérer, quand même ils

Prise du Fort.

l'auroient attaqué avec toute leur flotte. Ils n'y trouverent que quatorze hommes en vie & neuf ou dix blessés, cachés dans des trous parmi les morts. Ces malheureux assurerent qu'ils étoient le reste de trois cens quatorze hommes, & que le Commandant le voyant ruiné par le feu, avoit dépêché quelques-uns des siens pour donner avis au Président de *Panama* de ce malheur, afin qu'il se tint sur ses gardes, & qu'il s'en garantît.

Nouvelle de Carthagene.

Ils ajouterent que depuis six semaines on avoit reçu nouvelle de *Carthagene*, qu'un Irlandois ayant été pris parmi une troupe de voleurs Anglois venus pour piller la riviere de *la Hache*, avoit dit qu'il se formoit une flotte considérable pour aller à *Panama*, & que ceux-ci n'étoient venus à la riviere de *la Hache* qu'à dessein d'avoir des vivres pour leurs vaisseaux.

Il étoit vrai qu'un Irlandois avoit eu la lâcheté d'abandonner les Aventuriers, & d'aller avertir les Espagnols de leur venue; mais il ne savoit pas leur principal dessein, qui étoit d'attaquer *Panama*. Les prisonniers firent encore entendre, que le Président de *Panama* s'étoit fortifié sur la riviere de *Chagre*,

en cas que le Fort fût pris ; qu'il y avoit plusieurs embuscades Espagnoles que les Aventuriers ne pouvoient jamais éviter ; que lui-même étoit dans une campagne, proche de *Panama*, avec deux mille hommes d'Infanterie, quatre cens hommes de Cavalerie, & six cens Indiens, avec deux cens Mulâtres, qui chassoient deux mille taureaux destinés pour rompre les troupes des Aventuriers, & pour les tailler en pieces.

Soin des Aventuriers après leur victoire.

Lorsque les Aventuriers se furent emparés du Fort, il songerent à mettre leurs blessés dans un lieu où ils pussent reposer à leur aise, & y être pansés par les chirurgiens, qui n'avoient fait qu'appliquer un appareil à leurs blessures, pour étancher le sang ; encore ne l'avoient-ils fait qu'à ceux qui en avoient de grandes. On ne trouva point de lieu plus commode que la Chapelle pour les mettre. Il y en avoit soixante qui ne pouvoient se lever, sans ceux qui marchoient portant le bras en écharpe, ou ayant la tête bandée. Ils jetterent les Espagnols morts, du haut en bas du Fort ; mais les cadavres des Anglois & François furent mis dans des trous qu'on fit faire par des esclaves & par ceux des

Eſpagnols qui étoient reſtés. Quelques femmes auſſi Eſclaves furent employées à ſolliciter les bleſſés.

Les Aventuriers firent enſuite la revue, pour ſavoir combien d'hommes ils avoient perdus. Ils trouverent que le nombre des morts montoit à cent dix, & celui des bleſſés à quatre-vingt. On rétablit le fort & la brêche le mieux qu'il fut poſſible, afin de ſe mettre en défenſe, en cas que les Eſpagnols vinſſent pour le reprendre avant la venue de Morgan.

On y trouva quantité de munitions, tant de guerre que de bouche, que l'on mit en ordre, & on tâcha de les bien conſerver, parce qu'il n'y en avoit pas beaucoup ſur la flotte; enſuite on fit entrer les vaiſſeaux dans la riviere.

Morgan qui étoit demeuré ſur l'iſle de Sainte Catherine, quatre jours après le départ des vaiſſeaux dont je viens de parler; fit faire diligence aux autres qui étoient reſtés avec lui, & leur ordonna de s'embarquer avec leurs vivres, & tous les priſonniers, qu'il partagea ſur les bâtimens de la flotte, chacun ſelon ſa grandeur.

Dom Joſeph Ramirès de Leiba, qui étoit Gouverneur de cette iſle au nom

du Roi d'Espagne, & qui commandoit la Garnison, fut mis sur le navire de Morgan avec ses principaux Officiers, leurs femmes & leurs enfans. Morgan fit aussi enclouer le canon des Forts, & le jetta à l'eau ; mais avec la précaution que ce fût en des lieux où en cas de besoin on pût le repêcher; car il vouloit revenir prendre possession de cette isle, en cas que son dessein ne réussît pas. Il eut soin de faire aussi brûler les affuts, & les maisons de l'isle, excepté l'Eglise & les Forts, auxquels l'on ne toucha point.

Après cette opération, la flotte leva l'ancre, & fit voile vers la terre. Le lendemain il survint un mauvais temps qui la dispersa : mais comme tout le monde savoit le rendez-vous, chacun s'y trouva, quoiqu'en des temps différens; car les derniers arriverent quatre jours après les premiers, & tous ensemble ne furent réunis que dix jours après la prise du Fort.

Morgan avec son vaisseau étant à la vue du Fort, & y appercevant le pavillon du Roi d'Angleterre, en conçut une telle joie, qu'il voulut entrer dans la riviere avant que de reconnoître s'il n'y avoit point de péril, & sans même attendre un canot qui venoit au-de- Joie de Morgan.

vant de lui, pour l'avertir qu'à l'entrée de cette riviere il y avoit un rocher caché sous l'eau. Il ne manqua pas d'y toucher, lui & un autre vaisseau; & dans le temps qu'il vouloit se retirer, il survint un vent du Nord, qui éleva la mer, & fit crever son navire qui échoua, sans toutefois perdre un seul homme.

Morgan étant entré dans la riviere de Chagre avec toute sa flotte, employa les prisonniers de l'isle de Sainte Catherine à travailler au rétablissement du Fort, faisant réparer tout ce que le feu avoit consumé, hormis les maisons; au contraire il fit encore abattre plusieurs de celles qui étoient restées sur pied, de peur que ce qui étoit arrivé aux Espagnols n'arrivât à lui-même; c'est-à-dire, qu'on ne se servît pour les brûler, du même moyen qu'avoient employé les siens. Après cela il visita les vivres & les munitions de guerre, fit la revue de son monde, ordonna ceux qui devoient demeurer à la garde du Fort, & ceux qui devoient aller à Panama.

On avoit trouvé deux petits bâtimens à plat fond, faits exprès pour naviger sur cette riviere; cinq ou six hommes montent dessus & poussent de fond, ils

peuvent avoir soixante pieds de long, & vingt-cinq de large. Morgan commanda d'y mettre quelques pieces de canon, & quelques berges de fonte, avec autant de monde qu'ils en pouvoient contenir. Il en fit mettre aussi sur deux petites Frégates légeres, dont l'une avoit quatorze pieces de canon, l'autre huit, & le reste dans des canots. Tout étant ainsi ordonné, il laissa cinq cens hommes dans le fort de Saint Laurent, dont il donna le commandement au Capitaine Maurice, laissa 150 hommes sur les Vaisseaux pour les garder, & en prit avec lui treize cens des mieux armés, & des plus robustes.

Les prisonniers Espagnols avoient donné l'épouvante aux Aventuriers en assurant que le Président de *Panama* avoit été averti près de deux mois auparavant, & qu'il s'étoit tellement précautionné, qu'il n'y avoit point d'apparence de rompre ses forces & de le défaire. D'ailleurs, comme il y a des superstitieux par-tout, il se trouva des gens parmi les Aventuriers mêmes, qui tiroient mauvais augure de ce que Morgan avoit perdu son navire en entrant dans la riviere de Chagre, & que tant de monde avoit péri à l'attaque du

fort. Ils étoient encore intimidés sur la seule réflexion des embuscades qui pourroient se rencontrer sur la riviere, & qu'il faudroit essuyer. Les plus courageux au contraire se consoloient de tout, se représentant que si les Espagnols tenoient bon, c'étoit une marque certaine qu'il y auroit un grand butin à faire.

CHAPITRE XI.

Départ de Morgan pour Panama, & la prise de cette Ville.

MORGAN ayant fait une exacte revûe de ceux qu'il avoit choisis pour son entreprise, & visité jusqu'à leurs armes & leurs munitions, les exhorta de faire voir leur courage dans cette occasion, afin de retourner à la Jamaïque couverts de gloire, & riches à jamais. Alors tout le monde cria, *vive le Roi d'Angleterre & Morgan.* Ils commencerent leur voyage le 18 Janvier de l'an 1670. Je décrirai leur marche jour pour jour, & les lieux où ils s'arrêterent; on pourra les voir dans le détail que j'en fais, & qui est fort exact. Lorsqu'ils partirent ils ne prirent

Morgan fait voile pour Panama.

point de vivres, de peur d'incommoder ceux du fort, qui n'en avoient pas trop pour nourrir près de mille personnes qu'ils étoient, en comptant les prisonniers & les Esclaves, que Morgan n'avoit pas voulu laisser aller de *Sainte Catherine*, de crainte que les Espagnols ne les employassent contre lui.

Journal de la marche des Aventuriers, commandée par Morgan pour Panama.

Le jour même du départ, ils firent tant à la voile qu'à la rame, six lieues Espagnoles ou environ, & allerent coucher à un lieu nommé *Rio de los Braços*. Ils tarderent là quelque temps, parce que de nuit ils ne pouvoient pas aller plus loin, & qu'il y avoit des habitations, où ils croyoient trouver de quoi vivre: mais ils furent trompés dans leur attente, car les Espagnols avoient tout ruiné. Ils avoient arraché jusqu'aux racines, & coupé mêmes les fruits qui n'étoient pas encore mûrs, sans laisser aucuns bestiaux; en sorte que les Aventuriers ne trouverent que les maisons vuides, & cependant elles ne laisserent pas de leur servir pour coucher; car ils étoient si serrés dans leurs Vaisseaux,

Suite de la marche des Aventuriers.

qu'ils ne pouvoient pas même s'asseoir. Ils furent obligés de se contenter ce soir-là d'une pipe de tabac, quoique cela ne les inquiétât pas pour cette premiere fois.

Le dix-neuviéme du mois & le deuxiéme de la marche, les Aventuriers se préparerent dès la pointe du jour à avancer chemin, & sur le midi ils se trouverent à un lieu nommé *la Crux de Juan Galliego*. En cet endroit ils furent obligés de laisser leurs frégates légeres, tant parce que la riviere, (faute de pluye) étoit basse, que parce qu'un assez grand nombres d'arbres, qui étoient tombés dedans & qui l'embarrassoient, auroient trop donné de peine, & fait perdre trop de temps à les retirer.

Les guides assurerent, qu'à trois lieues de là on pouvoit marcher les uns le long de la riviere, & les autres dans les canots. Cependant il fallut passer le trajet à deux fois ; car les canots qui étoient pleins de monde allerent se décharger au lieu dont je viens de parler, afin de revenir querir ceux qui étoient dans les fregates, à qui on donna ordre de demeurer-là deux ou trois jours, à dessein que si on trouvoit les Espagnols trop forts, & qu'on fût obligé de

se retirer, on pût se réfugier en cet endroit, & par le moyen du canon, les repousser & les défaire.

On fit aussi défense à ceux qu'on avoit laissés sur ces bâtimens d'aller à terre, de peur d'être surpris dans le bois, & d'être faits prisonniers; ce qui auroit découvert aux Espagnols le peu de forces qu'avoient les Aventuriers. Ce n'étoit pas que les Espagnols n'eussent assez d'espions; mais comme ils n'aiment guéres à se battre, & qu'ils vouloient obliger leurs Commandans à ne les point engager dans un combat, ils faisoient les Aventuriers trois fois plus forts qu'ils n'étoient.

Marche des Aventuriers 20. Janvier 1660.

Le 20 qui étoit le troisiéme de la marche, dès le matin Morgan envoya un des Guides avec quelques Aventuriers, pour découvrir le chemin; mais lorsqu'ils entrerent dans le bois, ils ne trouverent ni route, ni aucun moyen de s'en faire une, parce que le pays étoit inondé & fort marécageux; en sorte que Morgan fut encore contraint de passer son monde à deux reprises, jusqu'à un lieu nommé *Cedro Bueno.*

La faim qui pressoit les Aventuriers, leur fit souhaiter ardemment de rencontrer bientôt les Espagnols; car ils

commençoient à devenir foibles, n'ayant point mangé depuis leur départ, faute de rien tirer, pas même du gibier. Quelques-uns mangeoient des feuilles d'arbres, mais toutes n'étoient pas bonnes pour la nourriture. Il étoit nuit avant que tout le monde fût passé; il fallut coucher sur le bord de la riviere avec beaucoup d'incommodités; car les nuits y sont froides, & ils étoient peu vêtus.

Marche des Aventuriers 21 Janvier 1670.

Le 21 qui étoit le quatriéme de la marche, les Aventuriers trouverent le moyen d'avancer, une partie alloit par terre, & l'autre dans des Canots par eau avec chacun un Guide. Ces guides marchoient à deux portées de mousquet avec vingt ou trente hommes pour découvrir les embuscades Espagnoles, sans faire de bruit, afin de surprendre quelques prisonniers pour sçavoir leurs forces; mais les espions Espagnols étoient plus fins que les Aventuriers, & comme ils sçavoienr très-bien les chemins, ils avertissoient de ce qui se passoit, une demi journée avant que les Aventuriers dussent arriver.

Subtilité des Espagnols.

Vers le midi les deux Canots qui ramoient devant, rebrousserent chemin, & firent sçavoir qu'ils avoient décou-

vert une embuscade. Chacun prépara ses armes avec une joie inconcevable, croyant trouver de quoi manger; car les Espagnols ont soin, quelque part qu'ils aillent, d'être bien fournis de vivres. Quand ils furent à la vue de cette embuscade, ils commencerent à faire des cris épouvantables, & à courir, c'étoit à qui iroit le premier : mais ils demeurerent plus morts que vifs, trouvant la place abandonnée.

Les Espagnols à la vérité s'y étoient retranchés; mais ayant appris de leurs espions, que les Aventuriers venoient en grand nombre, ils crurent que la place n'étoit point tenable, & laisserent là leurs retranchemens qui pouvoient contenir quatre cens hommes. Ils étoient munis d'une forte palissade en forme de demi-lune, dont les pieux étoient formés d'arbres entiers & fort gros.

En partant ils avoient emporté leurs vivres, & brûlé ce qu'ils n'avoient pu emporter. On trouva quelques canastres, qui sont des coffres de cuir, qui servirent beaucoup à ceux qui s'en saisirent les premiers; car ils les couperent en pieces afin de les manger : mais ils n'eurent pas le temps de les préparer, étant obligés de suivre leur route.

Morgan voyant qu'il ne trouvoit point de vivres, avança tant qu'il put, dans l'espérance d'en trouver pour lui & pour ses gens. Ils marcherent le reste du jour, & arriverent le soir à *Torna Muni*, où ils rencontrerent encore une embuscade; mais abandonnée comme l'autre. Ces deux embuscades leur avoient donné une fausse joie, au lieu de fausse alarme; car ils n'aspiroient qu'à trouver de la résistance.

Ayant donc passé outre, ils avancerent dans le bois plus qu'ils n'avoient fait, ayant toujours suivi la riviere afin de trouver des vivres; mais ce fut en vain, car en quelque lieu que ce fût où il y avoit la moindre chose, les Espagnols détruisoient tout, de peur que les Aventuriers n'en profitassent, croyant les obliger par-là à retourner à leurs vaisseaux: ce qui leur auroit été bien inutile de faire, puisqu'ils n'avoient pas plus de vivres d'un côté que de l'autre.

Il fallut néanmoins se reposer; car la nuit étant venue on ne pouvoit plus marcher dans le bois. Ceux qui avoient encore quelques morceaux de Canastre souperent; mais ceux qui n'en avoient point ne mangerent rien. Ces Canastres ne sont pas de cuir tané, ce sont des

des peaux de Bœuf ſechées, & on en fait ces canaſtres qui reſſemblent à nos manequins. Ceux qui ont toujours vécu de pain à leur aiſe, ne croiroient pas qu'on pût manger du cuir, & feront curieux de ſavoir comment on l'accommode pour le manger.

Je dirai donc que nos Aventuriers le mettoient tremper dans l'eau, le battoient entre deux pierres, & après en avoir gratté le poil avec leurs couteaux, le mettoient rôtir ſur le feu & l'avaloient hâché en petits morceaux. Je puis aſſurer qu'un homme pourroit vivre de cela; mais j'ai peine à croire qu'il en devint bien gras.

Le 22, qui étoit le cinquieme de la marche, dès le matin les Aventuriers continuerent leur chemin, arriverent ſur le midi à *Barbacoa*, où ils trouverent encore des barricades abandonnées, ſans vivres. Mais comme il y avoit en ce lieu pluſieurs habitations, les Aventuriers à force de chercher, trouverent deux ſacs de farine enfouis en terre, avec quelques fruits, qu'on nomme *Plantanos*. Ces deux ſacs de farine furent apportés à Morgan, qui les fit diſtribuer à ceux qui avoient le plus de beſoin de nourriture, parce qu'il n'y

Marche des Aventuriers. 22 Janvier 1670.

en avoit pas assez pour tout le monde.

Ceux qui en eurent la délayerent avec de l'eau, & en firent une pâte sans levain, qu'ils couperent par morceaux, & qu'ils envelopperent dans des feuilles de Bananier, pour les faire cuire, les uns sous la braise, les autres dans l'eau. Ils appelloient ces morceaux de pâte ainsi faite, des pouplains.

Après ce repas ils reprirent leur marche, ceux qui étoient fatigués de la faim & du chemin se mirent dans les canots sur la riviere, les autres marcherent par terre jusqu'à un lieu nommé *Tabernillas*, où il y avoit quelques habitations abandonnées & dégradées, comme les premieres, où ils coucherent.

Marche des Aventuriers. 23 Janvier 1670.

Le lendemain 23, qui étoit le sixieme de la marche, ils continuerent leur route; mais ils se reposerent souvent; car la foiblesse les empêchoit d'avancer. Pendant qu'ils faisoient alte, ils alloient dans les bois chercher quelques graines d'arbres pour manger.

Ce même jour ils arriverent sur le midi à une habitation un peu écartée du chemin, qu'ils trouverent pleine de maïs encore en épi. Il falloit les voir se jetter dessus, & le manger tel qu'il étoit; car la précipitation de leur mar-

che ne leur donnoit pas le temps de le faire cuire, & la faim encore moins.

Fort peu de temps après ils apperçurent quelques Indiens qui marchoient devant eux, ils les poursuivirent dans l'espérance de rencontrer quelque embuscade d'Espagnols. Ceux qui avoient du Maïs le jetterent pour n'être point embarrassés à courir, ils tirerent sur les Indiens, en tuerent quelques-uns, & poursuivirent les autres jusqu'à *Santa Cruz.* Les Indiens y passerent la riviere, & échapperent ainsi aux Aventuriers, en leur criant de loin, pendant que ceux-ci passoient aussi la riviere à la nage : *Ah! Perros Inglezes à la Savana, à la Savana, ally nos veremos*, c'est-à-dire, *ah! chiens d'Anglois, venez à la prairie, nous vous y attendons.*

Les Aventuriers poursuivent des Indiens.

Les Aventuriers avoient ainsi passé la riviere, parce que leurs canots n'alloient pas si vite qu'eux, & que la riviere serpente en cet endroit. La nuit les surprit. Ils furent obligés de coucher là, pour reprendre des forces, & pour se préparer à se battre : car la rencontre des Indiens leur fit juger qu'ils ne marcheroient plus guéres sans trouver de résistance.

Le lendemain 24, qui étoit le septieme du départ, ils firent une décharge

Marche des Aventuriers. 24 Janvier 1670.

générale de leurs armes, les nettoyerent, & les rechargerent, croyant en avoir bientôt beſoin. Après quoi ils paſſerent la riviere, marcherent juſqu'à midi, & arriverent à la vue du bourg nommé *Cruz*, où ils virent s'élever une grande fumée; ils crurent que les Eſpagnols étant retranchés, brûloient quelque maiſon qui pouvoit leur nuire, & ils en ſauterent de joye : quelques-uns dirent en riant, que les Eſpagnols faiſoient rôtir la viande pour les régaler.

Deux heures après ils arriverent au bourg de *Cruz*, qu'ils trouverent en feu, ſans y voir une ſeule perſonne. Les Indiens qu'ils avoient pourſuivis, étoient les auteurs de cet incendie, qui conſuma tout, excepté les magaſins du Roi & les Ecuries. On avoit même chaſſé toutes les bêtes qui étoient aux environs dans l'eſpérance que les Aventuriers ſeroient obligés de retourner ſur leurs pas faute de vivres.

Ce bourg eſt la derniere place où l'on peut monter ſur la riviere; c'eſt-là qu'on apporte la marchandiſe de *Chagre*, pour la tranſporter par terre ſur des mulets juſqu'à *Panama*, qui n'eſt éloignée que de huit lieues de ce bourg : c'eſt pourquoi il a de fort beaux magaſins & de belles Ecuries.

Les Aventuriers réſolurent d'y demeurer le reſte du jour, afin de ſe repoſer, & de chercher de quoi vivre. On fit défenſe à tous de s'écarter du bourg, à moins qu'on ne formât un parti de cent hommes, dans la crainte que l'on avoit que les Eſpagnols ne priſſent quelqu'un. Cette défenſe n'empêcha pourtant pas cinq ou ſix Anglois de ſortir pour chercher des fruits dans une habitation. Il y en eut un de pris par des Indiens qui fondirent ſur eux.

On trouva dans un des magaſins du Roi quelques gerres de vin du Perrou, & un grand mannequin de biſcuit. Morgan, de peur que ſes gens ne s'enivraſſent, fit courir le bruit que les Eſpagnols avoient empoiſonné ce vin. Quelques-uns qui en avoient déja bû, ayant l'eſtomac vuide & affoibli par la diéte, vomirent : ce qui fit croire que cela étoit vrai. Il ne fût pourtant pas perdu ; car il y en avoit entr'eux qui ne purent s'empêcher d'en boire, quoiqu'ils le cruſſent empoiſonné.

Morgan empêche ſes gens de s'énivrer.

Pendant que les plus actifs cherchoient de quoi vivre, ceux qui étoient dans le bourg préféroient le repos, ſe contentant de tuer les chiens & les chats, & ils les mangeoient avec un

peu de maïs qu'ils avoient apporté. Les canots qui se trouvoient inutiles, parce qu'ils ne pouvoient monter plus avant, furent renvoyés avec soixante hommes, ayant ordre de demeurer sur la riviere où étoient les navires. On cacha seulement un canot sous des broussailles, en cas que dans un besoin on en eût affaire pour avertir les autres.

Marche des Aventuriers. 25 Janvier 1670.

Le lendemain 25, huitieme de la marche, dès que l'aurore parut, Morgan fit la revue de son monde, & trouva qu'il avoit onze cens hommes tous capables de combattre, & bien résolus de le suivre. Il leur fit dire, que cet homme qu'on avoit cru pris le jour précédent par les Indiens, étoit revenu, s'étant seulement écarté dans le bois. Il en usa ainsi, de peur qu'ils ne crussent que cet homme n'eût découvert leur dessein, & que cela ne leur fît perdre courage.

Dans ce même temps il choisit deux cens hommes pour servir d'enfans perdus, & marcher devant, afin d'investir les ennemis, & que le gros ne fût point surpris, particuliérement dans le chemin qu'ils avoient à faire de *Crux* à *Panama*, où en plusieurs endroits il étoit si étroit qu'on n'y pouvoit passer que deux hommes de front. Ces

deux cens hommes étoient des mieux armés & des plus adroits de l'Europe, la plupart Boucaniers François, & il eſt certain que deux cens de ces gens là valent mieux que ſix cens autres.

Morgan fit du reſte un corps de bataille, une avant-garde, & une arriere-garde, & en cas de combat une aîle droite & une aîle gauche, avec des gens de réſerve, qui marchoient toujours au milieu. En avançant, l'aîle droite avoit l'avant-garde, & en revenant c'étoit l'aîle gauche. Voilà l'ordre que Morgan tint dans ſa marche depuis *Cruz* juſques à *Panama*.

Sur les dix heures il arriva à *Quebrada obſcura*, qui veut dire crique obſcure. Elle n'étoit pas mal nommée, car le ſoleil ne l'éclaire jamais. Les Aventuriers furent aſſaillis d'une pluye de fléches, qui leur tua huit ou dix hommes, & en bleſſa autant. Ils ſe mirent en défenſe; mais ils ne ſavoient à qui ils avoient affaire, ne voyant que des rochers, des arbres & des précipices; ils tirerent à tout haſard, ſans ſavoir où.

Pluye de fléches ſans voir perſonne.

Cette décharge ne laiſſa pas de faire effet; car on vit tomber deux Indiens dans le chemin, un deſquels ſe releva

tout en ſang, & voulut pouſſer une fléche qu'il tenoit à la main, dans le corps d'un Anglois ; mais un autre para le coup, & acheva de le tuer. Cet homme avoit la mine d'être le Commandant de cette embuſcade, qui apparemment n'étoit que d'Indiens ; car on ne vit que des fléches. Il avoit ſur la tête un bonnet de plumes de toute ſorte de couleurs, tiſſues en forme de couronne.

Indiens perdent courage, ayant perdu leur Chef.

Quand les Indiens virent que cet homme leur manquoit, ils lâcherent pied, & depuis ſa mort on ne tira pas une ſeule fléche. On trouva encore deux ou trois Indiens dans le chemin ; mais ils n'étoient plus en vie. Il eſt vrai que ce lieu étoit fort commode pour une embuſcade ; car cent hommes réſolus euſſent pu empêcher le paſſage aux Aventuriers, & les défaire tous, s'ils euſſent voulu s'opiniâtrer : mais comme ces Indiens étoient ſans conduite, & peu aguerris, dès les premiers qu'ils virent tomber des leurs, ils ſe crurent perdus ; outre qu'ils avoient tiré toutes leurs fléches ſans regle ni meſure, & que les arbres & les brouſſailles au travers deſquels il les lançoient, en avoient rompu la force, & empêché le coup.

C'est pour cette raison que les Aventuriers en furent peu incommodés, ils ne s'amuserent pas plus long-temps, à regarder d'où les fléches venoient ; mais ils tâcherent à se tirer promptement de ce mauvais chemin, & à gagner le plat-pays, d'où ils pussent découvrir leurs ennemis. Il y avoit eu autrefois une montagne en cet endroit, on l'avoit coupée pour abréger le chemin, & pour faire passer plus facilement les mulets chargés.

Au sortir de là les Aventuriers entrerent dans une grande prairie, où ils se reposerent un peu, pour y panser ceux qui avoient été blessés à l'embuscade. Les Indiens parurent à une demi-lieue de là sur une éminence où il n'y avoit point d'arbres, & qui étoit près du grand chemin par où les Aventuriers devoient passer. Morgan détacha cinquante hommes, qui allerent par derriere afin d'en surprendre quelqu'un, & de savoir des nouvelles des Espagnols ; mais ce fut vainement, car ces gens savoient les détours, & marchoient toujours à leur vue ; tantôt ils étoient devant, & tantôt derriere.

Deux heures après on les vit encore à deux portées de mousquet sur la mê-

me éminence où ils avoient déja paru, pendant que les Aventuriers étoient ſur une autre vis-à-vis. Entre ces deux éminences il y avoit un grand fonds plein de bois de haute futaye, où les Aventuriers croyoient qu'ils avoient une embuſcade, parce qu'ils y deſcendoient : Cependant il n'y en avoit point, & ils n'y deſcendoient que pour ſe cacher à la vue des Aventuriers, & pour prendre un autre chemin, ne faiſant que voltiger autour d'eux afin d'en prendre quelqu'un. Bien ſouvent ils leur crioient, *à la prairie, à la prairie, chiens d'Anglois.*

Ce même ſoir les Aventuriers furent obligés de camper de bonne heure, parce qu'il commençoit à pleuvoir. Ils eurent de la peine à trouver de quoi ſe loger & ſe nourrir, car les Eſpagnols avoient tout brûlé, & chaſſé le bétail; en ſorte qu'ils furent contraints de s'écarter du chemin pour chercher de quoi vivre. Ils trouverent à une lieue du grand chemin une hate, dont les maiſons n'étoient point brûlées; mais il n'y en avoit pas aſſez pour loger tout le monde : on s'en ſervit pour garantir les munitions & les armes de la pluye, & on ordonna qu'un certain nombre de chaque compagnie entreroit dans

les maisons pour garder les armes, afin qu'en cas d'allarme chacun pût les retrouver.

Ceux qui étoient dehors firent des barraques, qu'ils couvrirent d'herbes pour dormir un peu la nuit. Pendant ce temps-là on posa des sentinelles avancées, & on fit bonne garde; car on craignoit les Indiens & les Espagnols avec leurs lances, qui pendant la pluye ne laissent pas de faire un grand effet, lorsque les armes à feu sont inutiles.

Le lendemain 26, neuvieme jour de la marche, Morgan commanda qu'on déchargeât les armes, à cause de la pluye, de peur qu'elles ne manquassent dans le besoin; & lorsqu'elles furent rechargées, les Aventuriers reprirent leur marche. Ils avoient un très-mauvais chemin à faire, c'étoit toutes prairies & pays découverts, où il n'y avoit point de bois qui pût les garantir de l'ardeur du soleil.

Marche des Aventuriers. 26 Janvier 1670.

La troupe d'Indiens du jour précédent parut encore, & ne cessa de les observer. Tantôt, comme on l'a dit, ils étoient devant, & tantôt derriere. Morgan, à qui il importoit beaucoup d'avoir un prisonnier, détacha cinquante hommes pour cela, & promit à celui

qui en prendroit un, trois cens écus outre sa part ordinaire.

A midi les Aventuriers monterent sur une petite montagne, de laquelle ils découvrirent la mer du sud, & un grand navire avec cinq barques qui partoient de *Panama* pour aller aux isles de *Taroga* & *Tarogilla*, qui n'en sont éloignées que de trois ou quatre lieues. Ils se réjouirent à cette vue, espérant que leur fatigue seroit bientôt terminée. Leur joie augmenta encore, lorsque descendant de cette montagne, ils se trouverent dans une vallée où il y avoit une prairie pleine de bétail, que plusieurs Espagnols à cheval chassoient; mais appercevant les Aventuriers, ils abandonnerent ces animaux pour se sauver.

C'étoit un plaisir de voir les Flibustiers fondre sur ces bêtes; l'un tuoit un cheval, l'autre une vache, celui-ci une mule, celui-là un âne; enfin chacun abattoit ce qui se présentoit à lui. Pendant qu'une partie étoit à la chasse, l'autre allumoit du feu pour faire rotir la viande. Dès qu'on en apportoit, chacun en coupoit à la hâte un morceau qu'il faisoit griller sur la flamme pour la manger tout de suite. Mais à

peine avoient-ils commencé ce repas, que Morgan fit donner une fauſſe allarme.

Tout le monde fut auſſi-tôt ſous les armes, & prêt à donner. Il fallut donc marcher; néanmoins chacun ſe ſaiſit de quelque morceau de viande à demi rotie, ou toute crue, qu'il porta en bandouliere. Il eſt vrai que les Flibuſtiers en cet état étoient capables, à leur ſeul aſpect, d'épouvanter les plus hardis; car en guerre auſſi-bien qu'en amour, on ſait que les yeux ſont les premiers vaincus. Ils marcherent ainſi juſqu'au ſoir, qu'ils camperent ſur une petite éminence, d'où ils apperçurent les tours de la ville de *Panama*.

Fauſſes allarmes.

Aventuriers effroyables.

A cette vue ils s'écrierent de joie par trois fois; deux cens des ennemis parurent à la portée du mouſquet, & ſe mirent à leur répondre. Quelques Aventuriers s'approcherent pour les ſaluer de leur fuſil; mais ils s'enfuirent en criant: *Manama, manama, perros à la Savana*; qui veut dire: *Demain, demain, chiens que vous êtes, nous vous verrons à la prairie.*

Approche de Panama: legere eſcarmouche.

Morgan fit donc camper ſes gens ſur une petite éminence, d'où il découvroit les Eſpagnols tout autour de lui. Il y

avoit encore plus de deux heures de ſoleil ; mais il ne voulut point paſſer outre, afin d'avoir un jour entier pour le combat, réſolu de le commencer le lendemain de grand matin. Il fit battre les tambours, jouer les trompettes, & déployer les drapeaux. Les Eſpagnols en firent autant de leur côté. Il parut pluſieurs compagnies d'infanterie, & quantité d'eſcadrons de cavalerie autour des Aventuriers, environ à la portée du canon.

Ces petits préliminaires durerent juſqu'à l'entrée de la nuit, que Morgan fit faire bonne garde, & poſer double ſentinelle. Il faiſoit donner de temps en temps de fauſſes allarmes, afin de tenir ſes gens en haleine, qui étoient dans une joie extrême, eſpérant faire grande chere le lendemain.

Cependant ceux qui avoient encore de la viande ne laiſſerent pas de la manger telle qu'elle étoit ; car il ne fut permis d'allumer du feu que pour fumer. Chacun avoit ſon ordre particulier en cas que les ennemis vinſſent attaquer de nuit, & après cela repoſa qui put ; car les Eſpagnols tirerent toute la nuit du canon.

Le lendemain 27. dixieme & dernier

jour de la marche, les Eſpagnols firent battre la diane les premiers. Morgan leur répondit, & dès qu'il fut jour on vit paroître autour de ſon armée plusieurs petits eſcadrons de cavalerie, qui venoient l'obſerver. Morgan commanda à ſes gens de ſe préparer au combat ; & dans ce moment un des guides leur donna avis de ne pas ſuivre le grand chemin, parce que les Eſpagnols y pouvoient être retranchés, & faire bien du carnage.

Marche des Aventuriers. 27. Janvier 1670.

On trouva cet avis à propos, & on laiſſa le grand chemin à la droite en défilant dans un petit bois, où le chemin étoit ſi mauvais qu'il falloit être Aventurier pour ſe réſoudre d'y paſſer. Après deux heures de marche ils arriverent ſur une petite éminence, d'où ils découvrirent l'armée Eſpagnole, qui étoit très-belle, & qui marchoit en bon ordre. La cavalerie étoit auſſi leſte que quand elle va au combat des taureaux. L'Infanterie ne lui cédoit en rien ; on ne voyoit que des habits de ſoye de toute ſorte de couleurs, ils ébloüiſſoient par la réflexion des rayons du ſoleil.

Magnificence de l'armée Eſpagnole.

Les Aventuriers à cette vue firent trois cris qui auroient épouvanté les hommes les plus hardis. Les Eſpagnols

en firent autant de leur côté, & les deux partis avançoient les uns contre les autres.

Flibustiers en bataille. Combat

Quand on fut prêt à donner, Morgan fit ranger son armée en bataille seulement pour la forme; car il est impossible d'obliger ces gens-là à garder leur rang, comme on fait en Europe. Les deux cens enfans perdus allerent s'opposer à la cavalerie, qui espéroit venir fondre sur les Aventuriers, avec deux mille taureaux animés, que les Espagnols chassoient de l'autre côté; mais leur dessein fut rompu, non seulement parce qu'ils rencontrerent un lieu marécageux où les chevaux ne voulurent point passer; mais encore parce que les enfans perdus les prévinrent, & qu'ayant mis un genouil en terre ils firent une furieuse décharge sur eux: la moitié tiroit pendant que l'autre chargeoit, & le feu ne discontinuoit point, outre que chaque coup portoit; car ils ne tiroient point qu'ils n'abattissent ou l'homme ou le cheval.

Défaite de l'armée Espagnole.

Ce combat dura environ deux heures, & la cavalerie fut défaite sans qu'il en échappât plus de cinquante qui prirent la fuite. L'Infanterie voulut avancer; mais lorsqu'elle vit cette défaite,

elle tira seulement, puis jetta les armes, & s'enfuit en défilant à côté d'une petite montagne hors de la vue des Aventuriers, qui crurent qu'on vouloit venir les surprendre par derriere.

Quand la cavalerie fut défaite, les taureaux ne servirent plus de rien; ceux qui les conduisoient ne pouvoient pas en être les maîtres. Les Aventuriers s'appercevant de leur embarras, envoyerent contre ces animaux quelques fusiliers qui firent voltiger leurs drapeaux devant eux avec des cris terribles; de sorte que ces taureaux prirent l'épouvante, & coururent d'une telle force, que ceux qui les conduisoient furent également contraints & fort-aises de se retirer.

Lorsque les Aventuriers virent que les Espagnols ne se rallioient point, & qu'ils fuyoient çà & là par petites troupes, ils donnerent dessus, & en tuerent une grande partie. Quelques Cordeliers qui étoient dans cette armée, furent amenés à Morgan; il les fit mourir sur l'heure.

On trouva aussi parmi les morts un capitaine de cavalerie blessé, & on l'amena à Morgan, qui défendit de faire un plus grand nombre de prisonniers,

Forces de la ville de Panama.

disant qu'ils ne feroient qu'embarrasser jusqu'à ce qu'on fût maître de tout. Il interrogea ce capitaine sur les forces qu'il y avoit dans la ville. Il répondit que tout le monde en étoit sorti au nombre de deux mille hommes d'Infanterie, & de quatre cens de cavalerie, avec six cens Indiens, & deux mille taureaux ; que depuis quinze jours ces gens-là couchoient dehors dans la prairie, où ils étoient campés ; qu'on avoit abandonné la ville, ayant envoyé les femmes & les richesses aux isles de *Taroga* ; qu'on avoit laissé dans la ville cent hommes avec vingt-huit pieces de canon braquées dans les avenues de la place & des principales rues, en cas qu'on fût contraint de se retirer dans la ville, où il croyoit que le président, voyant que la campagne lui étoit désavantageuse, se feroit retiré, & auroit encore bien des forces, pourvû qu'il pût rallier tout son monde. Il ajoûta que les lieux où étoit ce canon, étoient gabionés avec des sacs de farine de la hauteur d'un homme. Il donna aussi avis qu'on ne prît pas le chemin de *Cruz* ; parce que, disoit-il, on trouveroit à l'entrée de la ville une redoute avec huit pieces de bronze, qui feroient bien du fracas.

Morgan ayant appris ces nouvelles, rassembla ses gens, & leur représenta que si on donnoit le loisir aux Espagnols de se rallier dans la ville, on ne pourroit plus la prendre ; qu'il falloit marcher promptement pour y être aussi-tôt qu'eux, & leur empêcher l'entrée. Il fit la revue, & on trouva qu'il n'y avoit que deux Flibustiers de morts, & deux de blessés.

On prendra peut-être ceci pour une fable, eu égard aux différentes forces des deux partis, dont l'un étoit plus considérable que l'autre, & tous deux également animés : car il est étonnant que les Aventuriers se soient retirés du combat avec si peu de perte, & les Espagnols avec un si grand désavantage ; qu'il en demeura plus de six cens sur la place. C'est pourtant un événement dont j'ai été témoin moi-même.

Morgan s'avança donc vers la ville, exhortant ses gens à ne se pas abandonner les uns les autres ; mais à combattre courageusement comme ils avoient déja fait, sans leur déguiser toutefois que ce second combat ne feroit pas si facile que le premier. Les Aventuriers, conduits par le capitaine de la cavalerie Espagnole qu'ils avoient fait pri-

ſonnier, marcherent par le chemin de *Porto-Bello*, où il n'y avoit aucun péril.

Priſe de Panama.

Etant entrés dans la ville, & voyant qu'il n'y avoit perſonne, ils coururent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ſans ſonger à l'avis qu'on leur avoit donné d'éviter le canon qui étoit dans la grande place. Quelques-uns s'y expoſerent, en pourſuivant deux ou trois hommes qu'ils avoient vu fuir.

Auſſi-tôt on tira le canon, qui en bleſſa vingt-cinq ou trente, & en tua bien autant ; mais il n'y eut que cette décharge : car à l'inſtant les Aventuriers fondirent ſur les canoniers, & paſſerent au fil de l'épée ceux qu'ils trouverent dans la ville. Dès que Morgan ſe vit maître de *Panama*, il fit aſſembler ſon monde & défendit de boire du vin, aſſurant que les priſonniers Eſpagnols l'avoient averti qu'il y en avoit beaucoup d'empoiſonné. Cela n'étoit pas vrai ; mais Morgan vouloit empêcher ſes gens de s'énivrer, ce qu'ils auroient fait ſans cette appréhenſion.



CHAPITRE XII.

Morgan envoie ſes gens en courſe, fait brûler Panama, & retourne à Chagre.

MOrgan, après avoir donné ſes ordres, & diſtribué ſes gens dans des quartiers différens, fit équiper une barque qui étoit demeurée dans le port, remplie de marchandiſes, & de hardes que les Eſpagnols vouloient ſauver; mais ils n'en avoient pas eu le temps, parce que la mer avoit baiſſé avant que leur barque fût chargée, & ne croyant pas que les Aventuriers entraſſent ſi-tôt dans la ville ils attendoient la premiere marée pour ſortir. Mais ils furent prévenus, car Morgan la fit au plutôt décharger pour y embarquer 25 hommes bien armés, avec un guide Eſpagnol. Il donna le commandement de cette barque à un capitaine Anglois, & demeura dans *Panama*.

Avant que cette ville fût brûlée, elle étoit ſituée ſur le rivage de la mer du Sud, dans l'Iſthme du même nom, au neuvieme degré de latitude Septentrionale; on la voyoit alors ouverte de tou- Deſcription de Panama.

tes parts, & ſans murailles, n'ayant pour toute fortereſſe que deux redoutes, l'une ſur le bord de la mer avec ſix pieces de canon de fonte, l'autre vers le chemin de *Cruz*, ſur laquelle il y avoit 8 pieces de canon de bronze; outre cela on y trouvoit encore pieces de bronze, tirant 24 12 & 8 livres de balle. Elle pouvoit contenir ſix à ſept mille maiſons toutes bâties de bois de cedre : on en voyoit quelques-unes de pierre, mais en petit nombre. Les rues étoient belles, larges, & les maiſons également bâties. Il y avoit huit Monaſteres, tant d'hommes que de femmes, une égliſe épiſcopale, une paroiſſiale, & un hôpital adminiſtré par des filles religieuſes.

C'étoit en cette ville que venoient les marchandiſes du *Perou*, il arrivoit tous les ans une flotte de ce pays, chargée de barres d'or & d'argent pour le roi, & pour les marchands. Quand elle s'en retournoit, elle chargeoit les marchandiſes qui étoient à *Panama*, pour les royaumes du *Perou* & de *Chili*, avec les Negres que les Génois envoyent en ce lieu pour travailler aux mines de ces deux royaumes. Il y avoit plus de deux mille mulets entretenus

toute l'année, & employés à porter l'or & l'argent qui venoit du *Perou* à cette ville, pour être embarqué à *Porto-Bello* ſur les galions du roi d'Eſpagne. Cette ville étoit environnée de très-beaux jardinages & de maiſons de plaiſance, qui appartenoient aux plus riches marchands des Indes du roi d'Eſpagne. Elle étoit gouvernée par un préſident qui étoit auſſi capitaine général du royaume de terre ferme, dont l'autorité s'étendoit encore ſur les villes de *Porto-Bello* & de *Nata*, & ſur les bourgs de *Cruz*, *Penome*, *Capira & Veragua*, tous peuplés par les Eſpagnols.

A l'égard du ſpirituel, Panama avoit un évêque ſuffragant de l'Archevêque du Perou & primat du royaume de terre ferme. Ce royaume eſt un des meilleurs des Indes, tant pour la bonté de ſon climat, que pour la fertilité de ſes contrées, qui ſont riches en mines de toute ſorte de métaux, & de bois à bâtir des navires, dont on pourroit peupler les deux mers, du Sud & du Nord; ſans compter la fertilité du terroir, qui produit toutes les choſes néceſſaires à la vie. Les Eſpagnols y nourriſſent une très-grande quantité de bétail, & ils tirent un profit conſidérable des cuirs ſeulement.

Voilà ce qui ſe peut dire en général de l'Iſthme & de la ville de Panama, qui fut brûlée par les Aventuriers en l'an 1670 & rebâtie par les Eſpagnols en un lieu plus commode que celui où étoit l'ancienne, parce que le Port en eſt meilleur, & l'eau douce en plus grande abondance, étant ſur le bord d'une riviere qui ſe décharge dans la mer du Sud, & qui peut donner entrée à pluſieurs beaux Vaiſſeaux. Cette riviere eſt nommée par les Eſpagnols *Rio Grande*, elle eſt d'une grande étendue, comme on le peut voir.

Viſite de Panama, ce qu'on y trouve.

La Barque que Morgan avoit envoyée ſur la mer du Sud ne fut pas plutôt partie, que ſes gens viſiterent la ville de *Panama*, & fouillerent les maiſons les plus apparentes. Ils trouverent quantité de Magaſins pleins de marchandiſes, que les Eſpagnols avoient laiſſées, n'ayant pas aſſez de vaiſſeaux pour les embarquer, ni aſſez de temps pour les emporter, quoiqu'ils euſſent eu un mois entier pour cela. Ceux qui n'avoient pas le crédit de les mettre dans des Vaiſſeaux pour les ſauver par mer, qui étoit la voye la plus ſûre, les emmenoient par terre avec des Mulets.

Il y avoit encore beaucoup d'autres magaſins,

magaſins, les uns pleins de farine, les autres d'inſtrumens de fer, pour porter au Perou, où ce métal vaut huit piaſtres la robe, qui eſt un poids Eſpagnol peſant 25 livres. Ces inſtrumens conſiſtoient en houes, haches, enclumes, ſocs de charrue, & généralement tous ceux qui ſervent aux mines d'or & d'argent. Il y avoit auſſi quantité de vin, d'huile d'olive & d'épiceries : en un mot tout ce qu'on pouvoit rencontrer dans une des plus fameuſes villes de l'Europe, car celle-ci étoit le magaſin de pluſieurs provinces & royaumes de l'Amérique, qui ſont ſous l'obéiſſance du roi d'Eſpagne.

Morgan qui craignoit que les Eſpagnols ne le vinſſent ſurprendre la nuit, fit mettre le feu ſubtilement le ſoir à quelques maiſons écartées, & fit courir le bruit parmi les priſonniers, & parmi ſes gens mêmes, que les Eſpagnols étoient les auteurs de cet incendie, qui gagna tellement, qu'avant qu'il fût nuit la ville étoit à moitié brûlée. Il y eut quantité d'eſclaves & d'animaux qui périrent dans cet embraſement. Le lendemain elle ſe trouva entiérement conſumée, excepté la maiſon du préſident, qui étant un peu éloignée, n'eut

Morgan fait brûler Panama, & pourquoi.

aucun dommage, outre un petit coin, où il reſta cinq ou ſix cens maiſons de muletiers, & deux cloîtres, ſavoir celui de Saint Joſeph, & celui des religieux de la Rédemption.

Les Aventuriers coucherent cette nuit hors de la ville, de peur que les Eſpagnols ne les vinſſent attaquer, & le matin Morgan détacha ſix hommes par compagnie dont il fit un corps. Il envoya à *Chagre* annoncer la victoire qu'il avoit remportée, & voir ſi les gens qu'il avoit laiſſés au fort n'avoient beſoin de rien. Il fit encore deux détachemens de la même force pour aller en parti; ces trois corps faiſoient chacun cent quatre-vingts hommes. Morgan employa les autres à mener le canon, dont les affuts n'étoient pas brûlés; il le fit placer autour de l'égliſe des Peres de la Trinité, & s'y retrancha en cas qu'il fût attaqué. On y mit les bleſſés avec les priſonniers qu'on tint en des lieux ſéparés.

Belle priſe manquée. La barque que Morgan avoit envoyée ſur mer revint avec trois autres chargées de pillage & de priſonniers; mais ils avoient manqué la plus belle priſe du monde. Le même ſoir qu'ils étoient partis, ils arriverent à une des

petites iſles qui ſont devant *Panama*, où ils prirent la chaloupe d'un vaiſſeau du roi d'Eſpagne de quatre cens tonneaux. Il y avoit dans cette chaloupe ſept hommes qui dirent aux Aventuriers que l'argent du roi étoit dans ce vaiſſeau, que les tréſors des égliſes de *Panama*, avec la plupart des religieux & religieuſes, & les femmes des plus fameux marchands de *Panama* avec leurs pierreries & leurs richeſſes, y étoient encore; ſi bien que ce bâtiment n'avoit aucun leſt, ni aucune des autres choſes que l'on a coutume de mettre au fond du vaiſſeau pour ſervir d'équilibre; c'étoit tout l'or & l'argent de *Panama* qui ſervoit à cet uſage. Ils ajouterent que ce vaiſſeau n'étoit monté que de ſix pieces de canon, avec peu d'hommes & beaucoup d'enfans, qui ne craignoient rien, ne croyant pas que les Aventuriers euſſent des bâtimens pour venir ſur cette mer.

Le capitaine Chart, qui commandoit ces Aventuriers, crut que le navire ne pouvoit lui échapper parce qu'il en avoit pris la chaloupe, & que le navire même n'avoit point d'eau. Comme il étoit tard, il ne fit aucune diligence, & il s'imagina qu'il pouvoit attendre juſqu'au

lendemain matin. Ses gens & lui passerent la nuit à boire & à se divertir avec des femmes Espagnoles qu'ils avoient prises sur les petites isles.

Le lendemain matin il pensa à poursuivre sa proie ; mais le navire, voyant que sa chaloupe ne revenoit point, & s'étant douté qu'elle étoit prise, avoit levé l'ancre, & pris la fuite. Les Aventuriers s'en étant apperçus, jugerent qu'il amasseroit des forces, & qu'ils ne seroient pas assez de monde pour le prendre. Ils en allerent querir à *Panama*, où ils arriverent le soir avec les trois barques qu'ils avoient prises.

Morgan ayant entendu ce qui s'étoit passé, les renvoya dans de plus grandes barques remplies de gens suffisamment. Les prisonniers de la chaloupe dirent que le navire n'étoit pas en état de faire voile, faute d'eau, de vivres ; de cordages & d'agrêts ; mais aussi qu'il pourroit s'être retiré quelque part, & mis en état de se défendre, après avoir débarqué les femmes & les enfans qui ne faisoient qu'embarrasser.

Ceci me donne lieu de faire une réflexion. Comme les Aventuriers jettent la terreur par-tout où ils passent, on voit souvent que les Espagnols se croient

vaincus avant de combattre, & qu'ils ſemblent ne ſe défendre que pour avoir le temps de ſauver leurs biens ; enſorte que ſi les Aventuriers, dans leurs entrepriſes comme celle dont il s'agit, menoient aſſez de monde pour en diſperſer ſur terre & ſur mer, tout ce que l'on voudroit ſauver ſur l'un & ſur l'autre élément tomberoit infailliblement entre leurs mains, rien ne leur échapperoit, leurs gains ſeroient prodigieux, & la perte des Eſpagnols ineſtimable.

Riches priſes que pluſieurs partis amenent.

Les deux partis que Morgan avoit envoyés à la campagne depuis deux jours, revinrent avec plus de cent mulets chargés de butin & d'argent, & plus de deux cens priſonniers, que l'on mit dans l'égliſe, dont les Aventuriers avoient fait un corps-de-garde. On leur donna la gêne dès qu'ils furent arrivés, aucun n'en fut exempt, & pluſieurs l'eurent ſi fort, qu'ils en moururent. Les Aventuriers ne ſe ſoucioient pas de s'en défaire, car ils ne leur étoient qu'à charge, la plus grande partie des vivres ayant été brûlés avec la ville.

L'autre parti qu'on avoit envoyé à *Chagre*, rapporta la nouvelle que tout y étoit en bon état ; que le commandant du château avoit envoyé deux petits

vaiſſeaux croiſer devant la riviere, afin de découvrir le ſecours qui pourroit venir par mer aux Eſpagnols ; & que ces deux bâtimens avoient donné la chaſſe à un navire de la même nation, lequel ſe voyant preſſé, étoit venu ſe réfugier dans la riviere de *Chagre* ; que ceux du fort le voyant venir avec le pavillon Eſpagnol n'avoient pas manqué d'arborer le pavillon Eſpagnol, & de faire paroître quelques Eſpagnols ; qu'ainſi ce navire croyant éviter un malheur, étoit tombé dans un autre, car on s'en étoit emparé. Ce bâtiment venoit de Carthagene, chargé de maïs, d'autres vivres, & de quelques émeraudes.

Bâtiment qui vient de Carthagene.

Ces bons ſuccès déterminerent Morgan à demeurer à *Panama* plus long-temps qu'il n'auroit fait. Il attendit avec tranquillité les barques qui étoient allées après le grand navire ; mais elles revinrent ſans l'avoir trouvé, quoique les Aventuriers euſſent fait toute la diligence imaginable. Ils amenerent quelques barques chargées de pillage, d'argent & de priſonniers, & un navire qu'ils avoient pris venant de *Païta*, ville du Perou, chargé de biſcuit, de ſucre, de ſavon, & de drap du Perou, avec vingt mille piaſtres en argent monnoyé.

Les gens de ce navire furent fort ſurpris de trouver là des Anglois, parce que l'on y en n'avoit point vu depuis que *Drac*, ce fameux Aventurier, y étoit entré par le *Golphe de Darien.*

Si les gens que Morgan envoyoit en courſe étoient ainſi en action, ceux qu'il retenoit avec lui ne demeuroient pas oiſifs ; tous les jours il partoit un parti de deux cens hommes, qui n'étoient pas plutôt revenus, qu'on en renvoyoit un autre. Ceux qui reſtoient à la ville fouilloient dans les mazures des maiſons brûlées, & ils trouvoient de l'argent que les Eſpagnols avoient caché dans des puits. Les autres brûloient des dentelles & des étoffes, afin d'en tirer l'or & l'argent ; parce que ces ouvrages de manufactures auroient été trop long-temps à embarquer, & trop difficiles à tranſporter dans la mer du nord, outre que l'on craignoit que les Eſpagnols ne raſſemblaſſent toutes leurs forces pour attaquer les Flibuſtiers dans leur retraite. Morgan ſe plaignit que les partis qu'il envoyoit ne faiſoient pas aſſez bonne expédition, il voulut y aller lui-même à la tête d'un parti de trois cens cinquante hommes, & lorſqu'il trouvoit des Eſpagnols il leur faiſoit don-

Aventuriers toujours en action.

ner la gêne d'une maniere extraordinaire.

J'en rapporterai ici un exemple, fur lequel on pourra juger du refte. Un pauvre Efpagnol étant entré dans une maifon de campagne appartenant à un marchand de *Panama*, y trouva quelques hardes qu'on avoit laiffées çà & là en fe fauvant. Cet homme s'accommoda fur le champ de linge & de quelques vêtemens meilleurs que les fiens; il les changea, prit une chemife blanche & un caleçon de deffous de taffetas rouge. Il avoit ramaffé une clef d'argent qui fervoit à l'ouverture de quelque caffette, & n'ayant point de poche pour la mettre, il l'avoit attachée à l'éguillette de fon caleçon.

Aventure d'un Efpagnol.

Là deffus les Aventuriers entrerent dans la maifon, prirent cet homme, & le voyant ainfi paré, crurent qu'il en étoit le maître. Il avoit beau montrer fes méchans habits qu'il venoit de quitter, difant qu'il étoit un pauvre homme, & que le hazard l'avoit conduit en ce lieu, ils lui firent fouffrir des tourmens incroyables; & comme il ne confeffoit rien, ils les redoublerent. Enfin voyant qu'il ne pouvoit en revenir, ils l'abandonnerent à des Negres qui l'acheverent à coups de lances.

Morgan avoit paſſé huit jours à exercer des cruautés inouies, en pillant les Eſpagnols ; le grand butin qu'il avoit amaſſé, l'obligea de retourner à *Panama.* Il trouva les barques revenues de courſe, qui avoient encore amené quantité de pillage & de priſonnieres, entre leſquelles il y en avoit une que l'on diſtinguoit des autres. Toutes ſes manieres marquoient une perſonne de qualité : ce n'étoit pourtant que la femme d'un Marchand que quelques affaires avoient obligé de paſſer au Perou. Il l'avoit laiſſée en partant entre les mains de ſes proches, avec qui elle s'étoit ſauvée ; elle venoit d'être priſe.

Hiſtoire de la belle Eſpagnole.

Cette femme étoit alors fort négligée : mais une grande jeuneſſe accompagnée de ſes charmes, la paroient naturellement ; car avec des cheveux du plus beau noir du monde, on lui voyoit une blancheur à éblouir, & les yeux extrêmement vifs. Elle avoit auſſi de la taille, de la gorge & de l'embonpoint, ce qu'il lui en falloit pour s'attirer des regards, & la fierté Eſpagnole, qu'on a peine à ſouffrir dans celles de ſa nation, plaiſoit en elle ; elle n'y paroiſſoit que pour lui concilier du reſpect, & pour relever ſa beauté. En un mot

je n'ai jamais vu, ni dans les Indes, ni dans l'Espagne, une femme plus accomplie.

Morgan amoureux.

Elle toucha le cœur de Morgan, & tous ceux qui la virent envierent le bonheur d'en être aimé; ils l'auroient disputé à Morgan même, sans la déférence qu'ils avoient pour lui. On s'apperçut de sa passion à ses habits, qu'il prit plus propres, & à son humeur qu'il rendit plus sociable. Il eut soin de faire séparer cette prisonniere des autres, & ordonna qu'elle ne manquât de rien; il mit des Esclaves auprès d'elle pour la servir, & donna la liberté à ses amies de converser avec elle; ce qui lui fit dire, que les Corsaires étoient aussi galans que les Espagnols: & plusieurs femmes de sa suite, considérant les Aventuriers, s'écrioient toutes surprises: *Hé mon Dieu! les Pirates sont hommes comme les Espagnols.* Ces femmes s'exprimoient ainsi, parce que leurs maris leur faisoient accroire que les Anglois étoient des monstres hideux; & pour les en convaincre, ils leur promettoient souvent de leur en apporter des têtes. Elles étoient même si frappées de cette prévention, que plusieurs d'entr'elles m'ont ingénuement avoué,

Prévention des femmes Espagnoles

qu'elles ne pouvoient s'empêcher d'admirer que nous fussions des hommes comme les autres. contre les Aventuriers.

Cependant la Dame Espagnole recevoit les bienfaits & les visites de Morgan de la maniere du monde la plus obligeante, ne les attribuant qu'à la bonté de son naturel, qu'on admiroit dans un homme de ce caractere. Mais elle fut bien surprise lorsqu'une Esclave qui la servoit, & que Morgan avoit gagnée, lui découvrit les sentimens de l'Aventurier amoureux, qui lui faisoit demander des choses qu'elle étoit bien éloignée d'accorder. Elle résolut de lui parler elle-même, & un jour qu'il vint la voir elle le fit en ces termes.

„ Il est vrai, *lui dit-elle assez doucement*, que l'on m'a fait entendre, (& „ je pense même vous l'avoir dit) que „ vos semblables étoient sans humanité, „ & abandonnés à toute sorte de vices, „ je suis convaincue de votre humanité „ par les bons offices que vous m'avez „ rendus jusques ici, & il ne tiendra qu'à „ vous, qu'en tenant une conduite différente de celle que vous tenez à mon „ égard, je ne sois également persuadée „ de votre vertu, afin que je n'ajoute „ plus de foi aux bruits désavantageux

„ qui courent de vous, & que détrom-
„ pée par ma propre expérience, je
„ puisse aussi détromper les autres.

Morgan étoit trop préoccupé des charmes de la belle Espagnole pour songer à ses discours : Il crut même dans ce moment que son refus n'étoit pas sincere, & voulut s'émanciper ; mais elle le repoussa avec force, & lui fit voir dans cette occasion tant de sagesse & de courage, qu'elle réprima son insolence, & confondit sa brutalité. Il se retira ; mais il conçut un secret dépit de sa fierté, dont il résolut de se venger.

Pour cela il lui fit faire sous main tous les déplaisirs qu'il put s'imaginer, il donna des ordres séveres, qu'il désavouoit adroitement en sa présence, pour lui faire mieux sentir les services qu'il lui rendoit, & l'assurer de sa bonne volonté.

On la sollicita encore de sa part avec beaucoup d'instance ; mais à ces nouvelles poursuites elle fit de nouveaux refus, & un jour que les femmes qui la servoient d'intelligence avec Morgan, l'avoient laissée seule avec lui sous divers prétextes, il la pressa plus fortement que jamais ; elle lui résista de même, & comme il la tenoit embrassée

pour lui faire violence, elle s'arracha d'entre ses bras, & s'éloignant de lui avec précipitation. „ Arrête, *lui cria-„ t-elle, voyant qu'il vouloit la suivre*; ar-„ rête & ne t'imagine pas, qu'après „ m'avoir ôté les biens & la liberté; tu „ puisses aussi facilement me ravir ce qui „ m'est plus précieux que tout le reste. Puis s'approchant de lui toute furieuse, sur le point qu'il avançoit vers elle : „ Apprends, *poursuit-elle*, que je sais „ mourir, & que je me sens capable de „ porter les choses à la derniere extrêmi-„ té contre toi & contre moi-même. A ces mots, tirant un poignard qu'elle tenoit caché, elle le lui auroit plongé dans le sein s'il n'avoit évité le coup; car Morgan, surpris d'une action si déterminée & si imprévue, avoit reculé quelques pas. Il reconnut par-là que cette femme seroit toujours inflexible, il la quitta outré de rage, & résolut de ne la plus revoir.

Dès ce moment il commença à changer de conduite à son égard; il retira d'auprès d'elle les Esclaves qui la servoient, & les femmes qui l'entretenoient, & ne lui fit donner que ce qu'il falloit pour conserver sa vie. Enfin il la fit avertir de payer trente mille piastres

pour sa rançon, sinon qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Pour mieux couvrir son jeu, & afin qu'on ne soupçonnât rien d'un si prompt changement, il s'avisa de faire courir le bruit que cette femme s'entendoit avec ses ennemis; qu'on avoit surpris des Lettres qu'elle envoyoit, & qu'elle recevoit d'eux; qu'il en feroit même voir une écrite de sa propre main. Cette accusation fut cause qu'on ne trouva plus si étrange les mauvais traitemens qu'elle recevoit de lui.

Murmures des Aventuriers contre Morgan.

J'oubliois à dire que les Aventuriers, qui croyoient Morgan favorisé de la belle Espagnole, jaloux de son bonheur, commençoient à murmurer, s'imaginant que retenu par son amour il les arrêtoit dans ce pays, & qu'enfin ce retardement donneroit lieu aux Espagnols de les y surprendre, & de les priver des avantages qu'ils avoient, & de ceux qu'ils pourroient encore avoir. Mais ils changerent bientôt de pensée, lorsqu'ils virent que Morgan se préparoit à retourner à *Chagre*.

En effet, il avoit séjourné trois semaines à *Panama* sans presque rien faire, & les partis qu'il envoyoit ne trouvoient plus rien. Il donna donc ordre

à chaque Compagnie d'amener un certain nombre de mulets, de charger le pillage, & de le porter à *Cruz*, pour l'embarquer ſur la riviere, & le tranſporter à *Chagre*.

Comme il faiſoit ces préparatifs, cent des ſiens complotterent enſemble, & réſolurent de s'emparer du navire & des barques qu'on avoit priſes ſur la mer du Sud, d'aller en courſe, & d'abandonner Morgan. Leur deſſein étoit de bâtir un Fort ſur une iſle, pour y cacher ce qu'ils prendroient & quand ils auroient aſſez de pillage, ils devoient s'aſſûrer d'un grand navire Eſpagnol, & d'un bon Pilote, afin de ſe retirer enſuite par le détroit de Magellan. Conjuration découverte.

Ce complot étoit ſi bien arrêté entr'eux, qu'ils avoient déja caché une partie des munitions de guerre & de bouche, & qu'ils vouloient ſe ſaiſir de quelques pieces de canon qui étoient à *Panama*.

Ils étoient ſur le point d'exécuter leur entrepriſe, lorſque l'un d'entr'eux en vint avertir Morgan, qui à l'heure même envoya couper les mâts du grand navire, & déſagréer les barques. Il ne coula pas le navire à fond, à la priere du Capitaine qui en étoit le maître, auquel il le rendit.

Les mulets que Morgan avoit commandés furent prêts en peu de jours; on fit des ballots de tout butin, & quoiqu'on n'emportât preſque autre choſe que de l'argent, comme il y en avoit quantité, ſoit en vaiſſelle ſoit en ornemens d'Egliſe, il tenoit bien de la place : ainſi on fut obligé de le caſſer, & de le réduire au moins d'eſpace qu'il fut poſſible, afin qu'il n'en occupât pas tant, & qu'on pût l'emporter plus aiſément.

Conſternation des priſonniers.

Après cela Morgan fit ſavoir aux priſonniers, qu'il étoit dans le deſſein de partir inceſſamment, & que chacun ſongeât à payer ſa rançon, ou qu'il les emmeneroit avec lui. A ces menaces il n'y eut perſonne qui ne tremblât, perſonne qui n'écrivît, l'un à ſon pere, l'autre à ſon frere, tous enfin à leurs amis, pour être promptement délivrés.

On taxa les Eſclaves & les gens libres, en ſorte qu'il n'y eut perſonne qui ne ſût ce qu'il devoit donner. On envoya deux Religieux pour apporter la rançon de leurs freres priſonniers.

Alors Morgan apprit que le Préſident de *Panama*, Dom Juan Perès de Guſman, raſſembloit ſon monde, qu'il avoit pris le bourg de *Cruz*, où il s'é-

toit retranché, & que là il se préparoit à s'opposer à son passage. On détacha un parti de cent cinquante hommes, pour en savoir la vérité, avec ordre d'aller à *Cruz*, & même jusqu'à *Chagre*, faire venir les canots & les chattes, afin d'embarquer le pillage. Ce parti ne fut pas long-temps à revenir. Il rapporta qu'il n'avoit rien vu, & que des gens qu'il avoit pris & interrogés sur ce sujet, n'avoient rien dit; mais qu'il étoit vrai que le président avoit voulu rassembler son monde, & même mandé du secours de *Carthagene*; mais qu'il n'avoit pu trouver personne qui voulût le seconder. Ils ajouterent, que les Espagnols avoient eu une telle peur lorsqu'ils virent défaire en si peu de temps leur cavalerie à la Savane, qu'ils fuyoient sans s'arrêter; qu'ils ne se fioient pas même les uns aux autres; & que lorsqu'ils s'entrevoyoient de loin, croyant appercevoir des François & des Anglois, ils fuyoient encore de plus belle.

Secours que l'on mande à Carthagene.

Morgan avoit attendu quatre jours après la rançon des prisonniers, lorsqu'ennuyé d'attendre il résolut de partir. Dès le matin il fit charger l'argent sur des mulets, enclouer le canon, &

rompre les culasses & les tenons, de maniere qu'on ne pût plus s'en servir. Après quoi il mit son armée en ordre, une partie devant, l'autre derriere, & au milieu les prisonniers au nombre de cinq à six cens personnes, tant hommes que femmes & enfans ; & cela fait, il fallut partir.

Spectacle touchant.

A la vérité c'étoit un spectacle touchant, ils se regardoient tristement les uns les autres sans rien dire, on n'entendoit que des cris & des gémissemens. Ceux-ci pleuroient un frere, ceux-là une femme qu'ils quittoient, tous généralement leur patrie qu'ils abandonnoient ; car ils croyoient que Morgan les emmenoit à la Jamaïque, quoique ce ne fût pas son dessein, & qu'il n'eût envie que de leur en faire la peur afin d'avancer par là le paiement de leur rançon. Le soir Morgan fit camper son armée au milieu d'une grande Savane, sur le bord d'une petite riviere dont l'eau étoit très-bonne. Ce qui arriva fort à propos ; car ces pauvres gens ayant marché au plus fort de la chaleur, étoient si pressés de la soif, qu'on vit des femmes qui avoient des petits enfans à la mamelle, demander les larmes aux yeux, un peu d'eau, dans laquelle

ils délayoient de la farine pour donner à leurs enfans ; car ces malheureuſes meres ayant beaucoup ſouffert, n'avoient plus de lait pour les nourrir.

Le lendemain matin cette pitoyable marche recommença avec les pleurs & les gémiſſemens, & ſur le milieu du jour, que la chaleur étoit dans ſa plus grande force, deux ou trois femmes tomberent pâmées. On les laiſſa ſur le chemin, elles paroiſſoient mortes ; ſi elles ne l'étoient pas, elles le contrefaiſoient bien. Il y en avoit de jeunes & d'aimables, à qui les Flibuſtiers faiſoient aſſez de bien, mais par intérêt. Celles qui avoient leurs maris étoient ſecourues, il les aidoient à porter leurs enfans & faiſoient pour elles tout ce qui leur étoit poſſible.

Enfin Morgan arriva à *Cruz* : on déchargea auſſi-tôt les mulets dans le magaſin du roi ; & les Aventuriers avec les priſonniers camperent tout autour.

Les Eſpagnols avoient été un peu lents à apporter la rançon : mais quand ils virent que c'étoit tout de bon qu'on emmenoit les priſonniers, ils ſe hâterent, & ſe trouverent à *Cruz* un jour après Morgan. Les deux Peres dont nous avons parlé étoient auſſi avec eux, ils

apportoient de quoi retirer leurs freres, & les autres religieux qu'on retenoit. La belle Eſpagnole que Morgan avoit aimée & perſécutée, fut dans la derniere conſternation lorſqu'elle vit revenir les Peres ſans apporter d'argent pour elle, quoiqu'elle les eût priés d'en demander à ſes parens, ſans quoi Morgan l'avoit aſſurée qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Par là on peut ſe figurer quel fut ſon déſeſpoir.

Le lendemain de l'arrivée des Peres, il vint un eſclave avec une lettre pour cette Dame, qui étoit ſa maîtreſſe. Elle la lut, & la montra enſuite à Morgan, qui y vit bien diſtinctement, qu'on avoit mis entre les mains des peres trente mille piaſtres pour la rançon de la Dame Eſpagnole, dont ils avoient racheté leurs freres, au lieu d'elle. Morgan ne put ſe diſpenſer d'en faire juſtice, il laiſſa aller paiſiblement cette Dame avec ſes parens, qui étoient auſſi priſonniers, & retint tous les moines, qu'il réſolut d'emmener à *Chagre*. Ils prierent qu'on donnât à deux d'entr'eux la liberté d'aller chercher de l'argent, pendant que les autres demeureroient en ôtage, & cette grace leur fut accordée.

Tromperie de deux religieux.

Juſtice de Morgan.

Les canots & les deux chattes que

Morgan avoit commandées, arriverent; on y embarqua le pillage avec le riz & le maïs qu'on avoit amaſſé autour de *Panama* & de *Cruz*. On fit embarquer auſſi quelques priſonniers qui n'avoient pas payé leur rançon, & cent cinquante Eſclaves. Ils partirent en cet état de *Cruz* le 5 mars 1670. Cette ſéparation fit répandre quantité de larmes, aux uns de douleur, aux autres de joie. Ceux qui étoient libres témoignoient leur allégreſſe, en remerciant Dieu de les avoir délivrés. Ceux qui ne l'étoient pas, s'affligeoient d'être réduits à paſſer leur vie avec des gens dont ils n'avoient rien de bon à attendre. Ils furent mis dans des canots avec autant d'Aventuriers qu'il en falloit pour les conduire; & comme ces canots étoient trop chargés, une partie des Aventuriers alla par terre.

Triſte ſéparation, & ſes différens effets.

Deux jours après ils arriverent à *Barbacoas*, où les religieux vinrent payer la rançon de leurs freres & les délivrer; ce qui donna beaucoup de joie à Morgan, qui auroit été obligé de les laiſſer aller; car c'étoit toujours autant de pris.

Avant que de paſſer outre, Morgan fit entendre à ſes gens, que c'étoit la

coutume de jurer qu'on ne retenoit aucune choſe; mais que comme on avoit vu ſouvent pluſieurs perſonnes jurer à faux, il étoit d'avis pour obvier à la mauvaiſe foi, que chacun ſouffrît qu'on le fouillât. Pluſieurs ne purent ſouffrir cette propoſition; mais ils ne ſe trouverent pas les plus forts, & bon gré malgré il fallut y conſentir.

Morgan fait fouiller ceux de ſa flotte. Danger qu'il court.

Morgan ſe fit fouiller le premier; chacun, à ſon exemple, ſe dépouilloit, & étoit fouillé; on déchargeoit les armes avec des tire-bourres, pour voir s'il n'y auroit point quelques pierres précieuſes cachées dedans. Les lieutenans de chaque équipage étoient commis pour fouiller tout le monde; on leur avoit fait prêter ſerment de s'en acquitter avec exactitude, ſans favoriſer perſonne, & de rapporter fidelement ce que l'on trouveroit ſur qui que ce fût, ſans pourtant nommer perſonne.

A la vérité Morgan fit là un coup de maître; mais ce ne fut pas ſans beaucoup riſquer : car pluſieurs murmuroient furieuſement, & vouloient lui caſſer la tête avant qu'il arrivât à la Jamaïque. Cependant comme tous les eſprits ne ſont pas de même trempe, ceux qui étoient les plus ſages arrête-

rent les plus emportés, leur faisant connoître que malgré cela chacun avoit lieu d'espérer un bon partage. Enfin Morgan arriva victorieux à *Chagre*. Ceux du château furent réjouis de le revoir; car ils s'ennuyoient dans ce lieu, où ils ne faisoient pas grand'chere, ne mangeant qu'une fois le jour un peu de maïs, dont il falloit se contenter, ne trouvant rien à tirer dans les bois.

Le lendemain on estima le pillage, & on trouva qu'il montoit à quatre cens quarante-trois mille deux cens livres, comptant l'argent rompu à dix piastres la livre. Les pierreries furent vendues d'une maniere assez inégale; car les unes le furent trop, & les autres trop peu. Morgan & ceux de son parti, qui en acheterent un grand nombre, y firent fort bien leur compte, outre celles qu'ils avoient retenues, & qui ne leur coûtoient rien. Estimation du pillage.

D'ailleurs, quelques Aventuriers avouerent qu'ils avoient apporté bien des choses considérables que l'on n'avoit pas mises à l'encan. Dès-lors chacun commença à murmurer hautement; mais on sut les appaiser, en leur faisant espérer qu'ils seroient contens. Il n'y avoit personne qui ne s'attendît d'a-

voir au moins mille écus pour sa part ; & ils furent bien étonnés après le partage fait, lorsqu'ils virent que tout étoit d'un côté, & presque rien de l'autre, Morgan & ceux de sa cabale ayant détourné la meilleure part. Il n'en falloit pas tant pour porter ces gens là à d'étranges extrêmités. Il s'en trouva qui ne menacerent de rien moins que de se saisir de la personne de Morgan & de ses effets. D'autres parloient de lui faire sauter la cervelle. Les moins emportés vouloient lui faire rendre compte de ce qu'on lui avoit mis entre les mains.

Tandis qu'ils formoient ces résolutions, sans en exécuter aucune, Morgan qui avoit intérêt d'être instruit de tout, détachoit des espions pour savoir leur pensée, & pour les adoucir autant qu'il étoit possible. Mais quelque chose qu'on leur pût dire, ils en revenoient toujours à considérer le grand butin qu'on avoit fait, & le peu de profit qu'ils en tiroient. Morgan n'oublioit rien pour les éblouir : il ordonna de délivrer les vivres du fort à tous les vaisseaux, & envoya les prisonniers de l'isle *Sainte Catherine* à *Porto Bello*, avec ordre de demander la rançon du fort de *Chagre*, que l'on refusa de payer,

de

de maniere qu'après en avoir enlevé le canon & les autres munitions de guerre, il le fit démolir.

Malgré tout cela, Morgan ne s'apperçut que trop que le nombre & l'animosité des mécontens augmentoient sur sa flotte ; il craignit enfin que leur ressentiment n'allât jusqu'à lui jouer un mauvais tour. Il sortit de la riviere de *Chagre*, sans faire aucun signal, accompagné seulement de quatre vaisseaux qui le suivirent, dont les capitaines ses confidens avoient participé au vol insigne fait à leurs camarades.

Fuite de Morgan : vol qu'il fait aux Aventuriers.

Quelques Aventuriers François voulurent le poursuivre, & l'attaquer ; mais ils s'en aviserent trop tard. Morgan fit route en diligence pour la Jamaïque, où il s'est enfin retiré, & où il a épousé la fille d'un des principaux officiers de l'isle, sans avoir eu envie depuis de retourner en course. Il est certain qu'il y auroit été très-mal venu, après avoir trompé si indignement les Aventuriers. A l'heure que je parle il est élevé aux plus éminentes dignités de la Jamaïque : ce qui fait voir qu'un homme, quel qu'il soit, est toujours estimé & bien reçu partout, quand il a de l'argent.



HISTOIRE DES AVENTURIERS *FLIBUSTIERS*,

Qui se sont signalés dans les Indes.

QUATRIEME PARTIE,

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

CHAPITRE PREMIER.

Particularités historiques sur la perfidie de Morgan.

LE temps devoit avoir effacé de la mémoire des Aventuriers la perfidie de Morgan; cependant ils ressentoient aussi vivement le déplaisir qu'ils en

avoient reçu, que s'ils venoient de le recevoir. Un jour entr'autres que l'eau de vie jouoit ſon jeu dans chaque tête, ils s'emporterent furieuſement contre lui. Les uns tranſportés de colere, tiroient leur ſabre, avançant le bras pour frapper le traître Morgan comme s'il eût été préſent. D'autres outrés de douleur montroient leurs bleſſures, dont le perfide emportoit la récompenſe. Tous généralement regrettoient leurs camarades, qui avoient expoſé & même perdu leur vie pour les enrichir; ou pour mieux dire, ils regrettoient les richeſſes dont Morgan les avoit privés.

Pour moi j'examinois avec mes camarades la ſcélérateſſe de cet homme, & les circonſtances odieuſes dont elle ſe trouvoit accompagnée. Je leur faiſois remarquer, qu'il avoit été beaucoup plus inquiet après avoir exécuté l'entrepriſe, qu'avant ſon exécution; qu'il avoit toujours quelques conférences particulieres avec trois ou quatre Aventuriers que nous appellions ſes confidens; qu'il ne pouvoit même s'empêcher de leur parler à l'oreille, lorſqu'on étoit obligé de s'aſſembler; qu'enfin, lui qui en toutes rencontres avoit été fort ouvert avec nous, étoit devenu fort ré-

servé principalement lorsqu'on parloit de partager le butin.

Toutes ces choses bien pesées, leur disois-je, nous devoient faire entrer en de grands soupçons, & toutefois nous étions si persuadés qu'il étoit honnête homme, que nous ne pensions à rien moins qu'à ce qui est arrivé. Je me souviens d'une chose que je lui ai entendu dire, & d'une autre que je lui ai vu faire, qui devoient bien m'ouvrir les yeux.

Voici ce qu'il lui échappa de dire en ma présence. Un jour qu'il étoit auprès d'un de ses confidens, que je pansois d'une playe qui s'étoit rouverte : *Courage*, lui dit-il en Anglois, croyant que je ne l'entendois pas, *courage, guérissez-vous promptement, vous m'avez aidé à vaincre, il faut que vous m'aidiez encore à profiter de la victoire.* N'étoit-ce pas dire en bon François, comme l'événement ne l'a que trop confirmé : vous m'avez aidé à faire un grand butin, il faut que vous m'aidiez aussi à l'emporter.

Voici maintenant ce que je lui ai vu faire. Une autre fois que j'étois allé chercher quelque herbe dont j'avois besoin pour un remede, j'apperçus Mor-

gan seul dans un canot ; il étoit baissé, & mettoit dans un coin quelque chose que je ne pus discerner, à cause de l'éloignement. Ce qui me fit juger que c'étoit quelque chose de conséquence, c'est qu'il tournoit souvent la tête, pour voir s'il n'étoit point observé. Il m'apperçut, & vint aussi-tôt à moi assez interdit, à ce qu'il me sembloit. Quelque temps après il me demanda, (mais avec une indifférence fort étudiée) ce que je faisois en cet endroit, & s'il y avoit long-temps que j'y étois. Lorsqu'il m'interrogeoit ainsi, j'apperçus l'herbe que je cherchois, & ma réponse fut de la cueillir à ses yeux, & de lui en dire les propriétés. Il me tint plusieurs discours sans suite, & me fit aussi mal-à-propos plusieurs offres de service. Je m'étonnois que lui, qui étoit le plus fier de tous les hommes, & qui ne faisoit comparaison avec personne, prît le chemin que je tenois, quoique ce ne fût pas le sien. Par honnêteté je ne voulus pas le souffrir : il s'apperçut de sa bévue, & me quitta.

Examinant depuis toutes les particularités de cette aventure : *Voilà*, continuai-je, *ce qui m'est venu en pensée*, *fondé sur ce que l'on apportoit à Morgan toutes*

les pierres précieuses que l'on avoit trouvées dans le pillage, j'ai toujours cru qu'il avoit retenu les plus belles. En effet, on se ressouvenoit fort bien de lui en avoir mis entre les mains de considérables, & qui cependant ne parurent point à la distribution du butin. Il est à présumer que lui qui avoit dessein, comme on a vu, de nous faire tous fouiller, & de permettre qu'on le fouillât, n'avoit garde de porter sur lui les pierreries qu'il nous déroboit, encore moins de les mettre dans ses coffres qu'on pouvoit fouiller aussi-bien que lui. Cela me fait croire qu'il avoit pris le parti de les cacher dans un trou au coin du canot dont j'ai parlé & qu'effectivement il y en cachoit lorsque je le surpris. Il falloit sans doute que cette cachette fût pratiquée avec beaucoup d'adresse, puisqu'ayant visité le canot partout, je ne pus découvrir la moindre apparence de ce que je soupçonnois. Ce qui me confirma encore dans mes soupçons, c'est que Morgan étant en voyage, avoit grand soin de ce canot, & ne le perdoit jamais de vue.

C'est ainsi que chacun disoit sa pensée sur l'infâme conduite de ce traître, & il nous auroit été bien plus avanta-

geux de le faire dans le temps qu'on pouvoit y remédier : mais personne n'osoit alors s'expliquer sur ce sujet, craignant d'être décelé ; car Morgan, depuis sa victoire, devenoit tous les jours plus severe, & se rendoit redoutable par ses hauteurs.

Ce qui redoubloit notre désespoir, c'est que pendant que nous faisions toutes ces réflexions, aussi affligeantes qu'inutiles ; pendant que nous étions dans un méchant vaisseau, avec quelques pauvres esclaves aussi vieilles que laides, (car Morgan nous avoit ainsi partagés) le même Morgan étoit en repos à la Jamaïque, riche, heureux, & le plus content du monde entre les bras d'une belle & jeune épouse.

CHAPITRE II.

Histoire d'un Aventurier Espagnol.

LE mauvais état de notre vaisseau, & l'incertitude du lieu où nous irions le racommoder, nous donnoit beaucoup de peine, lorsqu'une de nos esclaves, qui connoissoit le pays, nous dit qu'aux environs il y avoit un vieux Aventurier

Espagnol, qui recevoit très-bien les Aventuriers François & Anglois, & commerçoit avec eux des marchandises qu'ils apportoient : qu'à la vérité il y avoit long-temps qu'elle étoit sortie du pays, & que l'Aventurier dont elle parloit étant fort âgé quand elle partit, elle ne savoit pas s'il seroit encore en vie ; mais que si nous voulions lui permettre d'aller s'en informer, elle reviendroit nous en rendre compte. La proposition de l'esclave fut bien reçue, & nous navigâmes du côté qu'elle nous marqua. Comme nous connoissions sa fidélité, nous la mîmes à terre, à l'endroit où elle voulut.

Elle revint un jour après son départ, & nous apprit que l'Aventurier Espagnol n'étoit point mort, qu'elle l'avoit vu de notre part ; qu'enfin il ne demandoit pas mieux que de nous accommoder de ce qui nous seroit nécessaire. Nous descendîmes à terre, & nous marchâmes en bon ordre vers l'habitation de l'Aventurier, l'esclave nous servant de guide. A peine avions-nous fait six heures de chemin, que nous apperçumes une forteresse, défendue par des fossés d'une grande profondeur, & par des murailles toutes couvertes de mous-

se, & extrêmement épaisses. Nous en fîmes le tour, & nous vîmes aux quatre coins quatre bastions assez bienfaits, munis chacun d'une bonne batterie de canon. Nous déployâmes nos étendarts, nous battîmes la Diane, & il ne parut personne ; mais un quart-d'heure après nous apperçumes un homme au travers des embrasures d'un de ces bastions, qui mettoit le feu au canon. Nous nous couchâmes tous à terre, surpris de la réception. Le canon tiré, & sans effet, à cause de notre précaution, nous nous relevâmes, & nous nous mîmes hors de sa portée. Nous croyions que l'esclave nous avoit trahis & nous allions la mettre en pieces, lorsquelle courut vers la forteresse. Aussi-tôt elle appella la sentinelle, qui parut. Pourquoi, lui cria-t-elle, *votre maître manque-t-il de parole ? Ne m'a-t-il pas promis de recevoir les Aventuriers ?* Il est vrai, répondit la sentinelle, mais il a changé d'avis.

Ces paroles nous firent connoître l'innocence de l'esclave & la perfidie de l'Espagnol. Nous cherchions le moyen de nous en venger, lorsque nous vîmes quatre hommes. Ils nous crierent d'assez loin, qu'ils venoient de

la part de leur maître, & que si nous voulions les écouter, on pourroit accommoder les choses. Ils approcherent, & nous dirent que leur maître avoit coutume de bien recevoir les Aventuriers, lorsqu'ils députoient quelques-uns vers lui; mais que nous voyant un si grand nombre, il avoit crû que nous venions l'attaquer, & qu'il s'étoit mis en défense : Que si nous voulions envoyer de notre part autant de personnes qu'il en envoyoit de la sienne, ils demeureroient en ôtage pour sûreté.

Nous trouvâmes la proposition raisonnable, on envoya quatre hommes d'entre nous, & je fus du nombre parce que je parlois bien Espagnol. Lorsque nous fûmes arrivés, on nous introduisit auprès de l'Aventurier. Il étoit assis ayant deux vieillards à ses côtés. Nous le saluâmes, il baissa la tête sans pouvoir se lever de son siege, à cause de sa vieillesse. Cet homme me parut vénérable, & par son âge, & par sa bonne mine. Tout vieux qu'il étoit, il avoit encore les yeux bien ouverts, fort nets & fort riants. Les années ne le défiguroient point tant, qu'on ne remarquât en lui de certains traits qui plaisoient; ses rides même sembloient n'a-

voir fait que graver plus profondément, je ne sais quoi de majestueux qui régnoit sur toute sa physionomie.

Je lui fis un compliment, auquel il voulut répondre. Je dis qu'il voulut, car je ne lui vis que remuer les lévres & une grande barbe blanche sans articuler les paroles, tant il avoit la voix foible. Il se tourna vers l'un des hommes qui l'accompagnoient, & lui fit signe de nous parler. Cet homme nous assura que son maître étoit bien aise de nous voir, & qu'il avoit ordre de nous donner satisfaction. C'est pourquoi, ajouta-t-il, si vous desirez passer au magasin, vous choisirez ce qui vous accommodera, & l'on prendra en échange ce que vous donnerez. Il parloit ainsi, sachant qu'il y a beaucoup de choses que les Aventuriers n'estiment pas, qui cependant ne laissent pas d'être considérables, & sur lesquelles il y a du profit à faire.

Nous fîmes nos remercimens au vieillard, & nous allâmes au magasin, qui étoit vaste & bien garni. Nous reconnûmes à beaucoup de choses, que les Aventuriers venoient souvent commercer avec l'hôte de cette maison. Comme nous parcourions tout des

yeux, nous apperçûmes quelques tonneaux d'eau-de-vie, dont nous nous accommodâmes, & notre conducteur vint à notre vaisseau prendre les marchandises que nous étions convenus de lui donner en échange.

Histoire d'un Portugais, ami des Aventuriers.

Chemin faisant, je lui demandai quelques particularités de son maître, & je fus surpris d'apprendre qu'il n'étoit ni Espagnol ni Aventurier. On l'a crû l'un & l'autre, nous dit cet homme, parce qu'il a été élevé chez les Espagnols & qu'il a passé sa vie avec les Aventuriers. Il est Portugais de nation; un vaisseau l'enleva fort jeune comme il étoit dans un canot, le maître du vaisseau, qui étoit Espagnol, le mena dans une de ses maisons, où il faisoit cultiver par des esclaves quelques jardins plantés d'arbres de cacao. Il le mit parmi ces esclaves, & le dressa si bien à travailler avec eux, qu'il gouvernoit en son absence.

Cet Espagnol ne manquoit pas tous les ans de venir charger un vaisseau de cacao. Un jour qu'il étoit venu dans ce dessein, & que celui dont je parle étoit dans le vaisseau pour prendre garde aux esclaves qui le chargeoient, un coup de vent jetta ce na-

vire en pleine mer, & l'emporta bien loin. Mon maître, qui avoit fait plusieurs voyages sur mer, étoit devenu assez bon pilote, & voulut ramener son vaisseau; mais les esclaves s'y opposerent fortement, disant qu'ils vouloient profiter de l'occasion, & se tirer d'esclavage. J'étois du nombre des esclaves dont je parle, & des plus animés contre celui qui vouloit perpétuer notre servitude. Il fut donc contraint de céder au nombre, & de s'abandonner à la fortune; car il avoit beau demander où l'on vouloit aller, on ne se déterminoit à rien, ne trouvant point de lieu où l'on crût être en sûreté. Là-dessus il nous arriva ce qui ne manque gueres d'arriver sur mer.

Un vaisseau que nous n'apperçûmes qu'au moment qu'il fut assez près de nous, nous donna la chasse. Notre maître employa toute son adresse pour lui échapper, & une tempête qui survint encore à propos, nous écarta bien loin du vaisseau ennemi. La tempête cessée, nous commencions à respirer, lorsque nous revîmes ce même vaisseau, qui nous joignit promptement, & ceux qui le montoient passerent dans notre bord, où l'on ne fit aucune résistance.

Peu de jours après, leur chef qui étoit un corsaire, nous mena au lieu que vous venez de quitter & qui lui appartenoit : il nous y a toujours fort bien traités, sur tout notre maître, pour lequel il a eu tant d'affection, qu'en mourant il lui a laissé tout son bien. Comme ce corsaire avoit aimé toute sa vie les Aventuriers, il vivoit & commerçoit avec eux; après sa mort notre maître a fait de même, & nous nous en sommes bien trouvés.

Lorsqu'il eut cessé de parler, je lui demandai pourquoi ils avoient là une forteresse : c'est, dit-il, à cause des Espagnols qui y ont déja fait plusieurs descentes; mais ils l'ont toujours attaquée inutilement, & même avec perte, surtout la derniere fois, & je ne pense pas qu'ils ayent envie d'y revenir davantage.

Durant ces discours nous arrivâmes insensiblement au bord de la mer. Nos camarades furent ravis de nous voir, & plus que tout, l'eau-de-vie que nous leur apportions. Ceux qui étoient venus avec nous choisirent ce qui leur étoit propre en échange, & ceux qui étoient restés en ôtage s'en retournerent, après les avoir tous regalés le mieux qu'il nous fut possible.

Au ſecond voyage que j'ai fait en Amérique, j'ai eu occaſion de retourner dans ce même lieu; mais je trouvai la fortereſſe ruinée. J'eus la curioſité de ſavoir des nouvelles du bon vieillard à qui elle appartenoit. On me dit qu'à la mort il avoit laiſſé deux fils, qui ſe voyant puiſſamment riches, avoient équipé des vaiſſeaux pour aller contre les Indiens appellés *Indios Bravos*, & conquérir leur pays; mais qu'ils n'étoient point revenus, & que ſelon toutes les apparences ils s'étoient établis ailleurs.

CHAPITRE III.

Route des Aventuriers vers la côte de Coſta Ricca, juſqu'au Cap Gracia à Dios.

LOrſque Morgan ſortit de la riviere de *Chagre*, le vaiſſeau où j'étois ne put le ſuivre faute de vivres, & parce qu'il faiſoit eau de tous côtés; ce qui nous détermina à paſſer dans une grande baye à trente lieues de Chagre, nommée *Boccá del Tauro*, où nous eſpérions trouver de quoi réparer notre vaiſſeau. Deux jours après notre départ

nous arrivâmes à la pointe de Saint Antoine, qui fait l'entrée de cette baye, & qui forme comme une peninsule habitée par les Indiens, que les Espagnols nomment Indios Bravos, parce qu'ils ne les ont jamais pû réduire. L'opinion commune, & qui est reçue en ce pays-là, c'est qu'il y a eu autrefois parmi eux des Indiens extrêmement adroits, robustes & courageux, & dont la maniere d'attaquer & de se défendre étoit fort singuliere.

Indiens appellés Indios Bravos.

Je me souviens que Morgan avoit plusieurs fois juré de leur faire perdre la qualité d'Indios Bravos, & d'aller chez eux avec tant de monde, qu'il pût battre tout le pays, & les relancer comme des bêtes sauvages jusques dans leurs tannieres. Aujourd'hui qu'il est à son aise, je m'imagine qu'il ne songe plus gueres à ce dessein, & qu'il le regarde comme l'entreprise d'un Aventurier qui peut tout hazarder, parce qu'il n'a rien à perdre.

Autrefois les Aventuriers traitoient avec ces Indiens, qui les accommodoient de ce dont ils avoient besoin. En échange ces mêmes Aventuriers leur donnoient des haches, des serpes, des couteaux & d'autres instrumens de fer.

Ce commerce a duré long-temps, & les Indiens n'ont pas été les premiers à le rompre. Voici de quelle maniere la chose est arrivée.

Commerce des Indiens & des Aventuriers pourquoi rompu.

Quelques Aventuriers s'étant rencontrés à *la Baye de Boca del Tauro*, dont je viens de parler, engagerent les Indiens d'y amener leurs femmes. Ils se régalerent ensemble ; mais dans le vin ils en tuerent quelques-uns, & enleverent les femmes. Depuis ce temps-là les Indiens n'ont voulu, ni commerce, ni reconciliation avec eux.

Cette baye a vingt-cinq ou trente lieues de circuit, & beaucoup de petites isles, l'une desquelles peut être habitée, à cause de l'eau qui y est très-bonne. Dans ce lieu on trouve plusieurs sortes d'Indiens qui se font la guerre, & ont même divers langages. Les Espagnols n'ont jamais pu les assujettir, à cause de leur courage & de la fertilité de leur pays, dont la terre est si excellente, qu'elle leur fournit de quoi vivre, sans qu'ils soient obligés de la cultiver.

De là nous allâmes à *la pointe à Diego*, ainsi nommée à cause d'un Aventurier Espagnol de même nom qui alloit là. Elle est arrosée d'une petite riviere d'eau douce, dans laquelle nos gens croyoient

pêcher beaucoup de tortues ; mais ils furent trompés, & il fallut se contenter d'œufs de crocodiles que nous trouvâmes dans le sable. Ils étoient d'aussi bon goût que les œufs d'oyes.

Nous allâmes ensuite à l'Orient de la baye, où nous rencontrâmes des navires d'Aventuriers François, qui se raccommodoient, & qui avoient assez de peine à vivre ; ce qui nous obligea à n'y faire pas un long séjour, & à nous retirer du côté du Ponant, où nous nous trouvâmes mieux. Nous prenions tous les jours autant de tortues qu'il nous en falloit pour vivre, & même assez pour en saler.

Au bout de quelques jours l'eau nous manqua, & nous allâmes en prendre dans une riviere qui n'étoit qu'à deux lieues de nous. Comme nous savions bien qu'il y avoit là des Indiens, on mit du monde à terre pour voir s'il n'y avoit point de danger ; mais on ne découvrit rien, & nos gens prirent de l'eau.

Peu de temps après, quelques Indiens fondirent sur eux sans leur faire de mal ; au-contraire, les nôtres en tuerent deux, dont l'un portoit une barbe d'écaille de tortue, & l'autre paroissoit quelque

homme de considération ; parce qu'il avoit une écharpe qui couvroit sa nudité, & une barbe d'or qui le distinguoit. Cette barbe étoit une plaque d'or battu qui avoit trois doigts de large, & autant de long ; elle pesoit une once & demie.

Cela suffit pour persuader qu'on trouve de l'or dans le pays de ces Indiens, qui s'étend assez loin, & qu'on pourroit facilement habiter malgré les Espagnols, qui n'y ont pas plus de droit que toute autre nation. Le terroir en est humide, parce qu'il y pleut trois mois de l'année : cependant il ne laisse pas d'être merveilleusement bon, car la terre en est noire & produit de puissans arbres.

Peu de jours après nous essayâmes de faire route vers la Jamaïque ; mais le temps n'étoit pas meilleur que lorsque nous sortimes de la riviere de Chagre. Nous ne laissâmes pas de poursuivre notre chemin, & nous fûmes chassés d'un bâtiment que nous croyions ennemi, parce qu'il ne nous montroit point de pavillon, & que la fabrique en étoit Espagnole. Nous fîmes du mieux que nous pûmes pour lui échapper ; mais en vain, & nous nous préparions à nous battre, lorsqu'en nous approchant il arbora son pavillon qui nous tira de peine. C'étoit

un des bâtimens qui s'étoient trouvés avec nous à *Chagre* & à *Panama.* Il nous dit que les brises (c'est un vent de Nord-est qui y dure six mois de l'année) l'avoient empêché de doubler pour faire sa route, & de gagner *Carthagene.*

Route de Carthagene impraticable

Voyant que ce vaisseau qui étoit meilleur que le nôtre, n'avoit pû avancer, nous resolûmes de relâcher vers la Jamaïque par le *Cap de Gracia à Dios*, & pour ce sujet nous revînmes dans *Boca del Tauro*, où nous demeurâmes quelque temps, afin de nous munir de ce qui nous étoit le plus néceſſaire.

Nous paſsâmes à *Boca del Drago*, où nous eſpérions faire mieux, parce qu'il y a beaucoup de Lamentins. Ce lieu appellé *Boca del Drago*, a communication avec *Boca del Savoro*, & n'est clos que par une quantité de petites isles, dont il y en a qui sont habitées, & éloignées de la grande terre de deux petites lieues tout au plus.

On connoît qu'elles sont habitées, parce qu'on y voit des Indiens, & que quand on les côtoye, on sent l'odeur des fruits qui sont sur les arbres. Jamais chrétien n'a pu avoir communication avec ces Indiens, les Aventuriers n'oseroient prendre d'eau chez eux, ni ap-

procher de leurs terres de trop près avec leurs canots. Un jour un Aventurier envoya son canot pour pêcher : Comme il alloit le long du rivage, ceux qui étoient dedans, furent surpris de voir les Indiens se laisser tomber du haut des arbres dans l'eau ; d'où sortant tout-à-coup, ils chargerent un des leurs & l'emporterent, sans qu'on en ait jamais eu de nouvelles.

Indiens qui tombent des arbres & emportent les hommes

Le fameux Aventurier Louis Scot, se trouvant dans cette baye, fit descente sur cette petite isle, pour en découvrir les habitations : mais quoiqu'il eût plus de cinq cens hommes avec lui, il fut obligé de se retirer, car à mesure qu'il avançoit dans le pays, on lui tuoit son monde, sans qu'il pût découvrir personne. Ces Indiens sont encore extrêmement agiles à courir dans les bois.

Un jour que j'étois dans cette baye à la pêche de la tortue, avec mes camarades, nous vîmes de loin deux de ces Indiens dans un canot qui pêchoient avec des filets. Nos gens tâcherent de les surprendre, & pour cela ne faisoient point de bruit de leurs rames ; ils tiroient le canot le long de la terre avec une main, en empoignant de l'autre les branches des arbres. Ces Indiens, qui

font toujours bon guet, les apperçurent, & prirent aussi-tôt leurs filets & leur canot, qu'ils porterent à plus de vingt-cinq pas dans le bois. Nos gens qui n'étoient qu'à dix-huit pas d'eux, sauterent aussi-tôt à terre avec leurs armes, croyant les joindre : mais ils ne purent en venir à bout; car lorsque ceux-ci se virent pressés, ils abandonnerent leur canot, leurs filets & leurs armes, & firent des hurlemens horribles en se sauvant. Les Aventuriers au nombre de onze, tous forts & vigoureux, eurent beaucoup de peine à remettre à l'eau ce même canot que deux Indiens avoient porté si loin; ce qui fait juger qu'ils ont une extrême force.

Leur agilité & leur force.

Nous demeurâmes là quelque temps pour voir s'il n'y auroit pas moyen de négocier avec eux; mais nous entendîmes redoubler leurs hurlemens, & faire un bruit si effroyable, que nous n'osâmes pas nous arrêter davantage. Nous retournâmes au plus vîte, emmenant avec nous le canot que nous leur avions pris, & où nous trouvâmes leurs filets, de la même façon que les nôtres, excepté qu'ils avoient environ deux pieds de hauteur, & quatre ou cinq brasses de longueur, des cailloux au lieu de plomb,

Description d'un filet, & d'un canot pris sur les Indiens.

& du bois léger au lieu de liége. On y voyoit aussi quatre bâtons de palmiste de la grosseur du pouce, & longs de six pieds ou environ. Un des bouts étoit pointu & fort dur, l'autre l'étoit aussi, & avoit à chaque côté trois crocs en forme de fléche. La pointe de ces bâtons étoit tellement endurcie au feu, qu'ils auroient percé une planche comme le meilleur instrument de fer. Leur canot étoit de bois de cedre sauvage, sans forme, & mal vuidé, plus épais d'un côté que de l'autre. Ce qui nous fit présumer que ces Indiens n'ont aucuns outils de fer propres à travailler. Ils sont en petit nombre, & la plus grande des isles qu'ils habitent n'a pas plus de trois ou quatre lieues de circuit.

Guerre entre les Indiens.

Un Indien que nous avions avec nous, & qui avoit pratiqué le pays, nous dit que ces nations n'ont aucune habitude avec ceux de la terre ferme, qu'ils ne s'entendent même point, & qu'ils se font sans cesse la guerre. La raison qu'il nous en donna, est que les Espagnols voulant réduire ces Indiens, en tourmenterent une partie d'une maniere cruelle. L'autre partie s'étant sauvée, s'étoit accoutumée à vivre de la pêche, & des fruits qui croissent naturellement

dans ce pays. Ils y sont errans & vagabonds, & n'osent avoir de lieu fixe, ni de commerce avec d'autres Indiens; parce qu'ils sont soumis aux Espagnols, & qu'ils les aident à détruire ceux qui ne le sont pas. Par cette raison ils se font encore aujourd'hui la guerre, & s'épargnent aussi peu les uns les autres, que s'ils n'étoient pas de la même nation.

CHAPITRE IV.

Suite de la route des Aventuriers jusqu'au cap Gracia à Dios. Singularités que l'Auteur a remarquées dans ce voyage.

LE péril que nous courions de tomber entre les mains de ces Indiens sauvages, ne nous empêcha pas de demeurer quelque temps à *Boca del Drago*, & d'y chercher de l'eau, sans toutefois oser nous hazarder dans le pays, ni approcher des fruits dont nous ressentions l'odeur, quoique nous fussions pressés de la faim.

Enfin voyant que nous ne pouvions y subsister, parce que la pêche n'est pas toujours bonne en ce lieu-là, nous sortimes

tîmes de *Boca del Drago*, & fîmes route le long de la côte, juſqu'à *El Porteté*, qui eſt une petite Baye où on eſt à l'abri de tous vents, excepté de celui d'Oueſt. *El Porteté* veut dire petit port. Celui-ci ſert aux Eſpagnols quand ils arrivent avec des vaiſſeaux chargés de marchandiſes à la riviere de *Suere*, où ils ont des habitations, & où ils plantent du cacao qui eſt le meilleur des Indes; de là ces marchandiſes ſont portées par terre à la Ville de *Cartage*. A l'embouchure de cette riviere, les Eſpagnols entretiennent une Garniſon de vingt-cinq ou trente hommes, avec un ſergent. Ils ont auſſi une vigie qui découvre en mer.

Dès que nous fûmes arrivés dans ce Port, nous marchâmes pour piller les Eſpagnols à la riviere du *Suere*, nommée par les Aventuriers *la Pointe Blanche*, & nous prîmes des précautions qui nous furent inutiles; car nous trouvâmes les habitations ravagées : ce qui nous fit juger que quelques-uns des nôtres nous avoient prévenus. Tout ce que nous pûmes faire alors, ce fut de prendre quantité de *Bananes*, dont nous chargeâmes notre vaiſſeau à moitié, & qui nous ſervirent de nourriture le long

de la côte. Nous les faiſions cuire dans de l'eau, & nous les mangions avec de la Tortue que nous avions ſalée dans *Boca del Drago.*

Peu de jours après nous ſortîmes de *Suere*, & nous paſſâmes devant l'embouchure de la riviere de *Saint Jean*, nommée *Deſaguadera*, où nous prîmes quelques Requiems, que nous mangeâmes avec nos Bananes. Nous cherchions toujours un lieu pour raccommoder notre vaiſſeau, qui tiroit l'eau & couloit bas, faute d'avoir les matieres propres à le tenir ſain, étanché, & franc d'eau. Nos Eſclaves étoient extrêmement fatigués de le pomper, & n'oſoient quitter la pompe un quart d'heure, autrement l'eau nous auroit gagnés; ce qui nous obligeoit de nous ranger le plus près de la terre qu'il étoit poſſible, pour découvrir quelque lieu qui fût propre à le raccommoder.

Nous entrâmes enſuite dans la grande Baye de *Bluksvelt*, ainſi nommée à cauſe d'un vieux Aventurier Anglois qui s'y retiroit ordinairement. Son embouchure eſt fort étroite au-dehors, & a beaucoup d'étendue au-dedans, quoiqu'elle ne puiſſe contenir que de petits Vaiſſeaux, parce qu'elle n'a que 14 à

15 pieds d'eau. Le pays des environs eſt marécageux, à cauſe d'un aſſez grand nombre de rivieres qui s'y répandent. On trouve là encore une petite iſle qui nourrit des Huitres auſſi bonnes que celles d'Angleterre; mais elles ſont plus petites.

Nous allâmes mouiller vis-à-vis de cette petite iſle, en terre ferme, contre une pointe qui fait une Peninſule, où nous cherchâmes le moyen de donner carene à notre bâtiment; mais nous ne trouvâmes aucun lieu plus commode que celui où nous étions. Il n'y avoit point d'eau douce, ce qui nous réduiſit à creuſer des puits qui nous en donnerent de très-bonne. Nous cherchâmes des vivres. Pour cet effet une partie de nos gens alla à la pêche, & l'autre à la chaſſe, pendant que le reſte déchargeoit le Vaiſſeau, pour lui donner caréne. Enfin chacun avoit ſon occupation.

Le ſoir nos pêcheurs revinrent ſans avoir rien pris, ni vu même aucune apparence de Lamentin. Nos chaſſeurs apporterent quelques faiſans, & une biche. On fit cuire la moitié de la biche, avec les faiſans dont nous ſoupâmes d'un grand appétit, n'ayant point mangé de viande depuis que nous étions

ſortis de *Panama*. Il y avoit un homme parmi nous, qui nous recommanda de nous donner de garde des Indiens: mais comme ceux du Canot, & ceux qui avoient été à la chaſſe, n'en avoient point apperçu, nous crûmes qu'il n'y en avoit point; cependant nous ne laiſſâmes pas de faire bonne garde pendant la nuit. Le lendemain matin chacun de nous reprit ſa fonction, les uns la chaſſe, les autres la pêche; & pour cela tous ſe firent mettre à terre de l'autre côté de la Baye, où à cauſe des bois ils croyoient trouver de quoi tirer.

Le ſoir les Chaſſeurs apporterent des Singes qu'ils avoient tués, n'ayant trouvé rien autre choſe, & les Pêcheurs apporterent quelques poiſſons nommés *Savales*. On apprêta le poiſſon, & on le mangea pendant que les Singes cuiſoient. On en fit rôtir une partie & bouillir l'autre, & tout nous ſembla fort bon. La chair de ces animaux reſſemble à celle de Lievre, mais elle eſt un peu douçâtre, & il faut y mettre beaucoup de ſel en la faiſant cuire. La graiſſe en eſt jaune comme celle de chapon, & a bon goût. Nous ne vécûmes que de ces animaux pendant tout le temps que nous fûmes-là; parce que,

comme je l'ai déja dit, nous ne pouvions trouver autre chose, & les chasseurs en apportoient chaque jour autant que nous en pouvions manger.

Particularités des Singes.

Je fus curieux d'aller à cette chasse, & je ne fus pas moins surpris de l'instinct qu'ont ces bêtes de connoître plus particuliérement que les autres animaux ceux qui leur font la guerre, & de chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir & de se défendre. Lorsque nous les approchions, ils se joignoient tous ensemble, se mettoient à crier, à faire un bruit épouvantable, & à nous jetter des branches séches qu'ils rompoient des arbres. Il y en avoit même qui faisoient leur saleté dans leurs pattes, & qui nous la jettoient à la tête.

Comment ils se défendent.

Leur adresse à sauter & à se guérir quand ils sont blessés.

J'ai remarqué aussi qu'ils ne s'abandonnent jamais, & qu'ils sautent d'arbre en arbre si subtilement, que cela ébluit la vue. J'ai vu encore qu'ils se jettoient à corps perdu de branche en branche, sans jamais tomber à terre; car avant qu'ils puissent être à bas, il s'accrochent ou avec les pattes, ou avec la queue; ce qui fait que quand on les tire à coups de fusil, à moins qu'on ne les tue tout-à-fait, on ne peut les avoir,

car lorsqu'ils sont blessés, même mortellement, ils demeurent toujours accrochés aux arbres, ils y meurent, & ils n'en tombent que par pieces.

J'en ai vû de morts depuis plus de quatre jours, qui pendoient encore aux arbres ; on en tiroit quinze ou seize pour en avoir trois ou quatre. Mais ce qui me paroît de plus singulier, c'est qu'au moment que l'un d'eux est blessé, on voit les autres s'assembler autour de lui, mettre leurs doigts dans la playe, & faire la même chose que s'ils vouloient la sonder. Alors s'ils voyent couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feuilles qu'ils mâchent, & qu'ils poussent ensuite adroitement dans l'ouverture de la playe. Je puis dire avoir vû cette opération plusieurs fois, & l'avoir toujours vue avec admiration.

Comme les meres portent & nourrissent leurs petits.

Les femelles n'ont jamais qu'un petit, qu'elles portent de la même maniere que les Negresses portent leurs enfans ; ce petit étant sur le dos de sa mere, lui embrasse le col pardessus les épaules avec les deux pattes de devant, & des deux de derriere il la tient par le milieu du corps. Quand la mere veut lui donner à teter, elle le prend dans

ſes pattes, & lui préſente la mamelle comme les femmes.

Je ne dis point ici de quelle maniere ſont fait les Singes, parce qu'ils ſont fort communs en Europe. On ſçait qu'il y en a avec des queues, d'autres qui n'en ont point : ceux dont nous venons de parler ont des queues ; les autres qui n'en ont point, ſont plus communs en Afrique qu'en Amérique. On n'a point d'autre moyen pour avoir des petits, que de tuer la mere : comme ils ne l'abandonnent jamais, ils tombent avec elle lorſqu'elle meurt, & alors on les peut prendre. S'ils ſe trouvent embarraſſés en quelques lieux, ils s'entr'aident pour paſſer d'un arbre ou d'un ruiſſeau à un autre, ou en quelque autre rencontre que ce puiſſe être. Moyen de les prendre.

J'ai même entendu dire à des gens dignes de foi, que quand les Singes veulent paſſer une riviere, ils s'aſſemblent un certain nombre, ſe prennent tous par la tête & par la queue, & forment ainſi une eſpece de chaîne. Par ce moyen ils ſe donnent le mouvement & le branle néceſſaires, ils s'élancent & ſe jettent en avant ; le premier ſecondé de la force des autres ; atteint où il veut, & s'attache fortement au tronc

d'un arbre, aide, attire & ſoutient tout le reſte, juſqu'à ce qu'ils ſoient tous au lieu où eſt arrivé le premier.

A la vérité je n'ai jamais vu ceci, & j'ai de la peine à le croire ; cependant j'ai obſervé qu'on voit un grand nombre de Singes tantôt ſur un rivage, tantôt ſur un autre, & la preuve que ce ſont les mêmes, c'eſt que du côté où on les a vûs cinq ou ſix heures auparavant, on ne les y voit ni on ne les y entend plus ; ce qui ſemble confirmer ce que je viens de dire, puiſqu'on a coûtume de les entendre crier d'une grande lieue.

On trouve encore dans ce pays, & tout le long de cette côte juſques dans les Honduras, une eſpece de Singes que les François nomment *pareſſeux*, à cauſe qu'ils demeurent ſur un arbre tant qu'il y a une feuille à manger ; ils ſont plus d'une heure à faire un pas, & en levant les pattes pour ſe remuer, ils crient d'une telle force qu'ils percent les oreilles. Ils ſont hideux & fort maigres : excepté cela ils ne ſont point différens des autres. Il faut ſans doute que ces animaux ſoient ſujets à certain mal des jointures, comme la goutte, ou quelque autre incommodité : car quoiqu'on

Singes gouteux.

en prenne plusieurs, & qu'on les nourrisse bien, ils sont toujours les mêmes, ils mangent peu, & demeurent toujours secs & arides. Les jeunes sont aussi incommodés que les vieux, lorsqu'on peut les atteindre on les prend facilement avec les mains, sans qu'ils fassent autre chose que de crier.

Tous les singes de ce pays vivent de fruits, de fleurs, & de quelques insectes qu'ils attrapent de côté & d'autre.

Nous avions déja séjourné huit jours dans cette baye, & nous y serions demeurés plus long-temps, sans l'accident qui nous arriva. Un matin à la pointe du jour, nos chasseurs & nos pêcheurs étoient prêts à partir, & chacun de nous à remplir sa fonction : nos esclaves brûloient des coquillages pour faire de la chaux, au lieu d'arcanson, qui est une espece de poix, afin de raccommoder notre bâtiment; les femmes étoient occupées à remplir nos futailles d'eau, qu'elles alloient tirer tous les jours aux puits avant que la mer; qui l'auroit salée, fût haute. Comme ces femmes s'étoient levées plus matin qu'à l'ordinaire, pour aller à l'eau, une d'entr'elles demeura derriere, & s'amusa à cueillir & à manger de petits fruits

Accident fâcheux.

qui croiſſent au bord de la mer.

Cette femme étant baiſſée, vit à vingt-cinq pas d'elle, ſortir du chemin même par où étoient allées ſes compagnes, quelques Indiens qui venoient à elle. Auſſi-tôt elle courut vers nous, & cria : *voilà des Indiens.* A l'inſtant nous prîmes nos armes, & courûmes du côté où elle les avoit vus, & nous trouvâmes nos trois femmes eſclaves par terre, percées chacune de quatorze ou quinze fleches qu'elles avoient dans pluſieurs parties de leurs corps; en ſorte qu'elles ne donnerent pas le moindre ſigne de vie, quoique le ſang coulât encore de leurs bleſſures.

Nous allâmes dans le bois plus d'un quart de lieue ſans rien découvrir; nous ne diſtinguâmes pas même aucune trace d'hommes, quoique nous fuſſions bien aſſurés que ceux-ci s'étoient ſauvés par le chemin que nous prenions. Nous fûmes curieux de voir de quelle maniere ces fleches étoient faites, & nous les tirâmes hors du corps de ces femmes.

Fleches des Indiens Sauvages.

Nous trouvâmes qu'elles n'avoient aucune pointe de fer, ou d'autre métail, qu'elles étoient même faites ſans le ſecours d'aucun inſtrument. Elles avoient cinq ou ſix pieds de long, la

verge étoit de bois commun du pays, de la grosseur du doigt, bien arrondie, & pliante. A l'un des bouts on voyoit une pierre à feu fort tranchante, enchassée dans le bout même avec un petit croc de bois en façon de harpon. Tout cela étoit lié avec un fil d'archal, d'une telle force, qu'on pouvoit darder ces fleches contre les corps les plus durs sans pouvoir rien rompre; la pierre auroit plutôt cassé que de quitter le bois. L'autre bout étoit pointu.

Il y en avoit quelques-unes de bois de palmiste, curieusement travaillées, & peintes en rouge, à un bout desquelles on voyoit une pierre à feu, comme j'ai dit, & à l'autre un petit morceau de bois creux de la longueur d'un pied, où étoient renfermés de petits cailloux ronds, qui faisoient du bruit ensemble lorsqu'on remuoit la fleche. Ils avoient eu la subtilité de mettre des feuilles d'arbre dans ce bois, afin d'empêcher ces petits cailloux de faire du bruit, & je crois qu'ils emploient ces cailloux pour donner plus de coup à leurs fleches. On peut juger de là que les Indiens n'ont aucun commerce avec qui que ce soit.

Après avoir enterré les corps de nos

eſclaves, nous allâmes voir ſi nous ne trouverions point les canots de ces Indiens, pendant qu'une partie de notre monde travailloit à rembarquer promptement notre pillage : car nous n'oſions pas demeurer davantage, & quoique notre bâtiment ne fût pas encore en état, nous ne laiſſâmes pas de le remettre en mer, eſpérant, avant qu'il nous manquât, gagner le cap de *Gracia à Dios*, où nous étions aſſurés de trouver des Indiens de nos amis, qui nous donneroient ce qui nous feroit néceſſaire. Ainſi dès le même jour nous nous embarquâmes, & le lendemain matin nous ſortîmes de la baie de *Bluksvelt*.

CHAPITRE V.

Arrivée de l'Auteur au cap Gracia à Dios. Deſcription de la vie & des mœurs des Indiens de ce pays, & la maniere dont les Aventuriers traitent avec eux.

AU ſortir de *Bluksvelt* nous traverſames quantité de petites iſles qui forment une eſpece de dédale agréable à la vue. On les appelle *les iſles de Per-*

les. Nous y mouillâmes, & notre canot fut mis à l'eau pour prendre quelques tortues. Il y en a quelquefois beaucoup. Nous n'en prîmes qu'une, après quoi nous allâmes chercher de l'eau douce.

Dès le même ſoir nous fîmes voile, & le lendemain nous nous trouvâmes devant les iſles de *Carneland*. Mais comme le vent étoit favorable, nous continuâmes notre route, & en peu de jours nous arrivâmes au cap de *Gracia à Dios*, accompagnés d'un Aventurier François qui avoit été avec nous, & qui nous avoit donné la peur devant la riviere de *Chagre*. Lorſque nous fûmes à terre, pluſieurs Indiens nous vinrent recevoir, & nous firent mille careſſes.

Indiens qui commercent avec les Aventuriers. Origine de ce commerce.

Jamais les Eſpagnols n'ont pu réduire ces Indiens, non plus que les Sauvages: cependant les premiers ont toujours traité ſans répugnance avec les Aventuriers, tant Anglois que François ſans diſtinction. L'origine de cette alliance vint de ce qu'un Aventurier paſſant par là, ſe hazarda d'aller à terre, & d'offrir quelques préſents à ces Indiens, qui les reçurent, & lui apporterent en échange des fruits & ce qu'ils avoient de meilleur.

Quand l'Aventurier fut prêt à partir,

il déroba deux de ces Indiens, qu'il ſavoit être admirablement adroits à tirer du poiſſon au harpon; car il en avoit beſoin pour nourrir ſon équipage. Il traita bien ces Indiens, qui apprirent la langue Françoiſe. Les ayant gardés un an ou deux, il leur demanda s'ils vouloient retourner en leur pays. Ils répondirent qu'ils en ſeroient charmés. Il les y remena, & quand ils furent de retour chez eux, ils dirent tant de bien des Aventuriers à leurs compatriotes, qu'ils conçurent de l'amitié pour eux; mais ce qui l'augmenta encore davantage, c'eſt qu'ils leur firent entendre que les Aventuriers tuoient les Eſpagnols.

Dès-lors cette nation a commencé à careſſer les François, qui de leur côté leur faiſoient amitié, leur donnant des haches, des ſerpes, des cloux, & d'autres ferremens pour faire des armes. Par ce moyen ils ſe rendirent inſenſiblement ſi familiers avec eux, qu'ils apprirent leur langue, & prirent chez eux des femmes, que ceux-ci leur accordoient volontiers, de ſorte que quand les François partoient, il ſe trouvoit toujours des Indiens qui vouloient les accompagner; ce que les Aventuriers ne refuſoient jamais.

Par la suite des temps les François donnerent quelques uns de ces Indiens aux Anglois, leur apprenant la maniere dont il falloit les traiter, avertissant aussi les Indiens que les Anglois étoient de bonnes gens, qu'ils les traiteroient bien, & qu'ils les remeneroient chez eux. Ils se sont ainsi accommodés avec les Anglois, & ne font aujourd'hui aucune difficulté de s'embarquer sur les vaisseaux de l'une & de l'autre nation.

Quand ils ont servi trois ou quatre ans, & qu'ils savent bien parler la langue Françoise ou Angloise, ils retournent chez eux, sans demander d'autre récompense que quelques instumens de fer; méprisant l'argent, & les autres choses que les peuples de l'Europe recherchent avec tant d'empressement. Ils se contentent de ce qu'ils trouvent dans leur pays, & disent que s'ils ont peu, du moins ils sont en repos, & qu'on ne leur demande rien.

Ils se gouvernent à-peu-près en république; car ils ne reconnoissent ni roi, ni personne qui ait aucune domination sur eux. Quand ils vont en guerre, ils choisissent pour les commander, le plus apparent & le plus expérimenté, quelqu'un, par exemple, qui

Gouvernement des Indiens.

aura vécu avec les Aventuriers ; & quand ils reviennent du combat, ce commandant n'a pas plus de pouvoir que les autres. Les pays qu'ils habitent n'a que quarante ou cinquante lieues d'étendue. Ils sont environ quinze cens hommes en tout, séparés en deux bandes, qui forment comme deux colonies. Les uns sont au cap, & les autres à *Moustique*. Ce sont ceux de *Moustique* qui vont ordinairement avec les Aventuriers ; car les autres ne sont pas si courageux, & ont moins d'inclination pour la mer. Ils ne font ni alliance ni querelles avec leurs voisins ; mais si ceux-ci commencent à les attaquer, ils savent bien se défendre.

Religion des Indiens. Celle de leurs ancêtres.

Ils n'ont aucune religion ; cependant on tient que leurs ancêtres avoient autrefois leurs Dieux & leurs sacrifices. Je dirai un mot de leurs sacrifices, parce qu'ils avoient quelque chose de singulier. Ils donnoient tous les ans à leurs prêtres, un esclave qui devoit être la représentation de l'idole qu'ils adoroient. Dès que cet esclave entroit en office, après avoir été bien lavé, ils le revêtoient des habits & des ornemens de l'idole, l'appellant du même nom, en sorte qu'il étoit toute l'année honoré

& révéré comme leur Dieu. Il avoit toujours avec lui douze hommes de garde, tant pour le servir, que pour empêcher qu'il ne prît la fuite. Avec cette garde on le laissoit aller librement où il vouloit ; & si par malheur il s'enfuyoit, celui qui en étoit le chef étoit mis à la place pour représenter l'idole, & ensuite être sacrifié.

Cet esclave occupoit l'appartement le plus honorable de tout le temple ; il y mangeoit, il y buvoit, & les principaux de la Cité venoient l'y servir régulierement avec l'ordre & l'appareil dont on a accoutumé d'user envers les grands. Quand il alloit par les rues il étoit accompagné de seigneurs, & portoit à la main une petite flûte qu'il touchoit par intervalles pour faire entendre qu'il passoit. Aussi-tôt les femmes sortoient avec leurs petits enfans dans les bras, les lui présentoient pour les bénir, & l'adoroient comme leur Dieu. Le reste du peuple en faisoit autant. La nuit ils le mettoient dans une forte prison, de peur qu'il ne s'évadât, & ils continuoient ainsi jusqu'au jour de la fête, qu'ils le sacrifioient.

Ceci fait voir en passant, que l'ancienne coutume des Indiens étoit d'im-

moler des hommes à leurs fêtes solemnelles. Il est vrai que les Espagnols ont aboli cette coutume détestable en exterminant la nation ; mais en sont-ils moins coupables ? Si ces peuples ont sacrifié des hommes à leur superstition, les Espagnols n'ont-ils pas aussi sacrifié des hommes à leur intérêt en massacrant ces malheureux ? Ils semblent même plus inexcusables, car ces idolâtres croyoient honorer leur Dieu par ce sacrifice, les Espagnols au-contraire n'ont pensé qu'à satisfaire leur avarice par le massacre des Indiens.

Espagnols en quoi aussi coupables que les Indiens Idolâtres.

Pour revenir à ceux qui n'ont point de religion, quand on leur parle de Dieu, & qu'on les exhorte à se convertir, ils répondent que si Dieu est tout-puissant, il n'a que faire d'eux, & que s'il avoit voulu les appeller, il n'auroit pas attendu jusqu'alors. Ils croyent pourtant que nous avons une ame ; mais ils ne sauroient définir ce que c'est. Enfin ils font des cérémonies après la mort, & aux mariages. Lorsqu'un Indien recherche une fille qui ait son pere, il s'adresse à lui. Alors le pere lui demande s'il sait bien tuer du poisson, faire des harpons pour le prendre, & s'il est bon chasseur ? Quand

Sentimens qu'ils ont de Dieu & de l'ame.

Cérémonies de leurs mariages.

le jeune homme a répondu à toutes ces queſtions, le pere prend une grande calebaſſe qui tient pour le moins deux pintes, il y verſe une liqueur faite de miel & de jus d'ananas, & avale ce breuvage d'un ſeul trait ; il remplit enſuite la calebaſſe, la préſente à ſon gendre futur, qui la boit de même, & reçoit alors la fille pour ſa femme, après que le pere a pris le ſoleil à temoin qu'il ne la tuera point. C'eſt ainſi qu'ils ſe marient. Voyons de quelle maniere ils vivent enſemble lorſqu'ils ſont mariés.

L'homme fait une habitation, & la femme la plante de toute ſorte d'arbres fruitiers dont ils ſe nourriſſent. Lorſque l'habitation eſt plantée, la femme a ſoin de l'entretenir, & de préparer ce qui en provient pour boire ou pour manger. Ils vivent la plupart de bananes qu'ils font rôtir étant mûres, & ils les écraſent dans l'eau juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites en bouillie. Ils nomment cette nourriture *Michela* ; elle eſt bonne & fort nourriſſante. Il y a une ſorte de palmiſte, qui produit un fruit qu'ils préparent de la même maniere, ſi ce n'eſt qu'ils ne le font pas cuire, & qu'il eſt de couleur rouge.

La femme vient tous les matins pei-

gner ſon mari, & lui apporte à déjeune. Enſuite il va à la chaſſe, ou à la pêche, & à ſon retour elle apprête ce qu'il a apporté. Les femmes ordinairement s'occupent, outre le travail de leur habitation, à filer du coton, dont les hommes font des hamas & des ceintures pour cacher leur nudité. Ils n'ont que cela pour vêtemens, encore ne portent-ils pas tous des ceintures de coton; mais ſeulement d'une certaine écorce d'arbres, qui battue entre deux pierres devient douce comme de la ſoye, & dure longtemps. Ils font beaucoup de choſes de ces écorces, comme des lits & des langes pour leurs enfans.

Quand ils commencent leurs Loges, les femmes amaſſent ce qui eſt néceſſaire pour les faire, & les hommes les conſtruiſent. Ils ſont ſi peu jaloux les uns des autres, que les hommes & les femmes parmi eux ſe communiquent également. Ces deux tribus de la même nation, ſavoir celle du cap, & celle de Mouſtique, ſe voyent réciproquement. Celui qui rend viſite porte ſes plus belles armes, & ſe noircit autant qu'il peut. Quand il arrive dans le lieu où ſont ceux à qui il va rendre ſes devoirs, (car cette viſite eſt générale) il s'ar-

Ce qui ſe paſſe lorſqu'ils ſe viſitent.

rête à la premiere maiſon où on le mene. Au premier Indien qu'il apperçoit, il ſe jette tout de ſon long la face contre terre. L'autre qui le voit en cette poſture, & qui ſait que c'eſt un Indien de l'autre tribu, va avertir ceux de la ſienne, que quelques-uns de leurs amis ſont arrivés, car ils ne vont jamais ſeuls en viſite, & il y en a toujours un qui précede les autres. Alors trois ou quatre Indiens des principaux ſe noirciſſent promptement, prennent leurs armes, & vont recevoir celui qui eſt couché le ventre à terre. Ils le relevent, & vont enſuite aux autres, qui dès le moment qu'ils les apperçoivent ſe jettent par terre comme le premier; ils les relevent encore, & les menent tous au lieu où les autres ſont aſſemblés.

Pendant que ces trois ou quatre Indiens ſont occupés à recevoir les nouveaux venus, le reſte de leurs hommes ſe noirciſſent, & les femmes ſe rougiſſent avec du rocou, afin de recevoir auſſi la viſite. Lorſque les étrangers ſont arrivés on leur prépare du *Michela*, de *l'Achioco*, & une boiſſon auſſi forte que le vin pour le lendemain; car ils s'enivrent quand ils en boivent. Pendant ce régal, ils ſe réjouiſſent, rient,

fautent & danfent, les hommes témoignent de grandes amitiés aux femmes, & néanmoins ils ne les baifent jamais au vifage; au moins je ne l'ai point remarqué. Mais comme ils font fort lafcifs, ils ne laiffent pas de faire beaucoup d'actions indécentes. Après toutes ces réjouiffances, je ne fais s'ils vont reconduire ceux qui les font venus voir; car je ne l'ai jamais vu, ni demandé à gens qui aient pu m'en rendre raifon.

Comparaifon de nos manieres avec celles des Etrangers.

Nous autres François nous fommes étonnés de voir des manieres fi différentes des nôtres. Que dirons-nous donc de celles des autres nations qui le font bien davantage? Par exemple, nous buvons l'eau froide, & les Japonois la boivent chaude. Nous eftimons belles les dents blanches, eux les noires; & s'ils font d'une autre couleur, ils les teignent auffi-tôt de quelque drogue qui les noircit. Ils montent à cheval du côté de la main droite, nous de la gauche. Pour faluer nous découvrons la tête, eux les pieds, en fecouant légérement leurs pantoufles. Quand notre ami arrive vers nous, nous nous levons, au contraire ils s'affeient. Parmi nous les pierres précieufes font fort efti-

mées, chez eux ce ſont les communes. Nous donnons aux malades des choſes fort douces & bien cuites, ils leur en préſentent de ſalées & de crues. Nous les nourriſſons de volailles, ils les nourriſſent de poiſſon. Nous uſons de médecines ameres & de mauvaiſe odeur, ils en prennent de douces & qui ſentent bon. Nous ſaignons terriblement le malade, ils ne ſaignent jamais; & ce qui eſt bien remarquable, c'eſt qu'ils donnent de bonnes raiſons de tous leurs uſages. Ils prétendent, par exemple, que s'abaiſſer quand un ami ſe préſente, au lieu de ſe relever, eſt une plus grande marque de reſpect; que les vaſes de quelque uſage doivent être plus eſtimables que les pierres précieuſes qui ne ſont d'aucune utilité; que l'eau que l'on boit froide reſſerre les extrémités des inteſtins, cauſe la toux & les autres maladies de l'eſtomac; & la chaude au contraire, entretient la chaleur naturelle; qu'aux malades il faut donner des médecines que la nature deſire, & non pas celles qu'elle abhorre. Ils diſent enfin qu'il faut ménager le ſang, qui eſt la ſource de la vie. Pour les dents noires, outre qu'ils les trouvent plus belles de cette ſorte, ils ſoutiennent qu'il

faut leur donner cette couleur, parce que ſi elles ne ſont noires, elles le deviendront, par quelque accident qui les rendra telles. Ils raiſonnent du reſte à-peu-près de la même maniere. Ainſi les Indiens ont leurs coutumes, différentes des nôtres, & qui pour cela ne doivent pas nous paroître ridicules.

Indiens, ce qu'ils obſervent à la mort des uns & des autres.

Quand l'un d'entr'eux eſt ſur le point de mourir, tous ſes amis viennent le viſiter, & lui demandent s'il eſt fâché contr'eux de vouloir ainſi les abandonner. Lorſqu'il eſt mort, ſa femme va lui faire une foſſe de trois ou quatre pieds tant de profondeur, que de largeur, ſelon qu'il eſt riche; & s'il a des eſclaves, on les tue pour les enterrer avec lui. On jette auſſi dans la foſſe ſes habits, ſes armes, & tout ce qu'il a poſſedé. Sa femme lui porte pendant un an, qu'ils comptent par quinze lunes, à boire & à manger deux fois par jour; parce que ſelon la ſuperſtition des Indiens, elle s'imagine qu'il en a beſoin après ſa mort, & lorſqu'elle ne trouve plus ce qu'elle a apporté, elle tient cela à bon augure, croyant que ſon mari en a profité, quoique ce ſoit quelque animal qui l'ait mangé. Si au contraire elle trouve tout, comme il

arrive

arrive assez souvent, elle va l'enterrer, de peur que les bêtes n'y touchent. J'ai quelquefois fait bonne chere de ce que je trouvois sur ces fosses, car ce sont les meilleurs fruits qu'elles y apportent.

Lorsque les quinze lunes sont passées, la femme va ouvrir la fosse, prend les os de son mari ; les lave & les nettoye le mieux qu'il lui est possible ; elle les enveloppe, & les lie si bien les uns avec les autres, qu'ils ne peuvent se désunir ; enfin elle les porte sur son dos autant de temps qu'ils ont été en terre. Après cela elle les met au haut de son habitation, si elle en a une ; & si elle n'en a point, chez les plus proches parens qui en ont.

Les veuves ne peuvent prendre d'autres maris, qu'elles ne se soient acquittées de tous ces devoirs. On ne déterre point les os de ceux qui meurent sans avoir été mariés : mais on leur porte à manger. Les maris dont les femmes meurent, ne sont point obligés à ces cérémonies.

Quand leurs veuves peuvent se remarier.

Quand les Aventuriers sont chez cette nation, ils y prennent des filles, & les épousent à la maniere que les Indiens observent entr'eux ; & après la mort du mari, la femme Indienne fait

autant de cérémonies que s'il étoit Indien.

Devoirs que les Indiens rendoient aux morts.

Autrefois quand un grand Seigneur mouroit parmi eux, ils l'expoſoient quelque temps dans une chambre; alors ſes parens & ſes amis accouroient de toutes parts, apportoient des préſens au mort, & le ſaluoient comme s'il eût été en vie. Outre les eſclaves qu'il avoit, ils lui en offroient encore de nouveaux pour être mis à mort avec lui, afin de l'aller ſervir en l'autre monde. Ils faiſoient auſſi mourir ſon prêtre, ou ſon chapelain; car tous les grands Seigneurs avoient un prêtre chez eux pour faire les cérémonies de leur Religion. Ils le tuoient donc dans ce même moment, pour aller faire ſon office en l'autre monde; & ce qui eſt étrange, c'eſt que tous ces domeſtiques s'offroient volontiers pour aller ſervir leur maître défunt; & cela avec d'autant plus d'empreſſement, qu'ils en avoient été bien traités durant ſa vie. Ils tuoient auſſi le ſommelier, le Cuiſinier, les Nains & les Boſſus.

A ce propos on raconte qu'un Portugais étant eſclave parmi ces Barbares, avoit perdu un œil d'un coup de fleche qu'il avoit reçu au combat. Comme ils

vouloient le tuer pour accompagner un grand Seigneur qui venoit de mourir, il leur remontra que les habitans de l'autre monde ne pouvoient ſouffrir ceux qui avoient le moindre défaut, & qu'ils feroient peu d'état du défunt, ſi on voyoit à ſa ſuite un homme qui n'eût qu'un œil; qu'il feroit bien plus honorable pour le même défunt, d'en avoir un qui eût deux yeux. Les Indiens approuverent ces raiſons, & par cette adreſſe le Portugais ſut éviter la mort.

Comment les Eſclaves Negres ſont venus chez les Indiens.

Ils ont maintenant beaucoup de negres pour eſclaves; il y en a auſſi beaucoup de libres, à qui leurs maîtres en mourant ont donné la liberté : ces negres ne ſont pas naturels du pays, la race en eſt venue de Guinée, voici de quelle maniere.

Un navire Portugais qui venoit de traiter en Guinée pour porter des negres au Bréſil, s'en trouva ſi chargé, que les Negres mêmes s'en rendirent les maîtres, & qu'ils jetterent tous les Portugais à l'eau. Alors ne ſachant de quel côté tourner, ils allerent où le vent les conduiſit, & arriverent au *cap de Gracia à Dios*, ſans ſavoir où ils étoient. Plus de la moitié moururent de faim & de ſoif, & ceux qui échape-

rent furent faits eſclaves par les Indiens : ils ſont encore plus de deux cens de cette race. Ils parlent comme les Indiens, & vivent de même, ſans avoir aucun ſouvenir de leur pays, ſans pouvoir dire ni comment, ni d'où ils ſont venus.

Indiens ſujets à de grandes maladies. Le remede qu'ils y font.

Les Indiens ſont ſujets à des maladies dangereuſes, comme la petite verole, les fiévres chaudes, le flux de ſang. Quand ils ont la fiévre chaude, ils ſe mettent dans l'eau juſqu'au col, & par ce moyen ils ſe guériſſent parfaitement ; mais quand il leur ſurvient quelque maladie d'une autre nature, ils n'y font rien. Auſſi en meurt-il un grand nombre, & ne multiplient-ils guéres ; car au rapport des Aventuriers qui ont le plus fréquenté cette nation, il y a plus de ſoixante ans qu'on les voit toujours dans le même état, quoique l'air du pays ſoit fort bon, & que la terre en ſoit fertile. Voilà ce que j'ai pu remarquer dans tout le temps que j'ai ſéjourné en cet endroit. J'aurois encore beaucoup de choſes à dire, ſi j'écrivois tout ce qu'on m'en a rapporté ; mais je ne veux écrire que ce que j'ai vu, & ce que j'ai appris de perſonnes dignes de foi.

Pendant notre ſéjour nous amaſſâmes

autant de fruits qu'il nous en falloit pour gagner les côtes de *Cuba*, où nous voulions aller, & pour ces fruits nous donnâmes aux Indiens ce qu'on a coutume de donner. Nous en emmenâmes deux, qui s'embarquerent volontairement avec nous, ayant envie de faire autant de progrès que deux de leurs camarades que nous avions ramenés de *Panama*, & qui en avoient rapporté beaucoup d'instrumens de fer qu'ils regardent comme de grands trésors. Je me souviens que lorsque les deux premiers dont je parle étoient au pillage de Panama, s'ils trouvoient quelque argent, ils nous l'apportoient, & ne vouloient pas même mettre la main sur les habits, disant qu'ils n'en avoient pas besoin en leur pays, où l'air n'étoit point incommode. Ils ne s'attachent précisément qu'aux choses les plus nécessaires à la vie ; enfin ils boivent & mangent peu.



CHAPITRE VI.

Hiſtoire de l'Aventurier Monbars, ſurnommé l'Exterminateur.

DEs que nous fumes embarqués, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes voile vers *l'iſle de Cuba*, où nous arrivâmes quinze jours après notre départ. En vérité il étoit tems que nous arrivaſſions; car nous ne pouvions plus tenir notre navire à l'eau, le fonds étant pourri & mangé de vers. Les deux Indiens que nous avions, & nos chaſſeurs, allerent dans un canot à terre. Sur le ſoir les Indiens revinrent avec de la Tortue & du Lamentin, & les chaſſeurs avec du ſanglier & de la vache; en ſorte qu'ils apporterent à manger pour plus de deux cens hommes.

A cette vue notre chagrin ſe diſſipa, nous oubliâmes nos fatigues, & au lieu que durant notre miſere nous nous nuiſions à dix pas les uns des autres, nous prenions alors plaiſir à nous approcher, & à nous faire mille amitiés, ne nous appellant plus que freres. En un mot nous étions tous ſatisfaits, & réſolus de

demeurer long-temps dans ce lieu, afin de nous bien rétablir. Par bonheur nous n'avions là d'ennemis que les Eſpagnols; mais nous les cherchions plutôt qu'ils ne nous cherchoient.

Il ſemble que la providence ait ſuſcité les Aventuriers pour châtier les Eſpagnols. En effet, comme les Eſpagnols ont été le fleau des Indiens, on peut dire que les Aventuriers ſont le fleau des Eſpagnols; mais je n'en ſache point qui leur ait plus fait de mal que le jeune *Monbars*, ſurnommé *l'Exterminateur*.

L'Olonois même, à ce qu'on prétend, ne leur a jamais été ſi redoutable. On trouve ſur ce ſujet une grande différence entre ces deux Aventuriers, l'Olonois a ſouvent fait mourir pluſieurs Eſpagnols qui ne lui réſiſtoient pas, au-lieu que Monbars n'en a jamais tué un ſeul qui ne lui ait réſiſté.

Ceci me fait ſouvenir d'un incident que je rapporte maintenant, de peur qu'il ne m'échappe dans la ſuite; car les choſes qui regardent Monbars, ſont à l'heure que je parle ſi confuſes dans mon eſprit, que je les réciterai plutôt ſelon l'ordre qu'elles ſe préſenteront à ma mémoire, que ſelon le temps qu'elles ſont arrivées. J'écris celle-ci moins

pour la rareté du fait, que pour la singularité de l'aventure qui y a donné lieu.

Un jour que Monbars étoit en mer, il se vit obligé de descendre à terre pour les besoins de son vaisseau, & fut bien surpris de trouver des Espagnols dans un lieu où l'on n'en devoit point rencontrer. Ils marchoient en bon ordre, & bien armés dans une plaine assez éloignée de l'endroit où étoient les Aventuriers. Monbars craignant qu'ils ne prissent la fuite, s'ils voyoient tout son monde, ne fit paroître que quelques Indiens qui ne l'abandonnoient point, parce qu'ils l'aimoient, & qu'il les aimoit aussi. Les Espagnols ne manquerent pas de se jetter sur ce petit nombre d'Indiens, qui s'étoient avancés exprès pour les faire donner dans l'embuscade. Monbars qui observoit les ennemis, fondit sur eux & ne leur fit point de quartier. A l'heure même il avança dans le pays, où il trouva beaucoup de choses nécessaires à la vie, dont il munit son vaisseau. Après cette expédition les Aventuriers se rembarquerent, & firent voile toujours étonnés d'avoir rencontré des ennemis en cet endroit; & certainement ils avoient raison de l'être, car les Espagnols n'y

étoient venus que par une aventure extraordinaire, comme on le va voir par ce qui suit.

Les Espagnols montoient une barque remplie de Negres, qui alloient commercer à leur ordinaire. Ces Negres étant tous d'intelligence; & dans le dessein de se sauver, trouverent le moyen de percer la barque en plusieurs endroits; ils avoient aussi des tampons faits exprès, qu'ils mettoient & qu'ils ôtoient selon qu'ils vouloient donner ou fermer le passage à l'eau; & ils faisoient cette manœuvre si adroitement qu'on ne pouvoit en appercevoir rien.

Un jour que les Espagnols s'entretenoient assez tranquillement, comme ils ont coutume de faire à cause de leur humeur flegmatique, l'eau survenant tout-à-coup, les obligea d'interrompre leur entretien, & de courir par-tout pour retirer des hardes que l'eau gâtoit considérablement. Les Negres qui avoient causé le désordre, s'empresserent comme à l'envi pour l'arrêter, & y réussirent si bien, que les Espagnols admirerent leur promptitude & leur adresse. Ce fut-là le premier essai de leur ruse, & ils résolurent de la mettre en pratique jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un

temps favorable pour en profiter au gré de leurs deſirs. Ainſi ils prenoient occaſion du moindre vent & de la moindre tempête pour faire entrer l'eau, & ils la faiſoient entrer autant de fois qu'ils le jugeoient à propos, pour faire croire que la barque étoit mauvaiſe.

Les Eſpagnols commençoient à en être perſuadés, parce que le plus ſouvent au milieu de leur repas, & de leur ſommeil même, ils étoient ſurpris par des inondations d'autant plus incommodes, qu'elles étoient toujours imprévues. Un jour que la barque étoit proche d'un recif où les Negres l'avoient conduite à deſſein, ils déboucherent toutes les ouvertures, de maniere que les Eſpagnols ſe voyant prêts d'être ſubmergés, abandonnerent la barque & les Negres, & ſe jetterent ſur le recif, d'où ils gagnerent une langue de terre voiſine, & enfin l'endroit où Monbars les tailla en pieces.

Cependant un Negre étonné de ce que l'eau entroit de toutes parts, & avec une impétuoſité qu'il n'avoit point encore vue, jugea qu'il falloit promptement boucher les ouvertures, ou ſe réſoudre à périr. Mais il n'en put trouver aucune, & il crut ſes camarades dans

la même peine, ne pouvant s'imaginer qu'ils euſſent laiſſé inonder la barque de cette ſorte, s'ils avoient pu l'empêcher. Alors effrayé d'un péril ſi évident, il fut aſſez malheureux pour ſe ſauver avec les Eſpagnols. Il regarda ce qu'étoient devenus ſes compagnons, & les apperçut en pleine mer qui avoient arrêté l'eau ; & qui jouiſſoient de la barque. A cette vue le Negre parut au déſeſpoir, ce qu'il ne fit que trop connoître en trépignant & en s'arrachant les cheveux. Les Eſpagnols s'en étonnerent, parce qu'ils croyoient ſa deſtinée meilleure que celle de ſes camarades, qu'ils regardoient comme des gens perdus, ou prêts à ſe perdre : prévenus qu'ils étoient du mauvais état de la barque.

Mais comme de leur naturel ils ſont méfians, ils ſoupçonnerent quelque choſe de l'emportement du Negre, ils lui firent pluſieurs queſtions qui l'embarraſſerent, & qui redoublerent leurs ſoupçons. Enfin ils le menacerent des plus cruels tourmens, s'il ne leur diſoit la vérité ; & comme il ne les contentoit pas, des menaces ils en vinrent aux effets, le tourmenterent cruellement, & le forcerent d'avouer la choſe.

C'est de lui qu'on a su tout ce que l'on vient de raconter.

Cependant Monbars continuoit son voyage pour une grande expédition, dont je ne dis rien à présent, parce qu'avant que de passer outre, il est nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre, de reprendre de plus haut l'histoire de cet Aventurier.

L'Olonois qui le connoissoit particuliérement, m'a assuré qu'il étoit d'une des bonnes familles du Languedoc, qu'il a été très-bien élevé, & qu'il s'est appliqué sur-tout à tous les exercices qui peuvent former un Gentilhomme.

On prétend que dans sa jeunesse il avoit lu plusieurs relations de la conquête que les Espagnols ont faite des Indes, & par conséquent des cruautés inouies qu'ils y ont exercées. Cette lecture fit naître dans son ame la haine pour les vainqueurs, & la compassion pour les vaincus. Il témoigna toujours dans la suite un grand desir de venger ceux-ci, & il sentoit une joie excessive, lorsqu'il apprenoit que les Indiens avoient battu les Espagnols.

On avoit fait une comédie qui devoit être jouée par les écoliers du col-

lége où il étudioit. Parmi les acteurs on introduisoit sur la scene un François & un Espagnol. Monbars représentoit le François, & un de ses camarades l'Espagnol. Celui-ci déclama une longue tirade d'invectives contre la France, mêlée de rodomontades offensantes. Monbars sentit aussi-tôt émouvoir sa bile, & réveiller l'aversion qu'il avoit contre les Espagnols; aversion qui étoit née, & qui croissoit tous les jours avec lui. Impatient & furieux tout ensemble, il interrompit son camarade au milieu de son discours, des paroles il en vint aux coups, & si on n'étoit venu lui ôter des mains le prétendu Espagnol, il l'auroit tué infailliblement.

Cependant Monbars se formoit de jour en jour, & son pere songeoit à l'établir, lorsqu'il se déroba de sa maison, & alla trouver au Havre-de-Grace un de ses oncles qui commandoit un vaisseau pour le roi, avec ordre de croiser sur les Espagnols, contre lesquels nous étions alors en guerre. Il fit part de son intention à son oncle, qui le voyant bien fait & né pour les armes, en écrivit à son pere, & peu de jours après Monbars fit voile pour

joindre la flotte que l'on équipoit.

Pendant le voyage, au moindre vaiſſeau que l'on découvroit, il demandoit s'il étoit Eſpagnol. Il en parut un de cette nation; ſon oncle lui fit donner la chaſſe, & en approcha d'aſſez près pour s'appercevoir qu'on ſe diſpoſoit à mettre le feu au canon. Comme il craignoit que ſon neveu ne s'expoſât inconſidérément, il le fit enfermer, & eſſuya le canon des ennemis, qui par bonheur ne lui fit pas grand mal. Il joignit enſuite le vaiſſeau Eſpagnol, & on en vint à l'abordage. Alors on lâcha le jeune Monbars, qui fondit le ſabre à la main ſur les ennemis, ſe fit jour au milieu d'eux, & ſuivi de quelques-uns, que ſa valeur animoit, paſſa deux fois d'un bout à l'autre du vaiſſeau, renverſa tout ce qui ſe trouva ſur ſon paſſage, & ne ceſſa de combattre que lorſqu'on fût maître du vaiſſeau. Ce bâtiment étoit richement chargé. On y trouva trente mille balles de toile de coton, des tapis velus, & d'autres ouvrages des Indes de grande valeur; deux mille balles de ſoye repriſe; deux mille petites barriques d'encens, mille de cloux de gerofle; enfin une caſſette remplie de diamans bruts,

dont quelques-uns paroiſſoient de la groſſeur d'un bouton commun. Elle étoit garnie de pluſieurs barres de fer, & fermée à quatre ſerrures.

Pendant que les autres conſidéroient avec plaiſir les richeſſes qui leur tomboient entre les mains, Monbars ſe réjouiſſoit à la vue du grand nombre d'Eſpagnols qu'il voyoit ſans vie; car il ne reſſembloit pas à ceux qui ne combattent que pour le butin, il ne hazardoit ſa vie que pour la gloire, & pour punir les Eſpagnols de leur cruauté.

Je me ſouviens de l'avoir vu en paſſant aux *Honduras*. Il étoit vif, alerte, & plein de feu, comme ſont tous les Gaſcons. Il avoit la taille haute, droite & ferme, l'air grand, noble & martial, le teint baſané. Pour ſes yeux, on n'en ſauroit dire ni la forme, ni la couleur, ſes ſourcils noirs & épais ſe joignoient en arcade au-deſſus, & les couvroient preſque entiérement; en ſorte qu'ils paroiſſoient cachés comme ſous une voute obſcure. On voit bien qu'un homme fait de cette ſorte ne peut être que terrible. Auſſi dit-on que dans le combat il commençoit à vaincre par la terreur de ſes regards, & qu'il achevoit par la force de ſon bras.

Malgré la fureur du carnage, on épargna les Matelots dont on avoit besoin, & quelques officiers, parce qu'ils n'étoient pas Espagnols. Ils donnerent avis que le vaisseau qu'on venoit de prendre étoit suivi de deux autres encore plus richement chargés, que la tempête avoit écartés, qui arriveroient infailliblement dans peu de jours, parce que le rendez-vous étoit au *Port Margot*. J'avois oublié de dire que ce combat s'étoit donné vers *Saint Domingue*, dont ce port n'est pas éloigné.

L'oncle de Monbars profita de l'avis qu'on lui donnoit, & crut que les vaisseaux dont on parloit valoient bien la peine d'attendre dans le port, sept ou huit jours, & plus même s'il le falloit. Il ne douta nullement que la prise n'en fût certaine, ne laissant paroître au port que le vaisseau Espagnol dont il venoit de s'emparer, persuadé que les vaisseaux de cette nation le voyant au rendez-vous, ne manqueroient pas de le joindre, & d'être pris.

Là-dessus Monbars apperçut plusieurs canots qui tiroient vers les vaisseaux. Il demanda ce que c'étoit; on lui répondit que c'étoit des Boucaniers qui venoient, attirés par le bruit du com-

bat. Ils présenterent quelques paquets de chair de Sanglier, qu'ils savent si bien apprêter, qui est, comme je l'ai dit ailleurs, d'une odeur admirable, vermeille comme la rose, & dont on auroit envie de manger en la voyant seulement. On reçut très-bien leur présent, & on leur donna de l'eau de vie. Ils s'excuserent sur ce qu'ils présentoient si peu de cette viande, & dirent pour raison, que depuis peu la cinquantaine Espagnole avoit battu le pays, ravagé leurs Boucans, & tout emporté. *Comment souffrez-vous cela*, dit brusquement Monbars ? *Nous ne le souffrons pas non-plus*, *repliquerent-ils* avec la même brusquerie, *& les Espagnols savent bien qui nous sommes ; aussi ont-ils pris le temps que nous étions à la chasse : mais nous allons joindre plusieurs de nos camarades qu'ils ont encore plus maltraités que nous ; & leur cinquantaine, fût-elle devenue centaine, & même millieme, nous en viendrons bien à bout. Si vous voulez*, dit Monbars, qui ne demandoit que l'occasion de se signaler, *je marcherai à votre tête ; non pour vous commander ; mais pour m'exposer tout le premier.*

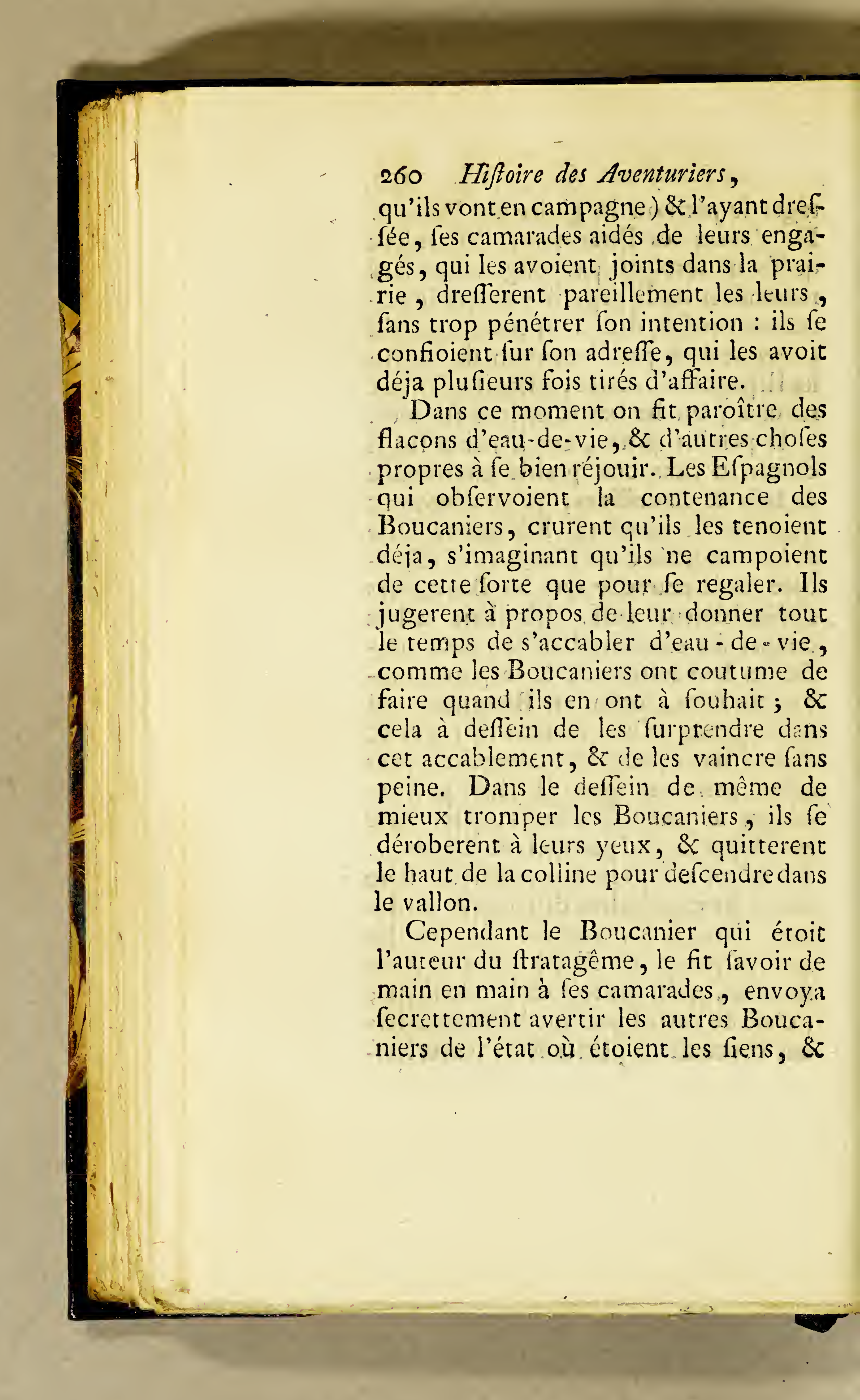
Les Boucaniers voyant à son air &

à son port, qu'il étoit homme d'expédition, l'accepterent volontiers ; & Monbars en demanda la permission que son oncle ne put lui réfuser, considérant qu'il avoit encore long-temps à demeurer-là, & que cependant il ne pourroit jamais retenir son neveu de la vivacité dont il étoit. Il lui donna quelques gens de son âge, & de sa valeur, pour l'accompagner ; mais il lui en donna peu, parce qu'il ne vouloit pas dégarnir son vaisseau, ayant peur d'être attaqué lui-même. Sur le champ le neveu quitta l'oncle, en lui promettant néanmoins qu'il seroit bientôt de retour auprès de lui. *Vous serez bien*, lui dit-il, *car je vous assure que les vaisseaux que j'attens, pris ou manqués, je partirai à l'heure même.* Il lui parloit de la sorte, non pas qu'il eût dessein d'en user ainsi, il l'aimoit trop tendrement ; mais pour précipiter son retour.

Monbars suivi des siens, passa avec joie dans un des canots des Boucaniers. Cependant un chagrin secret se mêloit à cette joie, & son cœur souffroit un rude combat. D'un côté il appréhendoit que les vaisseaux, qu'on attendoit n'arrivassent, qu'on ne se battît en son absence, & qu'il ne pût par-

tager le péril ou la gloire de l'action. De l'autre les Boucaniers l'aſſuroient qu'ils ne feroient pas long-temps ſans rencontrer les Eſpagnols ; ce qui le détermina enfin, dans l'eſpérance que s'il trouvoit dans peu l'occaſion de battre les Eſpagnols ſur terre, il ſeroit aſſez tôt revenu pour les battre encore ſur mer.

Il penſoit juſte ; car à peine fut-il deſcendu dans une prairie environnée de bois & de collines, qu'on découvrit quantité de cavalerie Eſpagnole leſte & bien montée, qui s'étoit ainſi aſſemblée ſur la nouvelle que les Boucaniers s'aſſembloient auſſi. Monbars alloit donner ſur eux tête baiſſée, ſans conſidérer leur multitude & le petit nombre des ſiens, lorſqu'un Boucanier qui étoit auprès de lui, homme de cœur & d'expérience, lui dit : *Attendez, nous allons avoir ces gens-là ſans qu'il en échappe un ſeul.* Ces mots, *ſans qu'il en échappe un ſeul*, arrêterent Monbars. En même temps le Boucanier fit faire alte à ſes camarades, & tourner le dos aux Eſpagnols, comme s'ils ne les avoient point vus. Il déroula une tente de toile, qu'il portoit en bandouliere ; (c'eſt de cette ſorte que les Boucaniers ont coutume de porter leurs tentes lorſ-



qu'ils vont en campagne) & l'ayant dressée, ses camarades aidés de leurs engagés, qui les avoient joints dans la prairie, dresserent pareillement les leurs, sans trop pénétrer son intention : ils se confioient sur son adresse, qui les avoit déja plusieurs fois tirés d'affaire.

Dans ce moment on fit paroître des flacons d'eau-de-vie, & d'autres choses propres à se bien réjouir. Les Espagnols qui observoient la contenance des Boucaniers, crurent qu'ils les tenoient déja, s'imaginant qu'ils ne campoient de cette sorte que pour se regaler. Ils jugerent à propos de leur donner tout le temps de s'accabler d'eau-de-vie, comme les Boucaniers ont coutume de faire quand ils en ont à souhait ; & cela à dessein de les surprendre dans cet accablement, & de les vaincre sans peine. Dans le dessein de même de mieux tromper les Boucaniers, ils se déroberent à leurs yeux, & quitterent le haut de la colline pour descendre dans le vallon.

Cependant le Boucanier qui étoit l'auteur du stratagême, le fit savoir de main en main à ses camarades, envoya secrettement avertir les autres Boucaniers de l'état où étoient les siens, &

les pria de les venir secourir ; mais surtout de se cacher dans les bois, & cependant, de peur de surprise, il fit observer les Espagnols.

Sur la brune les Boucaniers quitterent secrettement leurs tentes, & passerent sans bruit dans les bois, où ils trouvent ceux qu'ils avoient mandés, bien armés, & prêts à combattre; aussi-bien que leurs engagés qu'ils avoient amenés avec eux. Monbars mouroit d'impatience de voir les Espagnols, & s'imaginoit qu'ils ne viendroient jamais. Ceux-ci cependant attendoient le plus qu'il leur étoit possible, se figurant que plus ils attendroient, plus ils trouveroient les boucaniers plongés dans la débauche, & que les trouvant yvres morts, ils n'auroient plus qu'à les ensevelir sous leurs tentes.

A la pointe du jour on apperçut qu'ils faisoient quelque mouvement. Peu de temps après on les vit descendre en bon ordre de la même colline où ils avoient paru la premiere fois, quelques Indiens à la tête, en maniere d'enfans perdus. Les Boucaniers les attendoient de pied ferme, & bien postés; en sorte pourtant qu'ils ne pouvoient être vus, & qu'ils avoient l'œil attentif à tous les mouve-

mens de leurs ennemis. Comme ils avoient eu la précaution de dreſſer leurs tentes fort éloignées les unes des autres, cette ruſe obligea les Eſpagnols de diviſer leur cavalerie par petits eſcadrons, & de fondre ſéparément ſur chacune des tentes, où ils croyoient trouver les Boucaniers, qui les ſurprirent étrangement en ſortant de toutes parts, chargeant à propos & ſans relâche ces pelotons de cavalerie ainſi diſperſée, abattant tantôt les hommes, tantôt les chevaux, & le plus ſouvent tous les deux enſemble.

Monbars monté ſur un cheval Eſpagnol, dont il avoit tué le maître, couroit partout où l'on faiſoit réſiſtance. Il alla preſque ſeul charger inconſidérément un eſcadron de cavalerie, & plus inconſidérément encore s'en laiſſa environner. Il auroit ſans doute cédé au nombre, s'il n'avoit été promptement ſecouru & dégagé par les Boucaniers; enfin voyant que les ennemis écartés fuyoient à droite & à gauche, il les pourſuivoit à outrance.

Un Boucanier s'appercevant que les fleches des Indiens les incommodoient beaucoup: *Quoi*, leur cria-t-il en Eſpagnol, & en leur montrant Monbars, *ne voyez-vous pas que Dieu vous envoye*

un libérateur, qui combat pour vous délivrer de la tyrannie des Eſpagnols ? A ces mots les Indiens s'arrêterent, crurent ce que le Boucanier leur diſoit, en voyant ce que Monbars faiſoit, ils ſe joignirent à ſes côtés, & tournerent leurs fleches contre les Eſpagnols. Auſſitôt les fleches, la mouſqueterie & les autres armes aſſaillirent les Eſpagnols de toutes parts, & fondirent ſur eux comme la grêle.

Monbars regardoit ce jour comme le plus beau de ſa vie, voyant les Indiens à ſes côtés, qui le ſecondoient. Il prenoit plaiſir à les venger des cruautés que les Eſpagnols avoient exercées contre eux, & ſe ſentoit tranſporté de joie, en voyant ceux qu'il haïſſoit nager dans leur ſang. Jamais peut-être, à ce que l'on m'a rapporté, n'a-t-on vu un carnage ſi horrible, & la déroute fut ſi grande, que les chevaux & les hommes, ne parurent plus avoir de force que pour fuir devant le vainqueur.

Les Boucaniers qui étoient en train de vaincre, & les Indiens qui ne reſpiroient que la liberté, prierent Monbars de vouloir profiter de ſa victoire, & d'aller ravager les habitations des Eſpagnols, qu'on ne manqueroit pas de trouver

conſternés de la défaite des leurs. Monbars y conſentit, & marchoit à leur tête, lorſqu'il entendit un coup de canon qui venoit du port où étoient les vaiſſeaux de ſon oncle. Il partit en diligence, croyant que les vaiſſeaux Eſpagnols étoient arrivés, & qu'on en étoit aux mains, mais il trouva tout tranquille, le coup qu'il avoit ouï étoit le coup de partance, que ſon oncle avoit fait tirer pour l'avertir, jugeant au bruit de la mouſqueterie qu'il entendoit, que le lieu où ſe donnoit le combat n'étoit pas éloigné. En effet ſon oncle ne vouloit pas attendre davantage, étant preſſé d'aller où le ſervice du roi de France ſon maître l'appelloit. Il fut ravi de voir ſon neveu de retour, victorieux, & ſans bleſſures, & d'entendre les éloges qu'on donnoit à ſa valeur.

Les Boucaniers qui ne pouvoient plus quitter Monbars, & qui n'ont point d'autre pays que celui où ils trouvent bonne chaſſe, s'embarquerent avec lui. Les Indiens qui prévoyoient le danger qu'ils riſquoient, s'il leur falloit retourner dans leur pays après avoir abandonné les Eſpagnols, firent la même choſe; en ſorte que le vaiſſeau qu'on avoit pris ſur les Eſpagnols, ſe trouva

rempli

rempli de braves gens. On arma les Indiens de fusils & de sabres, dont ils se servoient aussi adroitement que de l'arc & des fléches. L'oncle donna le commandement du Vaisseau à son neveu, & nomma pour Lieutenant un Officier habile, afin qu'il pût l'aider dans le besoin, de son conseil & de son expérience; après quoi il fit mettre à la voile.

Je n'ai point sçu quelle route il tint; mais je sçais bien qu'après avoir vogué huit jours, il fut attaqué au sortir d'une grande Baye, par quatre vaisseaux de guerre Espagnols, qui coururent sur lui avant qu'il pût les éviter. Ils alloient, dit-on, au-devant de la grande Flotte chargée de l'argent des Indiens.

L'oncle de Monbars fut donc insulté par deux de ces grands navires. Il se défendit vaillamment, & fit reculer bien loin ceux qui penserent l'aborder. Ayant combattu plus de trois heures, & ne voyant aucun secours, parce que son neveu étoit extrêmement pressé par les deux autres, il se résolut à un dernier effort, & le fit avec tant de furie, que les deux navires Espagnols allerent à fonds les premiers, & qu'il les suivit de près, avec la satisfaction néanmoins d'avoir vû périr ses ennemis.

Ainsi périt l'oncle de Monbars, grand homme de mer & de guerre, après s'être défendu fort long-temps avec autant de bonheur que d'adresse; ses ennemis n'auroient pu triompher de lui, tout goutteux qu'il étoit, pour peu qu'il eût été secouru.

Monbars, outré de la perte de son oncle, & impatient de le venger, soutenoit les efforts des deux autres Vaisseaux avec tant de valeur & de fortune, qu'après en avoir coulé un à fond, il aborda l'autre. Les Indiens qui le virent entrer par un côté, se jetterent promptement à la nage pour le joindre de l'autre côté; ils entrerent à l'improviste, & surprenant les Espagnols par derriere, ils en enleverent un grand nombre à brasse corps qu'ils jetterent dans la mer, & en expédierent aussi beaucoup d'autres à coup de sabre dans le navire même, tandis que Monbars, secondé des siens, passoit au fil de l'épée ceux qu'il trouvoit à sa rencontre; de maniere qu'il se vit maître en peu de temps d'un navire plus grand & mieux équipé que ceux qui avoient péri.

Si Monbars avoit conçu tant de haine contre les Espagnols, pour avoir massacré les Indiens, on peut bien s'i-

maginer que cette haine redoubla lorsqu'ils eurent causé la mort de son oncle. Il cherchoit tous les moyens de la venger, & se trouvoit même assez fort pour l'entreprendre ; car il se voyoit monté de deux Vaisseaux des plus beaux & des meilleurs voiliers qui fussent peut-être alors sur la mer ; & quoique celui de son oncle fût coulé à fond, il s'en étoit sauvé les plus braves gens, & il avoit perdu peu des siens. Les Boucaniers lui proposerent donc de faire une descente dans un lieu qui se rencontroit sur leur route, & qui étoit tout propre à exercer sa vengeance, à cause de la multitude des Espagnols qui l'habitoient.

Il n'en fallut pas davantage pour l'y résoudre ; mais il ne put exécuter son dessein avec tant de promptitude, ni de secret, que le Gouverneur du pays n'en fût averti, & qu'il ne donnât bon ordre à tout : car il mit embuscade dans les bois & dans les crevasses des montagnes, quelques negres qu'il avoit, & d'autres Soldats de la milice du Roi d'Espagne. Outre cela il prit avec lui cent hommes de pied, qu'il disposa en trois bataillons, & quelques cent à six-vingt chevaux, à la tête desquels il se mit, avec

quatre pieces de canon, lesquelles commencerent à tirer pour incommoder la descente de Monbars, qui leur fit rendre la pareille avec tout le canon de ses Vaisseaux.

Les canonnades des ennemis, loin de faire peur aux Boucaniers & aux Indiens, ne firent qu'allumer leur ardeur; car suivant l'exemple de Monbars, qui tout le premier s'étoit jetté à terre, ils le suivirent de si près, que celui qui se trouva le dernier à s'y jetter s'estima le plus malheureux. Ils furent tous en un moment en bataille & aux mains avec les ennemis, qui croyant les surprendre à demi-débarqués, avoient fait avancer un de leurs bataillons, soutenu des deux autres, pour les charger avant qu'ils fussent en ordre. Mais les Espagnols furent eux-mêmes si brusquement chargés par les boucaniers, qu'à peine la salve des mousquetades fut achevée, qu'ils eurent à leur flanc Monbars avec les Indiens, qui les enfonça. Ainsi le premier bataillon des ennemis étant renversé sur les deux autres, & poursuivi chaudement, ils regagnerent la côte plus vîte qu'ils n'en étoient descendus; & Monbars les ayant joints, en fit un prodigieux carnage, pénétra bien avant dans le

pays, le parcourant en victorieux, & eut la satisfaction de venger pleinement sur cette nation la mort de son oncle, & le massacre des Indiens.

CHAPITRE VII.

Combat d'un Aventurier Portugais dans l'Isle de Cuba.

IL est bon de se ressouvenir que lorsque j'ai commencé cette Histoire, nous étions à l'isle de Cuba. Comme cette isle étoit pleine de crocodiles, nous nous divertissions à les prendre & à les assommer. Une partie de nos gens continuoient toujours à chasser & à pêcher, pendant que l'autre s'occupoit à raccommoder notre vaisseau, afin qu'il pût nous porter jusqu'à la Jamaïque.

Crocodiles dangereux. Moyen de s'en garantir.

Nos chasseurs alloient ordinairement dix ou douze ensemble, afin de se garantir des crocodiles; car cette isle est la seule de toute l'Amérique où il y en ait qui courent après les hommes. Voici le moyen d'empêcher qu'ils ne vous atteignent. Il faut aller tantôt à droite tantôt à gauche. Si vous allez tout droit, fussiez-vous montés sur les meilleurs

chevaux du monde, ils vous joignent en un moment : ce qu'ils ne peuvent faire lorſque vous biaiſez ; car la nature de ces animaux eſt telle, que la grandeur de leur corps ne les empêche point de courir ; mais ſeulement de ſe retourner ; & comme les éléphans ont de la peine à ſe relever quand ils ſont tombés, de même ces monſtres, qui ſont peſans & roides, ont de la peine à manier leurs corps, & ſe trouvent embarraſſés lorſqu'il faut faire tant de détours. Pendant qu'ils ſont dans cet embarras, on a le temps de prendre avantage ſur eux, juſqu'à ce qu'enfin on les fatigue ſi fort, qu'on les laiſſe bien loin derriere ; autrement on n'échapperoit jamais de leurs pourſuites.

Quelques vieux Aventuriers nous ont appris la raiſon pourquoi ces crocodiles ſont ſi âpres ſur les hommes. Ils diſent qu'un navire Portugais étant venu en cette iſle chargé de negres, la plûpart devinrent malades, & moururent en ſi grand nombre, que les Portugais ne faiſoient que les jetter à l'eau, & que ces corps étant pouſſés par la vague le long de la côte, les crocodiles les dévoroient, enſorte que depuis ce temps ils ſont devenus fort carnaſſiers. Ils dé-

truisent même tout le bétail que les Espagnols ont mis sur cette isle, qui est très-propre pour le nourrir, à cause de l'abondance des pâturages. Ces crocodiles surprennent ces animaux lorsqu'ils vont boire, & mangent les petits lorsque leurs meres les mettent bas.

Nos gens n'alloient point de jour à la chasse, qu'ils n'en rencontrassent quelques-uns prodigieusement gros, & ils les tuoient quoiqu'ils y courussent d'assez grands dangers.

Un des nôtres, Portugais de nation, qui dès sa plus tendre jeunesse avoit vécu avec les François, s'étant fait Boucanier, & enfin Aventurier, voulut aller à la chasse, accompagné seulement d'un Esclave nouveau venu de Guinée, & encore demi-sauvage. Il avança dans le Bois pour chercher de quoi tirer, & en passant un ruisseau, un crocodile, qui comme il nous l'a dit, avoit plus de cinq pieds de long, le prit tout d'un coup par une jambe, l'abbatit par terre & se jetta sur lui. L'Aventurier qui étoit vigoureux, se défendit & appella son esclave; mais celui-ci à la vue de ce terrible animal, prit la fuite, & alla se tapir dans un buisson.

Le crocodile avoit déja presque em-

porté une jambe à l'Aventurier qui perdoit beaucoup de ſang, & qui ne laiſſa pas malgré cela, de donner tant de coups de coûteau à cette furieuſe bête, qu'il la mit hors d'état de lui faire plus de mal. Enfin ſe relevant le mieux qu'il lui fut poſſible, il acheva de la tuer. Mais comme il ne pouvoit plus marcher, il appella encore ſon eſclave à ſon ſecours.

Plaiſant aveu d'un Eſclave.

Ce pauvre garçon nous a avoué depuis, que dans ſa frayeur il n'avoit pas pris garde au lieu où il s'étoit jetté, & que quoiqu'il fût alors preſque nud dans ce buiſſon, & percé de mille pointes d'épines, il les ſouffroit plutôt que de ſe réſoudre à ſortir parce qu'il craignoit encore plus les morſures du crocodile. Ainſi ſon maître avoit beau lui crier que le crocodile étoit mort, il ne ſe hâtoit pas davantage. Notre Aventurier fut donc obligé de ſe traîner juſqu'au lieu où étoit ſon Eſclave, qui le chargea ſur ſes épaules, & le porta deux grandes lieues dans le pays le plus incommode du monde, par de ſi mauvais chemins, qu'ils étoient tous deux extrêmement fatigués ; le maître de la douleur de ſes bleſſures, & l'Eſclave de la peſanteur de ſon fardeau.

Le soleil commençoit à baisser, de sorte qu'ils se voyoient réduits à demeurer tous deux dans le bois, à la merci de ces bêtes carnassieres, & d'y passer la nuit. L'Aventurier qui avoit de la vigueur, & de la présence d'esprit, se fit porter sur une petite montagne, d'où il découvrit le bord de la mer qu'il montra à son esclave, & le chemin qu'il devoit tenir pour y aller, afin de nous avertir de le venir prendre. Avant que de le quitter; il lui fit bander ses plaies avec sa chemise qu'il déchira, & mit son fusil avec ses couteaux auprès de lui pour se défendre; en cas qu'il fût encore attaqué par quelque crocodile. L'esclave vint nous avertir de l'état où étoit son maître que nous fûmes aussi-tôt chercher; nous l'apportâmes dans le vaisseau, où après l'avoir visité, je trouvai que d'une jambe il ne lui étoit resté que les muscles & les nerfs qui pendoient tous déchirés : il avoit encore plusieurs blessures à la cuisse, & les parties génitales entiérement emportées.

Destinée du Portugais.

Je le pansai, & la fievre qui depuis peu l'avoit quitté, le reprit. Deux jours après la cangrene se mit à sa jambe, en sorte que je fus obligé de la lui couper. Après cette opération ses plaies al-

lerent fort bien, & nous parlions déja de lui faire une jambe de bois, lorſqu'en une nuit il lui vint une éréſipelle à la jambe ſaine, depuis la hanche juſqu'au talon. Je le ſaignai, le purgeai doucement, & tâchai d'appaiſer l'inflammation avec des remedes convenables; cependant ſa jambe tomba en pourriture, & quelques ſoins que je puſſe y apporter, il mourut. Je fus curieux d'ouvrir toute la jambe depuis la hanche, d'où il diſoit que ſon mal provenoit; je trouvai que le périoſte, qui eſt une petite peau qui couvre l'os, étoit mangé par une matiere ſéreuſe & noire, d'une puanteur inconcevable.

Je ne puis pourtant attribuer ſa mort au venin du crocodile; car j'en ai vu pluſieurs qui en ont été mordus, & dont la guériſon n'a été ſuivie d'aucune mauvaiſe ſuite. Je crois donc que celui-ci n'eſt mort que parce qu'il étoit mal-ſain, & d'une humeur ſombre & mélancolique.

Telle fut la malheureuſe deſtinée de ce Portugais, pour n'avoir pas voulu croire ceux qui l'avertiſſoient de n'aller point ſeul dans ce bois: mais, comme je l'ai déja dit, il étoit d'une humeur chagrine, & ſi opiniâtre, qu'il ne déféroit à rien.

Enfin notre vaiſſeau étant en état, nous partîmes gros & gras, il ne paroiſſoit pas que nous euſſions fait un voyage ſi pénible. Nous ne ſongions plus qu'à retourner à la Jamaïque, pour trouver un autre vaiſſeau afin d'aller en courſe; car le nôtre ne valoit plus rien. Nous prîmes notre route le long de la côte de *Cuba*, au travers des petites iſles où nous fûmes pris d'un calme qui dura près de quinze jours, & qui nous réduiſit à une telle néceſſité d'eau, que nous fûmes obligés de nous contenter d'un demi-ſetier par jour; parce que nous ne pouvions aborder en aucun lieu pour en prendre.

Départ & bonne diſpoſition des Aventuriers.

Après avoir paſſé quelques jours dans cette diſette, & même ſans boire, nous arrivâmes enfin dans le golfe de *Xagua*, que les Aventuriers nomment *Grand Port*, où nous trouvâmes deux navires Hollandois, qui étoient ceux que notre flotte avoit vu quand elle partit de l'iſle Eſpagnole, pour aller à *Panama*.

Ces navires avoient été obligés de relâcher en ce lieu là pour ſe raccommoder; car l'un des deux avoit été démâté de ſon grand mât par un coup de tonnerre, qui avoit même tué beaucoup de ſes gens. Je m'embarquai ſur ces vaiſ-

Occaſion que trouve l'Auteur de quitter les Aventuriers.

ſeaux pour repaſſer en Europe, remerciant Dieu de m'avoir retiré de ce miſérable genre de vie; car ce fut là la premiere occaſion que j'en trouvai depuis cinq années que j'en faiſois le métier.

J'ai fait trois autres voyages dans l'Amérique, tant avec les Hollandois qu'avec les Eſpagnols, & j'ai eu le temps d'y perfectionner la connoiſſance de toutes les choſes que j'y avois remarquées la premiere fois. Je reviens à mon hiſtoire, & je compte ſur l'indulgence de mon lecteur, qui voudra bien me pardonner cette petite digreſſion.

Les Aventuriers avoient toujours ſur le cœur le tort que Morgan leur avoit fait, & ils ne perdoient point l'envie de s'en venger. Ayant appris qu'il ſe préparoit à aller prendre poſſeſſion de l'iſle de *Sainte Catherine*, ſoit qu'il ne ſe crût pas en aſſurance à la Jamaïque, ſoit qu'il ſe défiât du gouverneur, ils avoient réſolu de l'attendre ſur ſon paſſage, de l'enlever lui, ſa femme & les ſiens, & de le mettre en lieu de ſûreté, juſqu'à ce qu'il leur eût fait raiſon de ſon vol, lorſqu'ils en furent empêchés par un incident qui rompit leurs meſures. Un navire du roi de la Grande Bretagne arriva à la Jamaïque avec un

nouveau gouverneur, & un ordre exprès à Morgan de repaſſer en Angleterre, pour y répondre ſur les plaintes du roi d'Eſpagne & de ſes ſujets.

Si en même temps on avoit écouté celles des Aventuriers, on auroit pu voir par ce qui s'eſt paſſé, qu'ils auroient eu ſujet d'en faire de grandes contre lui. Morgan fut donc obligé d'aller en Angleterre, & j'ai fait tout mon poſſible pour ſavoir l'évenement de cette affaire; mais je n'en ai pu rien apprendre. Ordre à Morgan d'aller en Angleterre.

Le nouveau gouverneur étant établi à la Jamaïque, ménagea mieux les Eſpagnols que n'avoit fait ſon prédéceſſeur. Il envoya le vaiſſeau qui l'avoit apporté, & qui étoit parfaitement bien équipé en guerre, dans tous les principaux ports du roi d'Eſpagne, ſous prétexte de renouveller la paix avec eux, & de tenir la mer de la part du roi ſon maître, pour détruire les Aventuriers qui commettroient des hoſtilités ſans ſon aveu. Cependant les Aventuriers ne laiſſerent pas de piller preſque à ſa vue, une ville qui appartenoit aux Eſpagnols. Nouveau gouverneur de la Jamaïque. Hardieſſe des Aventuriers.

Il ſera mal-aiſé, pour ne pas dire impoſſible, de s'oppoſer aux deſſeins de

ces gens là, qui animés par le ſeul eſpoir du gain, ſont capables des plus grandes entrepriſes. Il eſt vrai qu'ils ſuccomberoient ſouvent dans ces entrepriſes, s'ils n'avoient ni bâtimens, ni vivres, ni munitions de guerre, ni ports.

Mais premiérement pour ce qui eſt des bâtimens ils n'en manquent pas, & on les voit ſouvent s'embarquer ſur la mer avec les moindres vaiſſeaux, & prendre les plus grands, qu'ils rencontrent preſque toujours remplis de vivres & de munitions de guerre.

A l'égard des ports, ils n'en ſauroient non plus manquer; comme les Eſpagnols fuient devant eux, ils y entrent avec facilité, & s'en rendent les maîtres auſſi-bien que des autres lieux, qu'ils parcourent en victorieux, & où l'on voit qu'ils agiſſent auſſi tranquillement que s'ils en étoient les poſſeſſeurs légitimes : de ſorte que l'on ne voit rien qui puiſſe arrêter leurs courſes & leurs progrès, qu'une vigoureuſe réſiſtance.

Nouvelles de Carthagene.

Par exemple, ſi l'on en croit les nouvelles apportées depuis peu à la Jamaïque par des vaiſſeaux venus de Carthagene, on a ſu que les Aventuriers étant entrés dans la mer du ſud, n'ont

pu exécuter le deſſein qu'ils avoient de ſe ſaiſir de quelques poſtes avantageux, pour troubler la navigation de *Lima* à *Panama*; parce que les Indiens s'étant mis en armes en pluſieurs endroits de la côte, les ont empêchés de débarquer, & même de ſe pourvoir d'eau & de vivres. De plus, que l'eſcadre du vice-roi du *Perou*, qui croiſoit entre *Lima* & *Panama*, leur donnoit la chaſſe, & avoit ouvert par ce moyen le commerce entre ces deux places. Enfin, que quelques Aventuriers qui avoient débarqué dans la mer du ſud, avoient été défaits, & contraints de ſe retirer.

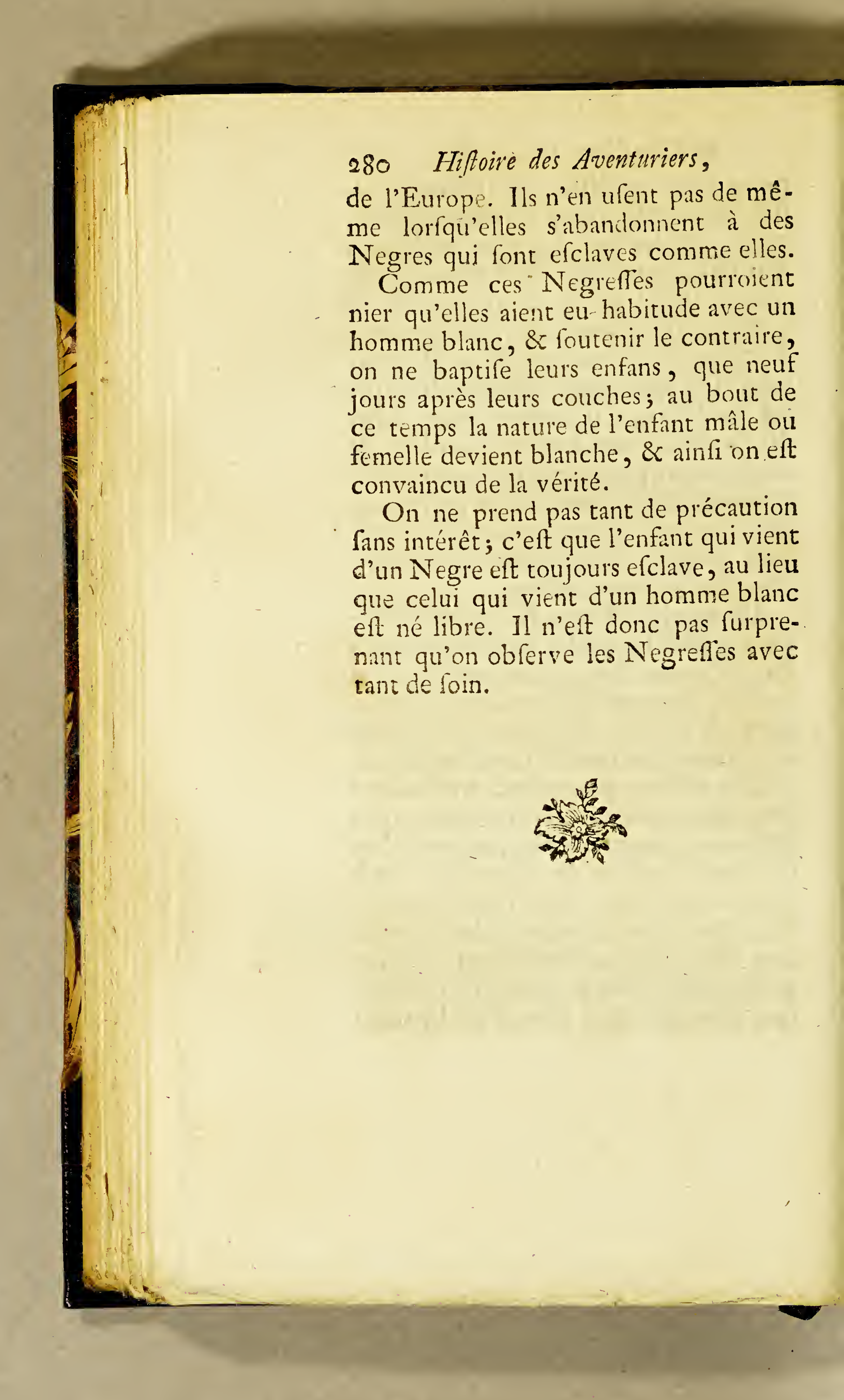
De pareils efforts, & ſouvent réitérés par les Eſpagnols, pourroient peut-être à l'avenir faire perdre aux Aventuriers la coutume & l'envie de les attaquer. Je dis peut-être; car dans le fond les Aventuriers ſont de terribles gens.

Ces efforts pourroient même leur être plus utiles, que les ſoins qu'ils prennent pour empêcher que le nombre de leurs eſclaves ne diminue. C'eſt pour ce ſujet que dans l'Amérique les Eſpagnols ſont ſi inexorables & qu'ils puniſſent très-rigoureuſement les Negreſſes qui s'abandonnent à des hommes blancs; c'eſt-à-dire, à des hommes

de l'Europe. Ils n'en uſent pas de même lorſqu'elles s'abandonnent à des Negres qui ſont eſclaves comme elles.

Comme ces Negreſſes pourroient nier qu'elles aient eu habitude avec un homme blanc, & ſoutenir le contraire, on ne baptiſe leurs enfans, que neuf jours après leurs couches; au bout de ce temps la nature de l'enfant mâle ou femelle devient blanche, & ainſi on eſt convaincu de la vérité.

On ne prend pas tant de précaution ſans intérêt; c'eſt que l'enfant qui vient d'un Negre eſt toujours eſclave, au lieu que celui qui vient d'un homme blanc eſt né libre. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on obſerve les Negreſſes avec tant de ſoin.





HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS,

Qui ſe ſont ſignalés dans les Indes.

QUATRIEME PARTIE,

Contenant diverſes courſes que les Flibuſtiers ont faites, depuis l'année 1686 juſqu'à préſent ; avec un état des revenus que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amérique.

CHAPITRE PREMIER.

Diverſes courſes des Flibuſtiers qui ont précédé la priſe de la ville de Campêche.

LE 16 août 1683 quarante-ſix Aventuriers-Flibuſtiers partirent dans un bateau de 40 tonneaux avec 4 pieces de canon, pour

joindre la flotte du général Grammont à l'iſle de la Tortille. Ils y trouverent quatre bâtimens François, venant d'une expédition ſur la riviere d'Ynocq ; & pendant ſix ſemaines qu'ils y demeurerent, les capitaines Laurent & Michel, qui commandoient chacun un vaiſſeau de 36 pieces de canon & de 300 hommes y vinrent auſſi, & furent ſuivis du capitaine Pednau, monté ſur un vaiſſeau de 14 pieces de canon & de 130 hommes. Tout cela joint enſemble faiſoit environ 900 hommes propres à une deſcente.

On détacha les capitaines Vigneron & la Garde, pour faire quelques priſonniers ſur la côte de Sainte Marguerite & de Cumana, & ſavoir d'eux quelque endroit où il y eût de l'argent ; mais ceux qui furent pris aſſurerent qu'il n'y en avoit point.

Les Flibuſtiers ſur cette réponſe ſe ſéparerent. Le capitaine Pednau alla à la côte de Carac ſe carener ; les autres allerent à l'iſle d'Or : Et comme il eſt libre à chaque Flibuſtier de choiſir & de changer de vaiſſeau en payant les vivres, ils emmenerent avec eux ceux qui voulurent être de leur partie, & firent de cette maniere près de 400

hommes. L'iſle d'Or eſt voiſine du golfe d'Arien, côte de Carthagene. Ils prétendoient en traverſant cet eſpace de terre, qui n'eſt que de 14 lieues, paſſer dans la mer du ſud.

A l'égard du capitaine Michel avec qui j'étois, il alla au cap Cordiere pour faire de l'eau, & pour ſurprendre le vaiſſeau qui vient tous les trois ans recevoir les épingles de la reine d'Eſpagne, qui montent à trois millions de piaſtres, la plus grande partie en perles que l'on tire de la Marguerite & de la riviere de la Hache. Il manqua cette priſe, parce que les Flibuſtiers s'étoient tellement attachés à boire en célébrant la fête des Rois, qu'ils ne purent équiper aſſez promptement des canots pour envoyer après une pirogue Eſpagnole qui les avoit découverts, & qui revira dans le moment pour en donner avis.

Cet événement obligea le capitaine Michel à ſortir du cap Cordiere. Comme il tournoit vers Corroſel, il rencontra le capitaine Laurent avec un bâtiment chargé de quinquina & de 50000 liv. en eſpeces. La nuit les empêcha de ſe reconnoître ; le capitaine Laurent, dans la crainte que ce ne fuſ-

ſent des Eſpagnols, avoit réſolu de ſe brûler plutôt que de ſe rendre. C'eſt ſa maniere; il la garde encore aujourd'hui, & lorſqu'il reçoit quelques Aventuriers dans ſon bord, il leur dit qu'ils peuvent s'aſſurer de n'être jamais pris des Eſpagnols avec lui.

Il fut agréablement ſurpris d'avoir rencontré ſes amis; mais cette joie fut traverſée par la fâcheuſe nouvelle des épingles de la reine d'Eſpagne qu'ils lui apprirent. Ce coup lui donna du chagrin; il lui tenoit trop au cœur pour ne pas tenter une ſeconde fois la fortune. On leva l'ancre, & on alla au cap de la Vêle à 14 lieues de la riviere de la Hache, où les Flibuſtiers ayant appris qu'on avoit déchargé le vaiſſeau de ce qu'ils cherchoient, & qu'on avoit trop bien pourvû à ſa ſûreté, cent d'entr'eux deſcendirent à l'iſle d'Or, & allerent dans la mer du ſud joindre ceux qui y étoient déja paſſés; d'où ils ont écrit qu'il ne leur manquoit que du monde, & que ceux qui voudroient les venir trouver ſe donnaſſent de garde des eaux croupies qui avoient fait périr pluſieurs des leurs, avant que de s'appercevoir qu'elles étoient empoiſonnées.

Les cent Flibuſtiers qui avoient quit-

té le capitaine Laurent, l'affoiblirent aussi considérablement. Il ne put faire autre chose avec le capitaine Michel, que de croiser le long de la côte de Carthagene, en attendant le retour de leurs deux meilleurs voiliers, qu'ils avoient envoyés pour s'informer s'il n'y auroit point quelques Aventuriers dans ces mers : mais ils ne rencontrerent que deux vaisseaux ennemis qui leur donnerent la chasse, & peu de temps après parut la flotte Espagnole, forte de cinq à six mille hommes, qui contraignit les Flibustiers d'abandonner leur dessein sur Carthagene. C'est ce qui donna lieu à l'entreprise de Campêche, dont le succès paroissoit comme assuré, à cause que cette ville n'ayant point d'armée pour la défendre, demandoit aussi moins de monde pour la forcer.

Dessein sur Carthagene.

CHAPITRE II.

La prise de la ville de Campêche, faite en l'année 1686.

QUOIQUE l'entreprise des Flibustiers sur Campêche ne leur ait pas été aussi avantageuse que celle de

la *Vera Cruz*, elle n'a pas laissé de leur être glorieuse, l'on ne sera pas moins satisfait d'en apprendre le récit.

Le rendez-vous des Flibustiers étoit à l'isle à Vaches, ils s'y trouverent au nombre d'environ douze cens hommes. Après avoir fait la revue de toutes leurs forces, on proposa la prise de Carthagene dans l'espérance de se joindre encore à 700 hommes que l'on croyoit être à l'isle d'Or, & que l'on ne trouva point. On s'arrêta à l'expédition de Campêche, quoique l'on vît bien qu'elle ne devoit pas être si profitable que celle de la *Vera-Cruz*; mais on crut qu'elle étoit nécessaire aux Aventuriers, parce qu'ils manquoient de vivres, & que par ce moyen ils seroient en état de faire de plus grandes entreprises.

Nouveau dessein sur Carthagene.

Cette expédition ayant été approuvée dans le conseil, on recommanda le secret, on prit garde que personne ne s'échappât de la flotte, on ne dit aucunes nouvelles aux barques d'avis qu'ils alloient à la Jamaïque & ailleurs, & on dépêcha vers monsieur de Cussy, gouverneur de la Tortue, pour avoir une commission d'aller en course contre les Espagnols, sans spécifier l'entreprise.

Mais il prévint les Aventuriers, il avoit eu avis depuis peu de jours, qu'on lui envoyoit des ordres avec quelques frégates pour aller contr'eux, & pour les réduire à ſe ſoumettre aux ordres du roi, qui n'approuve point ces ſortes de courſes.

Monſieur de Cuſſy ſe tranſporta donc à l'iſle à Vaches, où les Aventuriers étoient en attendant ſa commiſſion. Ils furent bien ſurpris de le voir en perſonne, & encore plus de lui entendre dire que leur deſſein étoit contraire à la volonté du roi.

Le capitaine Grammont qui a beaucoup de vivacité d'eſprit, lui répondit: „ Hé, monſieur, comment le roi ſau„ roit-il notre deſſein, pendant que la „ plus grande partie de la flotte ne le „ ſait pas encore? Il eſt impoſſible que „ Sa Majeſté vous ait fait ſavoir ſon in„ tention là-deſſus : mais ce que je puis „ conjecturer de tout ceci, c'eſt que vo„ tre bonté ordinaire ne peut ſouffrir que „ l'on exerce des cruautés contre les Eſ„ pagnols: je vous promets, foi de capi„ taine, qu'il n'en ſera fait aucune, & „ que nous garderons ſi bien le ſecret, „ que nous eſpérons de ſurprendre la ville „ où nous allons, de nous en rendre maî-

„ tres sans coup férir, & même de la pil-
„ ler sans que les habitans aient le temps
„ de s'en appercevoir ni de s'en plaindre.
„ Raillerie à part, *repartit monsieur*
„ *de Cussy*, capitaine Grammont, le
„ roi n'approuve point cela, il m'a fait
„ savoir depuis peu ses ordres là-dessus,
„ & il m'envoie quelques frégates pour
„ réduire ceux qui y seront rebelles.
„ C'est pourquoi je vous exhorte tous
„ d'abandonner ces sortes d'entreprises,
„ & je vous promets de vous rendre en
„ cour tous les bons offices imaginables,
„ & de procurer à chacun de vous des
„ emplois selon son mérite & sa qualité;
„ vous savez que S. M. se fait un plaisir
„ de contenter tout le monde.
„ Je n'en doute point, *poursuivit*
„ *Grammont*, & si nos freres, qui sont ici
„ présens, veulent renoncer au dessein
„ que nous avions pris, j'y consens. Tous
se recrierent à l'instant que l'affaire étoit trop avancée pour la quitter, & que si Mr. de Cussy, ne vouloit pas leur accorder une commission pour aller contre les Espagnols, ils se serviroient de celle qu'il leur avoit donnée pour la chasse & pour la pêche; faisant entendre par là que s'ils rencontroient des hommes qui voulussent leur résister, ils leur donneroient

toient indifféremment la chaſſe comme aux bêtes. Monſieur de Cuſſy les voyant dans cette réſolution, les quitta bruſquement, après les avoir exhortés à rentrer d'eux-mêmes dans leur devoir, pour ne pas le forcer de les y réduire.

Ce diſcours ne fut pas capable de les détourner du deſſein qu'ils avoient formé. Monſieur de Cuſſy ne fut pas plutôt parti qu'ils profiterent du vent qui leur étoit favorable, firent voile, & arriverent en un endroit nommé *Champeton*, à quatorze lieues de *Campêche*. Sans perdre temps ils débarquerent en des canots neuf cens hommes & nagerent doucement avec des Avirons, depuis deux heures du matin juſqu'à cinq heures du ſoir. Leur flotte étoit compoſée de vingt-deux Canots, avec chacun leurs étendards : ce qui formoit un ſpectacle aſſez agréable. Ils camperent le ſoir devant la ville à la portée du canon, & paſſerent la nuit dans leurs canots. La néceſſité d'avoir des vivres qui leur manquoient, les animoit bien plus à pourſuivre cette entrepriſe, que l'eſpérance du gain, à quoi ils ne s'attendoient pas.

Dès le lendemain ſur les neuf heures du matin, Monſieur de Grammont don-

na les ordres néceſſaires pour la deſcente. C'étoit un coup bien hardi, & néanmoins aſſez ordinaire aux Aventuriers, que d'aller ainſi attaquer en plein jour & à découvert une Place de cette force. On fit donc mettre à terre toutes les Troupes qui étoient dans les vingt-deux canots, & celles qui étoient en trois bateaux & dans notre grand vaiſſeau que l'on avoit fait avancer, & elles parurent auſſi-tôt en bataille à la vue des ennemis qui ne ſavoient que penſer, pouvant croire auſſi facilement que c'étoit une armée Royale, qu'un amas de Flibuſtiers.

Ils ne trouvoient aucune réſiſtance pendant leur marche; & ce qui les favoriſa encore, c'eſt qu'il y avoit ſous la Fortereſſe un vaiſſeau du Roi d'Eſpagne de vingt-quatre pieces, qui périt en tirant pluſieurs coups de la Sainte Barbe.

Chacun le regardoit comme un obſtacle capable de retarder l'entrepriſe, & de donner aux Eſpagnols le temps de ſe préparer à bien recevoir les Aventuriers.

Mais le feu prit aux poudres & fit ſauter ce vaiſſeau avec tout ce qui étoit dedans. Ce fut grand dommage; car il étoit fort bien fait, & ne tiroit que

quatre pieds d'eau, quoiqu'il portât vingt-quatre pieces, ce qui n'eſt pas commun. Auſſi les Eſpagnols firent-ils courir le bruit qu'ils y avoient mis le feu exprès, de crainte qu'il ne tombât entre nos mains, & cela paroît aſſez vraiſemblable; cependant ſi on fait la moindre attention à ce qui ſuit, il ſera bien difficile de ne ſe pas perſuader que ce fût un pur accident. En effet, le vaiſſeau ſauta avec ſon pavillon Royal au derriere, & au grand mât; ce qui ne ſeroit pas arrivé de la ſorte, ſi on l'avoit fait exprès. Mais c'eſt la coutume des Eſpagnols de ſe prévaloir de leurs proſpérités, & de tirer avantage de leurs malheurs mêmes.

On marcha plus d'un quart de lieue ſans trouver qui que ce fût qui réſiſtât. Les Aventuriers toujours attentifs & ſur leurs gardes tomberent à la fin dans une embuſcade de 800. hommes, qui firent ſur eux une furieuſe décharge avec ſi peu de ſuccès, qu'il n'y eut que deux hommes de tués & cinq ou ſix de bleſſés. Les Aventuriers donnerent ſur les Eſpagnols en gens déterminés, & les obligerent à décamper au plus vîte. Ils entrerent enſuite dans la ville de Campêche, qu'ils trouverent fortifiée à chaque

Carrefour de quatre pieces de canon.

Tout autre que le Capitaine Grammont eût peut-être reculé ; mais en homme d'esprit & d'expérience, il s'avisa sur le champ de faire monter du monde sur les maisons qui sont bâties comme celles des Turcs en platte-forme. En sorte que voyant les ennemis du haut en bas, & à découvert, principalement ceux qui gardoient le canon, on faisoit feu sur eux avec tout l'avantage possible. Les Aventuriers qui étoient dans les rues, profitant de l'occasion, fondirent en même temps sur leurs ennemis, les forcerent d'abandonner leur canon, & s'en emparerent au nombre de quarante pieces toutes en batterie.

Cette entreprise, qui auroit demandé un Siege dans les formes, & occupé plusieurs jours d'autres gens qui prennent plus de précaution, & qui gardent plus de mesures que les Aventuriers, fut exécutée par eux en une demi journée, sans avoir perdu plus de quatre hommes.

Après la prise de cette Ville, il ne restoit plus qu'à se rendre maître de la Forteresse. Elle étoit défendue de dix-huit pieces de canon de 24 livres de balle & de six pieces plus petites, avec

400 hommes de Garnison. On se reposa durant trois jours, si c'est reposer que d'être jour & nuit sur ses gardes & sous les armes : On ne laissa pas de prendre quelques rafraîchissemens.

Cependant le Capitaine Grammont qui ne vouloit pas en demeurer là, donna ordre de faire venir de son bord cent boulets de canon, cent gargouges pleines de poudre, & dix affuts, sur lesquels il fit aussi-tôt monter dix pieces de canon de celles que l'on avoit prises dans la ville. Il commanda de faire une embrasure dans une maison voisine de la Forteresse, qui servoit de prison, & d'y placer les dix pieces de canon. On commença dès-lors à canonner la Forteresse, sans discontinuer pendant huit heures, à dessein d'y faire breche, d'y monter, & de donner un assaut général.

Pendant que l'on canonnoit ainsi, les Flibustiers au nombre de 600 hommes avec leurs armes, étoient postés dans des maisons prochaines, & faisoient un feu continuel sur le Fort, tirant néanmoins à coup perdu, parce qu'ils ne voyoient personne. Ils eurent seulement le plaisir de hacher en pieces trois Drapeaux plantés sur la Forteresse, sans que l'on osât en arborer de nouveaux ; les

balles, qui tomboient alors comme la grêle, en ôtoient l'envie & le moyen.

On tira ſur la Fortereſſe plus de quatre-vingt coups de canon ſans aucun effet ; ce qui en fit differer la priſe juſqu'au lendemain, que l'on eſpéroit trouver quelque ſtratagême pour s'en rendre maître. Mais les Eſpagnols tirerent les Flibuſtiers de peine en l'abandonnant la même nuit, n'y laiſſant que le canonnier, un Anglois & l'enſeigne de la Fortereſſe, homme de cœur & de naiſſance, puiſqu'il aima mieux ſe défendre juſqu'à l'extrêmité, & être fait priſonnier de guerre, que de ſe ſauver lâchement comme les autres. Auſſi fut-il traité du Capitaine Grammont ſelon le mérite de ſa perſonne, & ſa fidélité envers ſon Prince : il le renvoya généreuſement, après lui avoir fait rendre toute ſorte d'honneurs, avec les biens qu'il poſſédoit dans le pays. Il y joignit même beaucoup de préſens de ſa part.

On apprit l'évacuation de la Fortereſſe par l'Anglois dont je viens de parler, qui cria au Corps de garde avancé des Enfans perdus, que les Flibuſtiers pouvoient entrer. On le fit ſavoir au Général, qui ne ſe fia à cet avis que de bonne ſorte : car pour en avoir une en-

tiere aſſurance, il fit dire à cet Anglois de tirer tous les canons à la volée ; il obéit, & l'on connut qu'ils étoient chargés de mitrailles. Le Général jugea à propos de remettre au lendemain à en prendre poſſeſſion, parce qu'il étoit nuit, & qu'il ſe méfioit des Eſpagnols, dont il eſt plus difficile de prévenir la trahiſon, que d'arrêter la bravoure.

Le Capitaine Laurent, qui fut choiſi pour en être le Gouverneur, prit avec lui 80. hommes dont on compoſa la garniſon. On ſongea enſuite à loger les Flibuſtiers dans les maiſons qui étoient autour de la place-d'armes, & à s'y fortifier ; parce que tous les jours on pouvoit y être attaqué par plus de 1500 hommes que les Eſpagnols auroient aſſemblés facilement s'ils l'euſſent voulu ; mais ils n'en firent rien.

On demeura plus de deux mois dans la ville, allant tous les jours en parti à dix ou douze lieues à la ronde, ſans rencontrer d'autres gens que quelques Sauvages, ou quelque butin qui conſiſtoit en peu de choſe.

Un jour les Flibuſtiers firent un parti de 1300. Cavaliers montés ſur des chevaux & ſur des Mulets ; ils tomberent dans une embuſcade d'Eſpagnols, qui

firent ſi à propos une décharge ſur eux, qu'ils leur tuerent plus de vingt hommes, & en bleſſerent beaucoup davantage. Leur plus grande perte fut le Capitaine Garderies, brave s'il en fut jamais. Cet échec leur apprit à ne plus aller à cheval, & en effet ce n'eſt pas-là leur métier.

Il y avoit dans cette embuſcade plus de 900 hommes, & le Gouverneur de Mérida y étoit en perſonne. Il eſt étonnant qu'il ne les ait pas tous taillés en pieces.

Pendant ces deux mois on prit plus de 600 Priſonniers, la plupart ſauvages. Le Capitaine Grammont, qui aimoit les ſiens autant qu'il en étoit aimé, envoya vers le Gouverneur de Mérida demander deux Flibuſtiers que ſes gens avoient fait priſonniers; à condition de lui rendre tous les ſiens, ſans en excepter le commandant, le Major, & le Caſtillan qu'il avoit entre ſes mains; ſinon qu'il mettroit tout à feu & à ſang dans la ville. Le Gouverneur de Merida lui fit réponſe qu'il pouvoit brûler & maſſacrer tout ce que bon lui ſembleroit, qu'il avoit de l'argent pour rétablir la Ville, & des hommes pour le combattre; qu'il s'approchoit à cette fin.

Le Capitaine Grammont outré de cette rodomontade, prit l'Envoyé par la main, & le promenant par la Ville il y fit mettre le feu en ſa préſence, & couper la tête à cinq Eſpagnols. Cela fait il dit à cet Envoyé : *Allez, & aſſurez votre maître de ma part que j'ai ponctuellement exécuté ſes ordres.* Il le chargea en même temps, de lui témoigner qu'il en feroit autant à ceux qui étoient encore entre ſes mains ; ſur quoi peu de jours après il ne reçut pas d'autre réponſe que la premiere.

Malgré tout cela Mr. de Grammont fut auſſi humain que le Gouverneur Eſpagnol étoit cruel, il donna la liberté à tout le monde ; mais il fit ſauter la fortereſſe, & brûla généralement toute la Ville.

Ce furent les fruits de l'indiſcrétion & de la rodomontade Eſpagnole ; car ſi le Gouverneur de Merida avoit écrit & fait parler plus honnêtement au Capitaine Grammont, on ne ſe feroit pas apperçu que les Flibuſtiers euſſent été à Campêche. Ils y arriverent le 7. Juillet 1686. & n'en partirent que le 29. Août au ſoir, qu'ils s'embarquerent après y avoir célébré la Fête du Roi, qui eſt le jour de Saint Louis, à grands coups de

canon & de mouſqueterie. On brûla dans le feu de joye pour plus de deux cens mille écus de bois de Campêche.

Cette expédition eut tout le ſuccès que l'on pouvoit en eſpérer, à l'argent près que les Flibuſtiers cherchent toujours, & qu'ils ne trouverent pas. Le ſieur de Grammont y fit voir toute la conduite, l'expérience & la valeur que l'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine.

On dit qu'il eſt de Paris, & qu'il étoit fort jeune lorſque ſon pere mourut. Le mari que la veuve épouſa dans la ſuite, donna entrée dans ſa maiſon à un Officier de ſes amis, qui devint amoureux de la ſœur de Grammont. Sa grande jeuneſſe ſembloit le mettre hors d'état de ſe meſurer avec un homme de valeur. Cependant un jour ſon beau-pere étoit abſent, il voulut écarter l'amant de ſa ſœur, & l'ayant prié de régler ſes viſites, il lui refuſa ſa porte. Mais la mere étant ſurvenue avec ſa fille, l'une & l'autre le traiterent d'enfant, & firent monter le cavalier.

Grammont indigné de ce procédé, fit quelques menaces dont le galant ſe ſentit piqué : le lendemain il rencontra Grammont, il le traita de petit mutin

qui faisoit le brave. Grammont repliqua que s'il étoit dans un âge plus avancé, il lui feroit l'honneur de tirer l'épée contre lui. La fierté du jeune homme irrita l'officier, qui mit aussi-tôt l'épée à la main; Grammont en fit autant, & blessa son ennemi de trois coups dont il mourut, laissant dix mille livres à la sœur de Grammont, & à lui-même de quoi se sauver. Il lui procura encore sa grace par le moyen de Monsieur de Castelan, major des gardes, que le Roi avoit envoyé pour s'informer du fait. Il lui fit entendre que c'étoit lui-même qui s'étoit attiré ce malheur, & que bien-loin que l'on eût commis un assassinat en sa personne, les choses s'étoient passées avec honneur.

Peu de temps après Grammont fit quelques campagnes en qualité de Cadet, au Régiment Royal des vaisseaux, dans la compagnie de la Leuretiere. Il y acquit de la réputation, & fit très-bien son devoir quelques années sur mer: en sorte qu'ayant eu le commandement d'une fregate armée en course, avec un cinquieme du profit qu'il feroit, il passa à la Martinique, & prit une flotte Hollandoise appellée *les Bourses d'Amsterdam*, de la valeur de plus de quatre cens mille livres.

Grammont amena cette priſe à Saint Domingue, ſans ſe mettre en peine s'il ne lui en appartenoit qu'un cinquieme, parce que les intéreſſés étoient bien éloignés de là ; & ayant preſque tout conſommé au jeu & à la débauche, il fallut retourner en courſe. Le malheur voulut qu'il perdît la fregate dont il ſauva néanmoins le canon, les armes & tous les agrés : il ſe trouva encore aſſez à ſon aiſe pour acheter un autre bâtiment de 50 pieces, & il s'acquit une grande réputation à Saint Domingue ; les Flibuſtiers l'aimoient & l'eſtimoient, d'autant plus qu'il étoit libéral & bienfaiſant. Il a été fort long-temps leur Commandant ; il s'eſt ſignalé en pluſieurs rencontres, & ſe ſignale encore tous les jours ; quoiqu'il ſoit âgé de plus de cinquante années, & que la goutte ne le quitte preſque point, la maladie ne l'empêche pas d'être toujours actif & entreprenant. C'eſt un des plus braves Capitaines qui ſe ſoit encore trouvé parmi les Aventuriers, qui le ſuivent volontiers & s'attachent à lui. Il a un ſecret tout particulier pour gagner leurs cœurs, & s'inſinuer dans leurs eſprits. Il eſt bien fait dans ſa taille, quoiqu'elle ſoit médiocre. Il a le teint brun, les cheveux

noirs, la mine guerriere, & agréable. La débauche du vin & des femmes l'a rendu perclus de tous ses membres. Il est impie, sans religion, & exécrable dans ses juremens. En un mot, il est fort attaché aux choses terrestres, & ne croit point aux célestes. C'est-là son grand défaut.

CHAPITRE III.

La prise de la Ville de Carthagene, faite en l'année 1697. *Et la Relation de ce qui regarde les Flibustiers, à ce sujet.*

APrès l'expédition de Panama, célebre par la conduite que Morgan y a tenue, & par une marche qu'il a faite dans un Pays, désolé par deux Camps-volans qu'il avoit sans cesse sur les bras, tout entre-coupé de rivieres & de rochers; on peut dire que rien n'est impossible aux Flibustiers bien commandés.

C'est ce que l'on a déja vu dans les entreprises de Marecaye, de Gibraltar, de Porto-Rico, de Campêche & de l'isle Sainte Catherine; on le verra encore

dans le récit que je vais faire de ce qui s'eſt paſſé à Carthagene.

En effet toutes ces entrepriſes ſont remarquables; les unes par la valeur des combattans, les autres par les grandes difficultés qu'il a fallu ſurmonter, & par la vigoureuſe réſiſtance que l'on y a trouvée; les autres enfin, comme la *Vera-Cruz*, par les immenſes richeſſes que l'on en a remportées. Mais l'expédition de Carthagene eſt conſidérable par toutes ces choſes enſemble.

Cette expédition eſt diſtinguée des autres, en ce qu'elle a été exécutée dans un temps de guerre ouverte, par des troupes réglées, & ſi bien accoutumées à vaincre, que par les choſes qu'elles ont déja faites, elle ſont preſque ſûres de celles qu'il leur reſte à faire.

On me dira peut-être que je devrois ne parler ici que de ce qui regarde les Flibuſtiers; je l'avoue, c'étoit auſſi mon deſſein; mais je n'ai pû me diſpenſer de rendre juſtice à la valeur des Officiers & des Troupes, que j'ai vu moi-même tant de fois s'expoſer pendant le Siége de Carthagene.

Si cette entrepriſe a eu des ſuites qui ont tant fait de bruit dans le monde, il eſt à préſumer qu'avant que de rien

entreprendre, on avoit mûrement reflêchi, & pourvu à tout ce qu'il falloit pour porter avec ſuccès dans les Indes, auſſi-bien que dans l'Europe, la gloire des armes de France.

Ainſi donc, comme méditer une entrepriſe & l'exécuter eſt pour les François la même choſe, à peine eut-on arrêté ce deſſein qu'on agiſſoit déja ſur les lieux. Le Baron de Pointis, homme de tête & d'expédition, avoit détaché deux mois auparavant la fregate le Marin, ſous le commandement du Sieur de Saint Vandrille; avec des ordres adreſſés au Sieur du Caſſe, Gouverneur ſur l'iſle de Saint Domingue, pour aſſembler le plus de Flibuſtiers, d'Habitans, de Boucaniers ou de Chaſſeurs, & de Negres qu'il pourroit trouver ſur la côte.

Toutes ces ſortes de gens ſont braves & propres au coup de main : Ils joignent à leur adreſſe une intrépidité inſurmontable, & rien ne peut les faire reculer. Il falloit cela, c'eſt pourquoi Monſieur de Pointis avoit donné ſes ordres pour les trouver prêts à ſon arrivée, afin de les joindre auſſi-tôt à l'Eſcadre dont il avoit le commandement.

Cette Eſcadre armée en courſe au

profit des Particuliers, partit de Breſt le 9. Janvier 1696 pour l'iſle de Saint Domingue. Elle faiſoit plaiſir à voir, tout y étoit dans un ordre charmant. On pouvoit bien l'appeller une Armée; je ne craindrai pas même de la nommer ainſi dans la ſuite de cette Relation.

Elle étoit compoſée de dix-ſept Voiles, ſavoir.

Le Sceptre, commandé par M. de Pointis.

Le Saint Louis, par Mr. de Lévy.

Le Fort, par Mr. le Vicomte de Coëtlogon.

Le Vermandois, par Mr. du Buiſſon.

Le Furieux, par M. la Mothe Michel.

L'Apollon, par Mr. Gombaud.

La Mutine, par Mr. Maſſiat.

Le Saint Michel, par Mr. Marolles.

L'Avenant, par Mr. Francine.

La Galliote, par Mr. de Monts.

La Providence, Corvette, par Mr. du Bouchel.

La Diépoiſe, Flûte, par Mr. Tanberleau.

La Ville d'Amſterdam, par Mr. Monier.

Quatre Traverſiers, par quatre Officiers Matelots.

En cet état le baron de Pointis passa par le Raz de Fontenay, à dessein d'éviter une escadre Angloise beaucoup plus forte que la sienne, qui l'attendoit à l'embouchure de Siroise.

Le 25 février il fit route sur Finisterre, & aterra sur l'isle de Saint Domingue, sans qu'il se soit rien passé dans cette traversée de douze cens lieues, qui mérite d'être écrit.

Le premier mars il envoya la Providence au *Port Real* ou *Cap François*, qui est le quartier le plus au vent de ceux que nous habitons dans cette isle.

Le sieur de Galiffet qui y commandoit, ayant exactement pourvu de sa part à tout ce que le sieur du Casse lui avoit ordonné de tenir prêt, s'embarqua sur la Providence avec le sieur de Saint Vandrille, pour aller à bord du Sceptre recevoir les ordres de Mr. de Pointis qui étoit demeuré au large avec l'Escadre, & lui rendre compte des vivres qu'il avoit amassés, & des autres secours qu'il pouvoit attendre du pays, pour l'exécution de ses projets. Il avertit Mr. de Pointis que la frégate du roi, le Favori, de l'escadre que commandoit le chevalier des Augers, étoit en rade ; que le vaisseau le Christ, vice-

amiral de l'Armadille de Varloviente, avoit été pris par le ſieur des Augers, & qu'il en avoit donné le commandement au ſieur de la Motte d'Airan, pour le mener en France par le plus court chemin.

Mr. de Pointis profitant de cet avis dépêcha vers le ſieur de la Motte, & lui fit dire de joindre inceſſamment au petit Goave, pour le ſuivre dans ſes expéditions.

Le 14 mars tous les officiers monterent ſur l'amiral, & y demeurerent la journée à tenir conſeil ſur ce que l'on avoit à faire, pendant que l'armée reſta en panne, c'eſt-à-dire ſous voile, ſans changer de place, à cauſe de la maniere dont les voiles ſont orientés. Et ſur les cinq heures du ſoir les vaiſſeaux la Mutine & l'Avenant eurent ordre d'aller mouiller au port François à 14 lieues ſous le vent, pour y prendre les Flibuſtiers & nos rafraîchiſſemens; parce que les vaiſſeaux qui étoient dans cette rade ne ſuffiſoient pas pour contenir les troupes & les munitions qu'on avoit pris ſoin d'y amaſſer.

On fit route à ſix heures du même ſoir, ayant le cap à l'oueſt; & le matin on ſe trouva à deux lieues du cap St. Nicolas au ſud-oueſt.

Le lendemain l'armée appareilla à cinq heures du matin, & fit route pour le petit Goave, où elle mouilla, & fit de l'eau & du bois pour trois mois.

Le petit Goave eſt un quartier ſitué à trente lieues ſous le vent du cap François, & à ſept lieues de Leogane. C'eſt l'endroit que les Flibuſtiers choiſiſſent ordinairement pour s'aſſembler ; & Leogane le lieu où Mr. Ducaſſe, Gouverneur de l'iſle Saint Domingue, fait ſon ſéjour. Il vint à bord de l'Amiral, & ils eurent conférence enſemble. On trouva dans cette rade environ mille hommes Flibuſtiers dans pluſieurs petits navires, avec leſquels ils ont coutume de faire leurs courſes.

Les vaiſſeaux partis le 13 mouillerent le 17. Le 18 on mit à la Côte la fregate le Favori, qui n'étoit armée qu'en flute. Son équipage avoit paſſé dans le Chriſt, & on embarqua dans chaque vaiſſeau les troupes qui devoient compoſer un même bataillon pour la facilité du débarquement.

Sur ces entrefaites il arriva une affaire aſſez particuliere. On arrêta au corps-de-garde de la marine un Flibuſtier qui avoit fait quelque déſordre. Ses camarades ſe trouverent choqués de ſa

détention ; ils le demanderent avec aſſez d'arrogance, & ſur le refus qu'on leur fit de le rendre, ils réſolurent de l'enlever de force.

Un garde de la marine qui commandoit, les voyant approcher, leur cria de ſe retirer, ou qu'il feroit tirer ſur eux. Cette menace ne les étonna point, ils continuerent ; on fit ſur eux une décharge de laquelle il en reſta trois ſur le carreau, l'Officier ſe renferma dans ſon fort, les Flibuſtiers coururent tous aux armes, & s'aſſemblerent, ſe propoſant de ſauver la vie à quelque prix que ce fût à leur camarade.

On fit tout ce que l'on put pour empêcher cette ſédition ; & comme on avoit affaire de ces ſortes de gens, il étoit de l'intérêt de détourner cette eſpece de guerre civile. Mais leurs oreilles n'entendoient aucune raiſon, & ils mépriſoient tout ce qui pourroit leur en arriver. Ils avoient réſolu de ſe retirer dans les bois, & d'y faire des cabales, ou de paſſer au pays ennemi.

Ce qu'on pouvoit leur dire, loin de les détourner de leurs deſſeins, en hâtoit l'exécution. On avertit Mr. de Pointis, du déſordre qui alloit arriver, Mr. Ducaſſe malheureuſement étoit abſent.

On fut surpris de les voir arriver deux cens en très-bon ordre, marchant quatre à quatre, leurs fusils sur l'épaule, leur drapeau deployé. Ils entourerent le fort, & se mirent en devoir d'exécuter les projets qu'ils avoient formés. Révolte des Flibustiers.

On leur représenta de nouveau, qu'ils couroient à leur perte ; qu'ils s'alloient faire une affaire dont ils seroient fâchés dans la suite. Ils répondirent qu'ils vouloient avoir l'officier qui avoit fait tirer sur eux, mort ou vif. Sans les contredire on tâcha de les ramener à la raison. Leur mauvais procédé usa la patience des troupes, & les choses commençoient à s'aigrir, quand Monsieur de Pointis qui arriva heureusement, calma l'orage par sa prudence ordinaire. Il se rendit au fort ; quoique l'officier eût fait son devoir, on l'envoya à bord du Pontchartrain dont il étoit.

Monsieur Ducasse arriva le lendemain de cette révolte, il réprimanda les Flibustiers, & leur dit que l'intention du roi étoit qu'on gardât une exacte discipline dans l'armée. Les Flibustiers marquerent par leur soumission, le profond respect qu'ils avoient pour Sa Majesté. On se reconcilia avec eux, & l'on fit en sorte que la férocité de leur esprit

s'accommodât avec la douceur de celui des troupes réglées; ce qui a continué pendant toute l'entreprise.

Pour rapporter ici avec autant de vérité que d'exactitude, ce qui a pu contribuer au succès de cette expédition, voici en quoi consistoient toutes les forces de cette armée. On a déja vu celles des navires. L'équipage étoit composé d'environ 2638. Officiers, d'un assez grand nombre de mariniers ou de matelots, de 1700 soldats, de 190 autres soldats d'augmentation pris à Saint Domingue, & d'environ 130 Officiers ou gardes de la marine.

Quoique le vaisseau le Pontchartrain, commandé par le sieur Monjay, fût destiné pour d'autres Armateurs, il ne laissa pas comme Flibustier de se joindre à cet armement; ce fut celui que Mr. Ducasse, Gouverneur de St. Domingue, choisit pour s'embarquer; & la Ville-au-Glamma, Armateur de St. Mâlo, en fit de même.

Il est à propos de marquer ici le nom & le nombre des navires Flibustiers qui se sont trouvés à cette expédition: j'en sépare les Habitans & les Negres pour éviter la confusion.

Vaiſſeaux Flibuſtiers.

La Serpente commandée par Godefroy.
La Gracieuſe, par Blouc.
La Pembrock, par Galet.
Le Cerf-volant, par Pierre.
La Mutine, par Pays.
Le Brigantin, par Sales.
Le Jerſé, par Macary.
L'Anglois, par Colong.

Compagnies d'Habitans.

Le Cap Bourg, par Leſſan.
Le Cap Limonade, par Grenier.
Le Port de Paix, par Pin.

Compagnies des Negres.

Léaugane, par Janot.
Le Cap, par Guimba.

Tout cela faiſoit environ ſeize cens hommes, tous gens de bonne volonté, & qui n'avoient d'autre deſir que d'arriver promptement au lieu où on devoit les employer, pour donner des marques de leur zele & de leur valeur. Ainſi l'armée partant du petit Goave étoit compoſée de vingt-neuf voiles &

d'environ 6500 hommes, tant pour la garde des navires que pour l'entrepriſe du ſiege. A l'égard des Negres, comme ils étoient deſtinés à un emploi particulier, on les mit ſous les ordres du ſieur Paty, capitaine d'infanterie à Saint Domingue. Les habitans & les Flibuſtiers faiſoient un corps ſéparé ſous le commandement du ſieur Ducaſſe.

Enfin tous les matelots furent armés d'eſpontons & de faux, & paſſerent ſous les ordres de pluſieurs capitaines de vaiſſeau.

Après avoir réduit toutes les compagnies à cinquante hommes, on augmenta le nombre des officiers, faiſant ſervir en cette qualité tous les gardes de la marine. On forma enſuite un bataillon de cinq compagnies de grenadiers, & ſix autres bataillons du reſte des troupes, dont le commandement fut donné aux plus anciens capitaines d'infanterie. Le vicomte de Coëtlogon étoit général de l'artillerie, & les autres capitaines de vaiſſeau ſervoient comme lieutenans généraux ſous Monſieur le baron de Pointis.

Le commandement de l'armée étant ainſi réglé, on ſongea aux choſes néceſſaires à ſa ſubſiſtance.

Le

Le 20 on appareilla dans ce dessein pour le cap Tibron, situé sur la pointe de l'isle Saint Domingue à l'ouest de cette isle, à 175 lieues au nord de Carthagene.

Le besoin que l'on avoit d'eau & de bois, fut cause que l'on prit cette route. Les troupes mirent pied à terre pour faire la revue, afin de ne manquer à rien quand on seroit arrivé à Carthagene : on fit reconnoître tous les officiers à la tête de leurs bataillons, & on régla un billet de convention qui fut envoyé à Monsieur Ducasse, tant pour les Flibustiers que pour les soldats de la côte. La plupart s'étoient retirés sur une montagne, prétendant qu'on ne leur avoit pas rendu justice dans l'invasion de la Jamaïque ; mais on les fit revenir sous l'espérance que l'expédition de Carthagene leur seroit avantageuse. Comme ces gens-là ne font guères de courses qu'ils n'en rapportent de très-bonnes prises, ils ont coutume d'arrêter, avant que de rien entreprendre, ce que chacun aura pour sa part ; c'est ce qu'on trouva à propos de leur faire savoir.

Flibustiers; ce qu'ils pratiquent dans leurs courses.

Cette maniere de vivre procede de ce que leur armement se fait à leurs dé-

pens, & que c'est à leurs risques & fortunes qu'ils entreprennent des courses. Celui d'entr'eux qui fournit le bâtiment a tant de lots pour le corps du vaisseau, & tant de lots pour les pieces de canon sur les prises qui se font ; ainsi du reste, comme on le peut voir dans la chasse-partie faite pour l'exécution de Panama.

Pendant le temps de l'embarquement, ils sont aussi grands maîtres que leur capitaine. S'ils n'en sont pas contens, ils en nomment un autre à la pluralité des voix, & celui qu'ils croyent le plus mériter cet emploi.

Quelquefois ils sont eux-mêmes les matelots. Quand le capitaine veut croiser en quelque endroit, il faut le consentement de tous, & la plus forte voix l'emporte.

Les prises sont portées au pied du grand mât, où l'on en fait le partage. Ils ont de bonnes qualités & de bonnes maximes parmi eux ; la fidélité leur est naturelle, & quand quelqu'un d'eux a volé ses camarades, il est dégradé du nom & de la qualité de Flibustier, ils le mettent dans une isle déserte, sans vivres & sans habits, à la merci du sort. Ils sont sans pitié, & même cruels sur ce sujet.

Le premier Avril la flotte fit route pour la côte de terre-ferme, elle marchoit dans un ordre à faire trembler toutes les Indes, les équipages & l'armement étoient disposés à bien faire ; & en attendant l'occasion de se signaler, les jeux & les plaisirs de la mer ne leur manquoient pas. Quoiqu'il n'y eût que 30 lieues du cap Tibron au petit Goave, on fut 5 jours sans y arriver. La premiere terre que l'on découvrit fut la montagne de Sainte Marthe, que l'on voit de 40 lieues dans un temps clair. On croit que c'est la plus haute montagne du monde.

On passa à l'embouchure de la *Grande Riviere*, ainsi appellée à cause de sa largeur ; elle vient se perdre dans la mer avec une si furieuse impétuosité, qu'à dix lieues de terre l'eau y est encore douce. La plupart des vaisseaux y firent de l'eau, & paroissoient plus calmes qu'à l'ordinaire ; la raison que j'en appris est que l'eau douce n'a pas la force de l'eau de la mer.

Le sixieme, la flotte mouilla aux Zembles, à 15 lieues au vent de Carthagene, où elle essuya un coup de vent qui l'agita jusqu'au onzieme qu'elle appareilla, & alla ranger à deux lieues de la Ville.

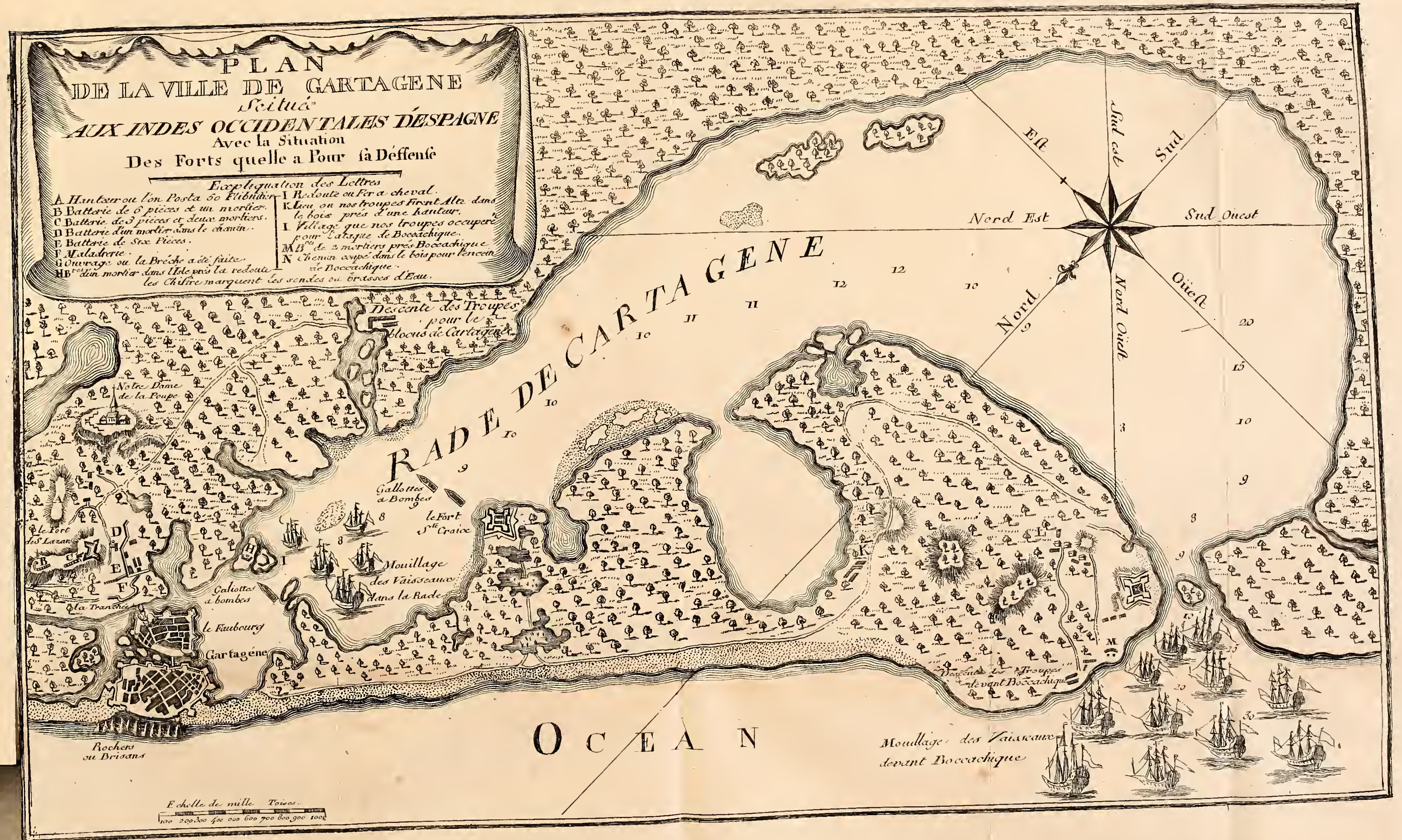
Les *Zembles* sont de certaines isles sur la côte de Carthagene. Elles ont peu d'étendue. Les François les appellent ainsi par corruption ; & les Espagnols, *islas de San-Blas*, qui signifie, *isles de Saint-Blaise.*

On tenta la même nuit de mettre les Flibustiers à terre ; mais la mer étoit alors si haute, qu'il fut impossible d'en approcher.

Le douzieme d'Avril à deux heures après midi, on mouilla devant Carthagene. Le Saint Louis y tira plusieurs bordées d'assez loin & sans effet ; mais on ne put mieux faire à cause des brisans qui avancent dans la mer, & qui empêchent que les vaisseaux n'abordent près de la ville. On en peut voir la force sur le détail que j'ai jugé à propos de faire dans cet endroit, & que j'ai écrit moi-même sur les lieux. Outre cela, voici la description de cette Place & des forts dont elle est défendue. On verra par ce moyen l'ordre que les François ont gardé pour réussir dans une entreprise où il ne falloit pas moins de prudence que de valeur.

Description de Carthagene.

La ville de Carthagene est située sur la côte du même nom à 15 lieues au vent des Zembles. Elle est divisée en


PLAN
DE LA VILLE DE GARTAGENE
Scituée
AUX INDES OCCIDENTALES D'ESPAGNE
Avec la Situation
Des Forts quelle a Pour sa Déffense
Expliquation des Lettres
A Hauteur ou l'on Posta 50 Flibustier
B Batterie de 6 pieces et un mortier.
C Batterie de 3 pieces et deux mortiers.
D Batterie d'un mortier dans le chemin.
E Batterie de Six Pieces.
F Maladrerie.
G Ouvrage ou la Bréche a été faite.
H B^rie d'un mortier dans l'Isle prés la redoute
I Redoute ou Fer a cheval.
K Lieu ou nos troupes Firent Alte dans le bois prés d'une hauteur.
I Village que nos troupes occuperent pour l'ataque de Bocachique.
M B^rie de 2 mortiers prés Bocachique
N Chemin coupé dans le bois pour l'encein de Boccachique.
les Chiffre marquent les sondes ou brasses d'Eau.
RADE DE CARTAGENE
OCEAN
Descente des Troupes pour le blocus de Cartagene
Notre Dame de la Poupe
le Fort de S. Lazar
la Tranchée
le Faubourg
Gartagéne
Rochers ou Brisans
Galiottes a Bombes
Galiottes a bombes
le Fort S.te Craice
Mouillage des Vaisseaux dans la Rade
Descente des Troupes devant Bocachique
Moullage des Vaisseaux devant Bocachique
Nord Est
Sud Ouest
Est
Sud est
Sud
Nord
Nord Ouest
Ouest
Echelle de mille Toises.
100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000

haute & basse ville. La ville haute s'appelle *Carthagene*, & la ville basse se nomme *Gezemanie*, ou *Imanie*, mot Indien qui signifie Fauxbourg. Les rues de ce Fauxbourg sont enfilées du canon & du mousquet de la ville haute, parce qu'il n'a point de remparts du côté qui la regarde, & qu'il n'en est séparé que par un fossé où la mer dégorge, sur lequel est un pont levis qui sert de communication pour aller de l'un à l'autre. On voit de ce Fauxbourg ou ville basse, une fort belle Maladerie qui n'en est éloignée que d'une portée de fusil.

Les fortifications de Carthagene sont bonnes & assez régulieres. La rade de cette ville est la même que celle de la côte, & les vaisseaux qui veulent y aborder sont obligés de passer devant trois forts qu'elle a pour sa défense, à cause des brisans qui en défendent l'accès du côté de la mer.

Le premier est le fort *de Saint Lazare*, éloigné de Carthagene d'environ 400 toises, & situé à l'est de cette ville. Il la commande, & il n'est commandé que d'une petite montagne de difficile accès. On ne peut aller à ce fort que par un petit sentier du côté de

la ville ; mais il est tellement exposé à ses batteries, qu'elles foudroient tout ce qui ose y paroître. Notre-Dame de la Poupe, que l'on voit au-dessus de Carthagene, n'en est éloignée que de 1150 toises.

Le second est le *fort de Sainte Croix*, situé à une lieue au sud de Carthagene ; ses fortifications ne sont pas extrêmement régulieres ; mais sa situation le rend presque inaccessible, il ne peut y aborder à la fois que peu de chaloupes. On ne sauroit y aller par terre, à cause des marécages dont il est environné, & d'un grand fossé plein d'eau où la mer dégorge.

Le troisieme est le *fort de Boucachic*, à trois lieues au sud-ouest de Carthagene. Il a quatre bons bastions, la mer bat au pied du rempart d'un côté, & les trois autres côtés sont entourés d'un fossé à sec taillé dans le roc, dont le glacis est tout roc aplani. Les remparts de Boucachic sont à l'épreuve de la bombe, & un boulet de 36 livres tiré de la portée du mousquet contre ses murailles, ne fait que blanchir.

Ce fort est appellé *Boucachic*, de *Bocca-chicca*, qui signifie en Espagnol petite bouche, parce que l'entrée du

golfe de Carthagene est si étroite en cet endroit, qu'il n'y peut passer qu'un vaisseau ; encore est-il obligé de ranger le fort, pour éviter un écueil qui se rencontre au milieu de cette entrée.

Le vaisseau Saint Louis tira, comme j'ai dit, sa bordée sans effet. Il vouloit s'approcher de plus près de la ville de Carthagene ; comme il touchoit il fut obligé de revirer de bord au plus vîte. Le Vermandois & les autres vaisseaux ne jugerent pas à propos de tirer, ils allerent mouiller au-delà de la portée du canon de la ville.

La Galiote bombarda toute la nuit jusqu'au lendemain à la distance de la grande portée du canon. Ces machines inconnues jusqu'alors dans les Indes, firent au premier abord plus de bruit que d'effet, & plus de peur que de mal ; mais on s'approcha de maniere que toutes les bombes porterent dans la ville. La plupart des femmes l'avoient abandonnée ; celles qui y étoient demeurées redoublerent leur empressement à en sortir, lorsqu'elles virent le fracas du bombardement. Les Espagnols ont avoué que dans ce moment ils commencerent à douter de leur fort, & à craindre ce qui leur est arrivé.

Le quatorze on mouilla devant le fort de *Boucachic.* J'en donne encore ici la description, pour faire connoître l'intérêt que les Espagnols avoient de le conserver. Il commande par-tout, on ne sauroit en approcher par terre, & les bâtimens n'y peuvent aborder, ni du côté de la mer, ni du côté de la riviere. Ce fort est éloigné de trois lieues de Carthagene, & muni de quatre bastions; la mer bat au pied du rempart de quatre côtés différens; il est défendu par un fossé à sec taillé dans le roc, & le glacis de ses fossés est fait de ce même roc applani; les remparts sont à l'épreuve de la bombe, & les murailles à celle du canon; il y en avoit trente-trois pieces en batterie lorsqu'on l'attaqua.

Descente des Troupes.

Le vaisseau Saint Louis étant à portée se mit à canonner; la galiote & deux traversiers commencerent à bombarder. Ils firent les uns & les autres si bien leur devoir pour faciliter la descente des troupes, qu'elles furent à terre en bon ordre, se mirent aussi-tôt en bataille, & avancerent jusques à un quart de lieue du fort, sans trouver qui que ce fût qui osât s'opposer à leur marche.

Les Flibustiers qui connoissoient le pays, représenterent qu'il falloit traverser les bois; que par ce moyen on marcheroit à couvert, & que c'étoit le plus court chemin pour arriver à Boucachic. Leur proposition fut approuvée, & on fit à cet effet un détachement de trois mille hommes du nombre desquels ils furent. Ils marcherent avec une fermeté héroïque, quoiqu'ils fussent obligés de suivre de petits sentiers où il ne pouvoit passer qu'un homme de front, & qu'ils eussent lieu de craindre quelque embuscade sur la route, où 500 hommes retranchés auroient défait tout ce qui se seroit présenté au passage. Siege de Boucachic.

En sortant de ce défilé ils trouverent un chemin où l'on pouvoit marcher deux hommes de front : c'étoit le chemin pour aller de Carthagene au fort. Ils se mirent en état de passer la nuit dans cet endroit, que l'on fortifia des deux côtés, afin d'arrêter le secours que les Espagnols pourroient envoyer de Carthagene, & d'empêcher la communication du fort & de la ville.

Les Troupes étoient en devoir de remuer la terre & de couper des arbres, lorsque la garde avancée cria, *qui vive*, chacun quitta la hache, prit ses armes,

& serra la file, parce qu'on ne pouvoit aller qu'un à un. Après une demi-heure de marche ils arriverent dans un petit village, où six Negres furent pris, le reste se sauva au fort de Boucachic, qui n'étoit qu'à une portée de mousquet de cet endroit. Quelques drapeaux furent aussi-tôt plantés sur une boule de terre qui se trouva là, & sur les maisons qui sont fort basses.

La garnison fut fort étonnée à cette vue, parce qu'il n'y avoit que très-peu de temps que les troupes avoient mis pied à terre. Elle tira cinq coups de canon qui tuerent cinq hommes, sans faire d'autre mal.

Toute l'armée passa la nuit sans dormir; on s'occupa à reconnoître la place, à faire des détachemens de tous côtés, & à mettre doubles sentinelles, de crainte de surprise. Celle du poste le plus avancé donna l'alarme au camp, en faisant sa décharge sur cinq hommes des ennemis qui s'enfuirent à toute bride, après avoir mis en croupe un des leurs qui fut démonté, comme ils le dirent dans la suite. On y courut aussi-tôt, & on trouva le cheval blessé d'un coup dans l'épaule.

Cependant quelques-uns allerent sur

le glacis ventre à terre, pour observer les mouvemens des ennemis. D'un autre côté Mr. de Pointis, Mr. de Levy & Mr. Ducasse hasarderent beaucoup en allant reconnoître un poste au bord de la mer. Un enseigne qui étoit à leurs côtés eut son chapeau percé d'une balle de mousquet.

Le 15 d'Avril à la pointe du jour, il parut une pirogue Espagnole qui nageoit pour gagner le fort à dessein d'y jetter du secours. Les Flibustiers firent une décharge dessus, se jetterent dans d'autres pirogues qu'ils trouverent sur le bord de la mer, coururent après, tuerent une bonne partie de ceux qui étoient dedans, & la prirent. On fit 20 prisonniers, du nombre desquels étoient deux moines & deux des principaux du pays. Ils dirent qu'il n'y avoit pas plus de 200 hommes de garnison dans le fort, que le même jour après midi il devoit y arriver deux demi-galeres chargées d'hommes & de vivres.

On envoya un des moines avec un de nos tambours & un trompette pour sommer le gouverneur de se rendre, sinon qu'on passeroit la garnison au fil de l'épée. Un tambour de la garnison vint avec nos gens, & répondit que

ſon maître s'étonnoit de la propoſition qu'on venoit de lui faire ; qu'il verroit quand on l'auroit bien battu, le parti qu'il auroit à prendre ; qu'on l'attaquât bien, qu'il ſe défendroit de même.

On le fit auſſi, les Negres avoient applani le chemin pour dreſſer une batterie de mortiers & de canon au bourg, où une partie de l'armée étoit venue camper. Dans ce moment les bombes, le canon, les troupes, les Flibuſtiers, tout joua ſon jeu, les Aſſiégés répondirent de même. Sur les deux heures après midi on vit venir les deux demi-galeres dont nous avons parlé, elles tâchoient de gagner le fort malgré le feu des Flibuſtiers. Cette réſiſtance les obligea de s'avancer à découvert ſur la gréve, où le canon chargé à cartouches donnoit ſans relâche ; cependant ils firent fermer, & les deux galeres furent obligées de virer de bord pour retourner à Carthagene.

Ils ſe trouverent trop engagés pour pouvoir ſe retirer ſans une perte conſidérable ; ils avancerent juſqu'aux foſſés avec ceux qui les ſoutenoient, afin de ſe mettre à l'abri du canon. Cet incident devoit faire périr beaucoup de braves gens. On ſe battit à coup de

fusil pendant près d'une heure. Le combat étoit chaud, parce que l'on étoit si près des ennemis, que les uns & les autres ne pouvoient se manquer.

Les Grenadiers avoient déja gagné le pont-levis, ils étoient prêts de l'abbattre; les troupes arrivoient de toutes parts, tout se disposoit à monter à l'assaut; on voyoit les échelles plantées, les ordres se donnoient pour cet effet, lorsque les assiégés arborerent un pavillon blanc, & demanderent à capituler.

Ils vouloient avoir des conditions avantageuses; mais on leur signifia qu'il falloit se rendre tous prisonniers de guerre: Que si cette condition ne les accommodoit pas, on alloit monter à l'escalade. Il y avoit trente échelles posées, & on y montoit pour tenir sa parole. Tant de fermeté les obligea de se rendre, ils jetterent leurs armes du haut des remparts en bas, & ouvrirent la porte.

Les troupes que l'on commanda pour entrer dans le fort se saisirent aussi-tôt du rempart & des batteries, enfermerent la garnison, qui se trouva de cent ou six vingts hommes, dans une chapelle, avec de bonnes sentinelles pour les garder. Lorsque le gouverneur

ſe vit devant Monſieur de Pointis, il jetta ſon épée à terre : Monſieur de Pointis en fit apporter une autre à la Françoiſe, & la lui mit lui-même au côté. Sa généroſité alla juſqu'à lui donner encore la liberté de ſe retirer lui troiſieme, & d'emporter ce qui lui appartenoit.

On prit ainſi cette place importante, & le 16 on y mit garniſon Françoiſe. Pluſieurs Flibuſtiers ſe diſtinguerent en cette occaſion, & réparerent bien la faute de quelques faux freres qui avoient fait difficulté d'y marcher.

Le ſieur Marin, lieutenant de vaiſſeau, fut tué à ce ſiége, le ſieur Ducaſſe y fut bleſſé d'une mitraille à la cuiſſe, & le ſieur Canet, premier ingénieur, d'un coup de mouſquet dans le bras.

Pendant que les troupes ſe repoſoient, monſieur de Pointis fit ſommer Dom Sanche Ximenés, gouverneur de Carthagene, de ſe rendre, & lui offrit une capitulation très-avantageuſe. Ce gouverneur répondit fiérement qu'il ne manquoit ni de munitions, ni d'hommes, ni de courage pour ſe défendre : Qu'il feroit le devoir de ſa charge, & que ſi dans la ſuite il ſe trouvoit preſſé, il tâcheroit de profiter des offres obli-

geantes qu'on lui faisoit de sa part.

Après cette réponse il ne se passa rien de nouveau; on fit seulement embarquer les Flibustiers dans tous les traversiers, pour aller à Notre-Dame de la Poupe, qui est à une portée du canon de la ville de l'autre côté du fort. C'est un couvent de religieux situé sur le haut d'une montagne vis-à-vis de Carthagene. Ce couvent étoit très-riche; mais par précaution les moines n'y avoient rien laissé, croyant bien que l'on ne manqueroit pas de leur rendre visite.

Les Flibustiers passent de l'autre côté pour investir

En effet, les Flibustiers avoient reçu l'ordre de s'en emparer, d'occuper les hauteurs & les passages, & d'arrêter tout le butin qui pourroit sortir de la ville; ils ne rencontrerent que quelques embuscades qu'ils eurent bientôt dispersées.

Le 17 l'armée ayant décampé, on marcha au fort de Sainte-Croix, qui est à deux lieues de là & à une lieue de la ville. Tant qu'elle suivit le bord de la mer, elle eut un assez beau chemin; mais à mesure qu'elle entra dans les bois, dont le pays est tout couvert, elle fut obligée de passer par des défilés impraticables, & de souffrir une soif extrême, parce qu'il n'y a point d'eau, &

qu'il faisoit des chaleurs excessives. On fit alte dans un vallon pour se reposer, & le hazard voulut que quelques-uns ayant creusé un peu avant dans le sable, trouverent de l'eau. A leur exemple chacun creusa, & but à souhait, quoique l'eau fût un peu douceâtre.

L'armée va au Fort de Sainte Croix.

Après que les troupes se furent rafraîchies, elles continuerent leur chemin pour le fort de Sainte-Croix. Elles y arriverent un peu avant le soleil couché.

Description du Fort de Sainte Croix.

Ce fort est situé sur le bord de la mer, & défend l'entrée aux vaisseaux pour aller à Carthagene. Ils sont obligés, pour éviter un banc qui est au milieu de la riviere, de se ranger presque à portée du pistolet. Ses fortifications ne sont pas si régulieres que celles de Boucachic; néanmoins il est plus meurtrier, en ce qu'il est revêtu d'un bon chemin couvert & d'un fossé où la mer entre. Il bat généralement de tous les côtés, & l'on y peut mettre soixante pieces de canon. Sa situation fermoit le passage tant par mer que par terre à Carthagene, les troupes avoient de la peine à en approcher, parce que c'est un pays plat & marécageux : Elles ne trouverent qu'un petit chemin où on entroit dans la boue jusqu'à mi-jambe, encore

falloit-il y aller à découvert. Aucun obſtacle ne put les arrêter ; elles arriverent au fort, & leur ſurpriſe ne fut pas médiocre quand elles virent un pavillon blanc. Elles entrerent ſans tirer un ſeul coup, après avoir capitulé avec la garniſon, que les Eſpagnols avoient affoiblie pour renforcer la ville de Carthagene. Sa priſe.

Le même jour Monſieur de Pointis, attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement & au ſuccès de l'entrepriſe, réſolut d'attaquer *Gezemanie*, qui eſt la ville baſſe, ou le principal fauxbourg de Carthagene, & très-fort par ſa ſituation.

Il falloit pour cela ſe rendre maîtres du fort de Saint Lazare, parce qu'il commande *Gezemanie* ; & comme il eſt de l'autre côté de la ville, on ſe trouvoit dans la néceſſité d'embarquer du monde pour y paſſer, & de gagner Notre-Dame de la Poupe, qui n'en eſt éloignée que d'une portée de fuſil ; enſorte que de là on pouvoit en former l'attaque. On détacha dans ce deſſein les grenadiers & le bataillon de la Chevau ; mais lorſqu'ils s'embarquoient on vit paroître des ſignaux d'aſſurance, & l'on apprit que les Flibuſtiers, ſous

les ordres de M. Galifet, avoient paſſé dans des chaloupes ; qu'ils avoient mis pied à terre ; qu'ils s'étoient emparés de Notre-Dame de la Poupe, & qu'ils étoient à la portée du canon du fort de Saint Lazare. Cette nouvelle fit plaiſir à monſieur de Pointis ; néanmoins il ne pouvoit ſe diſpenſer de faire défiler les troupes à découvert du canon de Carthagene. Il uſa de ſtratagême pour couvrir le deſſein qu'il avoit formé. Dans ce moment il partit avec un détachement de grenadiers pour ſommer la garniſon de ſe rendre, & parlementa tout le temps qu'il fallut pour défiler ſans danger.

Sur les dix heures du ſoir il envoya le ſieur de la Chevau avec 50 hommes pour reconnoître le port de plus près. Ils paſſerent dans les bois avec le moins de bruit qu'il fut poſſible, afin de cacher leur marche. Cette précaution n'empêcha pas que les Sentinelles ne les entendiſſent ; les Eſpagnols firent auſſi-tôt un grand feu de mouſqueterie & de grenades ; malgré cela ils ne purent empêcher que leurs ennemis ne vinſſent juſqu'au pied du fort.

Monſieur de Pointis fit viſiter les poſtes qui pouvoient être avantageux,

& voulut être présent à tout ce qui se passeroit. Monsieur de Lévy en fit autant de son côté ; ensuite on retourna au camp, & on essuya encore le feu des Espagnols, dont le sieur de Vigny fut tué, le sieur de Simonet blessé, & plusieurs soldats tués ou blessés.

Le lendemain on fit des chemins dans une colline, d'où l'on pouvoit approcher du fort à la faveur des bois, & on alla se poster à la portée du pistolet de la place, derriere une petite hauteur qui mettoit l'armée à couvert du feu des Espagnols. Cela ne se fit pas sans perte de quelques hommes ; mais lorsque les Flibustiers eurent le fort à découvert, & qu'ils purent voir les assiégés derriere leurs embrasures, leur feu les obligea de quitter la partie : & de se retirer en désordre dans la ville, après avoir tué leur commandant qui vouloit se défendre jusqu'à l'extrêmité.

Cependant nos Flibustiers tiroient sans cesse. On en avoit posté vingt ou trente sur une petite montagne qui commande le fort, & qui est de très-difficile accès. Ce fut de là que continuant leur feu, non-seulement ils abbatoient autant d'ennemis qu'il en pa-

roiſſoit ; mais qu'ils favoriſerent encore les troupes deſtinées pour l'eſcalade, leur faciliterent le moyen de monter dans le fort, & d'y introduire ceux des leurs qui étoient campés au pied de la montagne où eſt ſitué le fort de Saint Lazare, à une portée de mouſquet de Gezemanie.

Ce fort n'eſt conſidérable que par ſa ſituation, il n'y avoit que ſix pieces de canon montées, que l'on fit pointer auſſi-tôt ſur la ville. Le lendemain on en monta quatre autres, afin de battre un baſtion qui étoit ſur la gauche de la porte, & qui incommodoit notre grande batterie royale. On y mit auſſi pluſieurs Flibuſtiers, avec d'autres troupes ſous le commandement du ſieur de Mornay, qui forcerent les aſſiégés de couvrir leurs batteries, & rendirent les rondes moins fréquentes. Ils tiroient ſi à propos, que la plûpart des rues étoient enfilées du feu de leurs fuſils & de la mouſqueterie.

Les ennemis rendirent bien le change ; leur canon démonta pluſieurs fois le nôtre. Le ſieur de Mornay fut bleſſé de pluſieurs éclats, & l'on y perdit beaucoup de monde, eu égard au petit nombre qu'il y avoit dans le Fort de Saint Lazare.

Pendant que ce feu duroit de part & d'autre, l'armée alla camper entre le fort & Gezemanie. Elle se prépara à former le siége de la ville.

Le 21 on fit venir deux pieces de canon de six livres de balle, on les mit en batterie dans la chapelle d'une Maladerie qui étoit à une portée de fusil de Gezemanie. A peine s'en étoit-on servi, qu'on fut obligé de les retirer, & de les faire monter au fort de Saint Lazare.

Les ennemis tuerent ou blesserent plus de trente personnes dans cette occasion. Ils ne cesserent point de tirer sur notre camp : ce qui diminuoit tellement le nombre de l'armée, que Monsieur de Pointis donna ordre d'aller camper derriere le fort de Saint Lazare, où l'on étoit à l'abri du canon.

Comme il s'avançoit pour observer la contenance des assiégés, il reçut un coup de mousquet qui lui découvrit l'estomac d'une épaule à l'autre. L'armée fut dans une consternation étrange à cette nouvelle; mais elle se rassura lorsqu'elle apprit que la blessure n'étoit pas mortelle.. Monsieur de Lévy prit aussi-tôt sa place, il continua le siége, & fit travailler à quelque épaulement,

où l'on mit un mortier en batterie.

Le 22, le 23 & le 24 on travailla jour & nuit à débarquer les canons, les mortiers & d'autres inſtrumens. On étoit obligé de les traîner ſur leurs affuts près d'une demi-lieue; car il n'y avoit pas moins de chemin à faire depuis le débarquement juſqu'au camp. Cette rude occupation & les chaleurs exceſſives donnoient beaucoup de peine aux ſoldats que monſieur de Lévy encourageoit par ſa préſence.

Le 26 les batteries ſe trouverent fort avancées; la premiere étoit de ſix pieces de canon, dont quatre étoient de 26 & de 36 livres de balles. Elle fut placée directement ſous le fort, à l'oppoſite de la portée de Gezemanie, & deſtinée pour faire brêche.

La ſeconde batterie étoit encore de ſix pieces de canon, dont cinq étoient de 18 livres de balles, & la ſixiéme de 36 livres. Cette batterie fut dreſſée ſur une hauteur à la droite du fort, pour battre deux baſtions qui étoient entre ces endroits & le foſſé; on y joignit un mortier.

La troiſieme étoit de trois pieces de canon de 18 livres de balles: elle pouvoit battre la porte de Gezemanie à

droit & à gauche. Les ennemis avoient mis derriere de gros arcs-boutans & une infinité de pierres. Cette précaution n'empêcha pas qu'elle ne fût abattue par notre grande batterie royale.

Toutes les batteries tiroient ſi à propos, qu'elles démonterent pluſieurs canons de la place, & diminuoient à tout moment le feu des aſſiégés ; d'où l'on jugea que la réſiſtance ne feroit pas longue.

La galiote qui étoit à la rade, & les mortiers qui étoient à terre ne diſcontinuerent pas de bombarder la nuit avec tout le ſuccès poſſible. On alla reconnoître la tranchée, que l'on ne trouva pas encore praticable.

Le lendemain, ſur l'avis qu'on avoit eu que 800 Indiens venoient au ſecours de la place, on détacha 350 Flibuſtiers qui battirent la campagne plus de quatre lieues. Ils rapporterent environ quatre mille écus & quelque butin. Ils firent cinquante priſonniers, & ſe ſaiſirent de quantité de beſtiaux qu'ils amenerent au camp.

Le 28 & le 29 on canonna juſqu'à cinq heures du ſoir que la brêche parut fort avancée. Les ſieurs de Coëtlogon & de la Chevau, qui étoient de tranchée,

firent défiler les grenadiers que l'on avoit postés dans la chapelle; & soutenus de quelques autres troupes, ils allerent jusqu'au pont-levis qu'ils voulurent abbattre, pour monter ensuite à la breche. Le bruit que l'on fit en abbaissant ce pont découvrit l'entreprise, la sentinelle des ennemis fit un faux feu, ils tirerent du canon à cartouche, & obligerent les assiégés de se retirer dans leur tranchée, qui étoit entre la ville & leur batterie.

Le 30 on canonna jusqu'à trois heures après midi, & on avertit Monsieur de Pointis que la breche étoit assez grande; toutes les batteries eurent ordre d'y venir pour la rendre plus facile à monter. On résolut ensuite de donner l'assaut général, & on fit prendre les armes à toute l'armée. La marche fut réglée de cette sorte.

Monsieur Ducasse qui étoit de tranchée, marcha à la tête des grenadiers, quoique sa blessure demandât du repos, & fut accompagné des volontaires, qui étoient bien-aises de se trouver à cette occasion.

Ensuite marchoient les Flibustiers commandés par le sieur Macharis, & soutenus du bataillon de la Chevau. Les autres

autres troupes marcherent ſelon leur rang, & défilerent toutes par dedans la tranchée.

Lorſqu'elles ſe trouverent au bout du pont, le baſtion de Sainte Catherine qui étoit dans la ville, battoit en face, & tua beaucoup de monde. Cet obſtacle n'empêcha pas que l'on ne paſſât le pont levis ſur des planches que l'on fut obligé d'y mettre, parce que les aſſiégés l'avoient rompu la nuit du 28 qu'on l'avoit abbaiſſé.

Le feu des ennemis redoubla dans ce moment ; & comme ils étoient à couvert derriere leurs remparts, ils tuerent pluſieurs perſonnes, ſans qu'on pût leur rendre la pareille. On remarqua qu'ils s'attachoient à tirer ſur les Sieurs de Lévy & Coëtlogon. Enfin malgré leur réſiſtance on monta à l'aſſaut, & l'exemple des officiers fit tant d'impreſſion ſur les ſoldats, qu'ils arriverent enfin au haut de la breche.

Elle étoit ſi difficile, qu'on n'y pouvoit monter qu'un à un ; ainſi les aſſiégés ſe contenterent d'y laiſſer la garde ordinaire, & remirent au lendemain à la redoubler ; d'ailleurs la tranchée avoit ſi peu d'étendue, qu'allant tous à découvert, la plupart des officiers les plus

La priſe de Gezemanie ou ville baſſe de Carthagene.

avancés y furent blessés, & les soldats commençoient à s'ébranler.

On eut à combattre les Lanciers. Ce sont des gens sur qui les Espagnols comptent beaucoup. Ils ont des lances de neuf à dix pieds, & quelquefois plus longues. Ils attendent que la décharge des armes à feu soit faite, après quoi ils foncent & dardent leurs lances de 12 à 15 pas, avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent jamais leur coup.

Il en parut un grand nombre sur les bastions. D'ailleurs plusieurs Espagnols firent feu des guérites où ils s'étoient retirés pour se mettre à couvert, & tuerent ou blesserent quantité de personnes.

Le sieur de Marolle eut une cuisse cassée de plusieurs coups de lances. Le chevalier de Pointis, enseigne de vaisseau, neveu du commandant, eut le genou fracassé.

Le sieur de Fouilleuse, Aide d'Artillerie, eut une jambe emportée.

Le sieur du Rolond, enseigne de vaisseau, fut blessé à la cuisse, qu'on lui a coupée, & est mort deux jours après.

Le sieur de Marolle, dont on a parlé, eut le même sort.

Le sieur de Foril, inspecteur Géné-

ral de la marine, eut un coup de mousquet dans l'épaule.

Le sieur de Marigny, enseigne, fut blessé au visage.

Le sieur Houillon, enseigne, fut blessé au pied d'un coup de lance.

Le sieur de Montrosié, lieutenant de vaisseau, commandant les premieres compagnies des Grenadiers, eut un coup de lance dans le ventre.

Monsieur le Comte de Coëtlogon, Vice-Amiral, fut blessé à l'épaule & en est mort.

Le sieur Marquis de Boury, enseigne de vaisseau, fut blessé au visage.

Le sieur de Vaujour, Lieutenant de vaisseau, Major des Grenadiers, fut blessé au bras d'un coup de mousquet.

Le sieur la Garde, sous-brigadier, eut deux coups dans le ventre.

Le sieur Francine fut blessé au bras.

Les Officiers dont on vient de parler ne furent pas tous blessés sur la breche, quelques-uns le furent en poursuivant les ennemis, lorsqu'ils abandonnerent Gezemanie pour se sauver à Carthagene. Si on avoit eu encore une heure de jour, on seroit entré dans la ville avec eux.

Il y eut un très-grand carnage dans

cette expédition. Deux cens Espagnols qui s'étoient réfugiés dans une Eglise, furent passés au fil de l'épée. On en trouva plusieurs autres qui s'étoient cachés sous la voute du bastion par où nous étions entrés, & qui voulurent se défendre. Ils en payerent bien cher leur résistance. On ne fit quartier à pas un excepté au Gouverneur, qui se nomma & se rendit. Il s'étoit fait porter sur la breche dans un fauteuil pour animer ses gens, & n'en sortit que quand il vit les choses désesperées.

Plusieurs Flibustiers furent tués ou blessés pendant le siege. Monsieur de Pointis en avoit posté cinquante sur une éminence qui commandoit le fort Saint Lazare, d'où ils désolerent à coups de fusil la garnison de la place ; & lorsqu'elle fut prise, les Flibustiers qu'on y mit, obligerent ceux de Gezemanie de se couvrir de cuirs de bœuf ; leur feu incommodoit tellement les Espagnols, qu'ils furent obligés, pour l'arrêter, de pointer toute leur Artillerie sur cet endroit : ce qui donna lieu aux Assiégeans de dresser leurs batteries pour battre en breche. Il ne se passoit point de jour que quelque Flibustier n'allât faire le coup d'arme avec les Assiégés au pied

de leurs murailles. Les Negres ne furent pas non plus inutiles, un d'entr'eux alla ſonder la foſſe de Carthagene, & ç'en fut encore un autre qui alla ſonder celui de Gezemanie à la faveur des coups de mouſquet.

Je ne donne point ici la deſcription de Gezemanie, parce que je l'ai faite avec celle de Carthagene.

Dès qu'on fut maître de la Place, on s'empara de tous les poſtes, on établit des corps-de-garde dans toutes les rues & ſur les baſtions, on s'approcha le plus près qu'il fut poſſible du pont de communication pour entrer dans Carthagene. Les ennemis ayant été vigoureuſement repouſſés à deux ſorties qu'ils voulurent faire, rentrerent dans la ville de Carthagene, & ne parurent plus que ſur les remparts, d'où ils tuoient toujours quelqu'un.

Comme la rue où nous étions ſe trouvoit en fil vis-à-vis la porte de Carthagene, on fut obligé de faire un retranchement au bout de cette rue, pour mettre la Garde à couvert. A la pointe du jour on fit retirer nos troupes dans les maiſons, pour les garantir des coups qu'on tiroit continuellement, & on paſſa deux jours à ſoulager les bleſſés, à pointer

le canon de Gezemanie sur Carthagene, & à disposer des batteries en divers endroits pour faire breche. Dès qu'elles furent en état, on songea aux moyens de faire agir utilement le peu de troupes qui restoient, dont les uns étoient malades, les autres blessés, & d'autres fort fatigués.

Attaque de Carthagene.

Les ennemis avoient beaucoup de monde en état d'agir, des munitions & des vivres pour six mois. La ville de Carthagene étoit environnée d'un fossé plein d'eau, & les remparts garnis de quatre-vingt pieces de canon. S'ils avoient su profiter de tous ces avantages, il n'y a pas d'apparence qu'on eût pu les réduire, & nous fûmes étonnés de voir quelque temps après deux pavillons blancs, qu'ils arborerent pour parlementer.

Tout étoit en mouvement pour commencer le siége dans les formes, lorsqu'on eut nouvelle que deux mille Indiens venoient pour se jetter dans la ville. On détacha aussi-tôt un bataillon avec cinq cens Flibustiers pour s'opposer à leur passage; mais leurs coureurs ayant reconnu nos gens pendant la nuit, ils se retirerent, & ne firent alte qu'à deux lieues de l'endroit où ils apprirent de nos nouvelles.

Le 2 de Mai notre détachement revint au camp, où l'on proposoit de faire nouvelle attaque ; le Sceptre, Amiral, & le Vermandois canonnerent toute la journée, & sur les trois heures après midi les Assiégés demanderent à capituler. C'étoit à quoi nous pensions le moins ; & comme on avoit lieu de craindre quelque surprise, on envoya un nouveau détachement pareil à celui du jour précédent pour observer la contenance des Indiens, & en même temps on fit savoir au Gouverneur qu'on n'entreroit point en conférence, qu'il ne les eût fait retirer.

La prise de Carthagene.

Cependant on cessa de tirer de part & d'autre. Tous les Officiers s'assemblerent pour tenir conseil, & il fut résolu d'envoyer Mr. Ducasse pour entendre les propositions des Assiégés. Il se transporta dans la ville ; mais ils ne voulurent traiter qu'avec Monsieur de Pointis. Quatre des principaux d'entr'eux furent députés pour savoir ses sentimens. Ils furent fort long-temps à disputer. Enfin Mr. de Pointis leur ayant dit, que si les propositions qu'il venoit de leur faire ne les accommodoient pas, ils pouvoient se retirer ; ils demanderent jusqu'au lendemain, n'ayant pas ordre de conclure.

On leur laissa le traité entre les mains, & ils furent reconduits à la ville, nous laissant deux des leurs en ôtage.

Le 3 de Mai, le Gouverneur voyant la nécessité où il étoit de prendre son parti, & ayant devant les yeux l'exemple de Gezemanie que l'on venoit de prendre d'assaut l'épée à la main; considérant enfin que ses gens ne tendoient plus qu'à une sédition s'il ne se rendoit pas, il envoya le même jour, qui étoit le temps qu'on avoit demandé, vers Mr. de Pointis, pour signer la capitulation.

Elle contenoit six articles, & elle étoit conçue en ces termes.

1°. Le Gouverneur sortira accompagné de la garnison composée des troupes & des milices qui voudront suivre, tambour battant, meche allumée, avec deux pieces de canon de campagne. Le Gouverneur emportera aussi tous les effets qui lui appartiendront.

2°. Il ne sera fait aucun tort aux Eglises.

3°. Les canons, tous les trésors & autres biens appartenans au Roi Catholique, seront incessamment remis entre les mains de Mr. de Pointis, par ceux

qui en sont chargés, avec leur livre de certification.

4°. Il sera permis à chacun de se retirer où bon lui semblera, sans emporter aucune chose de leurs biens, excepté ce qui leur sera laissé de hardes & d'argent pour se conduire, & d'esclaves pour les servir chacun selon sa qualité.

5°. Les marchands porteront à Mr. de Pointis leur livre de comptes, & remettront en entier l'argent & les autres effets dont ils se trouveront chargés pour leurs correspondans.

6°. Les Habitans qui voudront demeurer sous l'obéissance du Roi Très-Chrétien jouiront des privileges, droits, & immunités dont ils jouissoient sous celle du Roi Catholique. On les laissera dans la paisible possession de leurs biens, à la réserve de l'or, de l'argent, & des pierreries qu'ils seront tenus de déclarer fidélement : auquel cas on leur en laissera la moitié, sinon ils en seront entiérement privés.

Tous ces articles ayant été signés de part & d'autre, on envoya un détachement de Flibustiers pour occuper un des côtés des bastions que le Gouverneur venoit de céder, avec un côté de la porte de la ville. On y fit entrer aussi une

parrie de nos troupes, qui se saisirent des remparts & de toutes les avenues. On fit défenses à tous les soldats & matelots d'entrer dans aucune maison sur peine de la vie. Le charpentier de l'Amiral entra dans une maison, & y prit quelque chose; on l'arrêta, on le fit confesser, & sur le champ il eut la tête cassée. Les Espagnols en furent très-satisfaits, & nous en marquerent leur reconnoissance.

Le 4 de Mai, le Gouverneur sortit suivi d'environ 700 hommes sous les armes. Mr. de Pointis entra immédiatement après dans la ville, avec les troupes qu'il jugea nécessaires pour la garder, & alla d'un même pas faire chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Cathédrale, où les François & les Espagnols firent des prieres pour le Roi. On peut bien juger que leur joie étoit aussi feinte, que la nôtre étoit naturelle & véritable.

Cette cérémonie achevée, Mr. de Pointis alla à la *Consedorie*, où il devoit loger. C'est une grande maison où l'on met ordinairement l'argent du Roi d'Espagne, en attendant que les galions viennent le prendre. Ce fut dans cette consedorie que l'on apporta l'or, l'argent & les pierreries que l'on trouva

chez les Espagnols qui en avoient caché.

Le 12, le 13, le 14 & le 15 se passerent à recevoir l'argent des particuliers. Leur empressement faisoit plaisir à voir, c'étoit à qui en apporteroit le plus. Ils se déclaroient les uns les autres, & crioient tous qu'on les expédiât promptement; c'est-à-dire, qu'on les débarrassât de notre présence.

Il y en eut qui apporterent jusqu'à quatre cens mille écus. Nous poussâmes l'honnêteté si loin, que bien souvent nous leur en laissions une bonne partie, & cela nous attiroit mille remercimens & quelquefois des présens. La perquisition que l'on fit dans toute la ville ne fut pas inutile; car on trouva beaucoup d'or & d'argent caché, tant en vaisselle qu'en monnoie.

Le reste du mois fut employé à ramasser tous les trésors, à les numéroter & à les embarquer. Cependant on fit mettre sur les vaisseaux tous les canons de fonte; au nombre de 86 pieces; on creva ceux de fer, & on mina les principales fortifications de la ville.

On avoit résolu de garder les trois forts pour être maîtres de tout le pays: Le gouvernement en avoit été donné

au sieur de Galifet, Lieutenant de Roi sur la côte de Saint Domingue, & la garde devoit être composée de dix compagnies d'Infanterie, de 80 Negres & 150 Flibustiers, armés, sur un navire pour la garde de la rade & celle de la côte.

On auroit pu par ce moyen attirer un grand commerce à la France, d'autant plus qu'une partie des habitans qui étoient demeurés dans la ville commençoient à entrer en confiance avec nous, & nous assuroient du prompt retour des autres. Mais la maladie qui augmentoit tous les jours dans l'armée, ayant beaucoup diminué le nombre des troupes, & mis les équipages hors d'état de ramener tous les navires en France, il ne fut pas possible d'y laisser un seul homme; & ainsi toutes les mesures de commerce dans le pays, & d'établissement dans la ville, furent rompues.

Dès ce moment on prit le parti de tout abandonner. Dans ce dessein on fit sauter le 27, le fort de Saint Lazare, & le 28 partie de celui de Boucachic; car on n'acheva de le ruiner qu'après que toute l'armée fut sortie de la rade. Le même jour elle vint mouiller devant ce fort; les Flibustiers resterent les der-

niers à terre ; & le ſieur de Galifet les fit embarquer ſuivant l'ordre qu'il reçut de Mr. de Pointis & de Mr. Ducaſſe, ſans qu'ils euſſent fait aucun déſordre.

Avant que de paſſer outre on envoya de l'argent pour les payer ſur le pied des matelots : Mais Mr. Ducaſſe, bien qu'ils en prétendoient davantage, refuſa de le recevoir ; car leur coutume eſt à chaque priſe de la ville ou de vaiſſeau, de faire autant de parts du butin qu'ils ſont d'hommes, & de tirer chacun la leur.

Les Flibuſtiers voyant qu'on ne les ſatisfaiſoit pas, remirent à la voile & retournerent à Carthagene, où ils refuſerent de recevoir le Major de Saint Domingue, & les ordres que Monſieur Ducaſſe leur envoyoit. Je ne doute point qu'ils n'y ayent commis toute ſorte d'hoſtilité. On peut juger des cruautés qu'ils ſont capables d'exercer, par celles qu'ils ont ſi ſouvent exercées. Accoutumés au ſang, on les a vu en répandre dans les rencontres, plus par inclination que par néceſſité, & ſuivant cet inſtinct barbare, traiter les hommes comme des animaux. Car enfin, pour peu qu'ils euſſent eu d'humanité & de bon ſens, n'auroient-ils pas

fait réflexion que ceux de Carthagene ne devoient pas être responsables de leur mécontentement, & qu'ils ne pouvoient rien exiger d'eux après une capitulation aussi authentique que celle que l'on venoit de conclure ? Mais uniquement attachés à leurs droits, ils ne se mettent guéres en peine de celui des gens.

On vient de rapporter avec autant de verité que d'exactitude, ce qui s'est passé durant le siége de Carthagene & après sa prise. Pour ne rien omettre de ce qui mérite d'être su, & suivre quelque ordre, il est nécessaire d'y joindre encore ce qui s'est passé depuis le départ des troupes jusqu'à leur arrivée en France.

On pressa notre départ, à cause des maladies qui commençoient à nous attaquer plus cruellement que jamais, & à nous enlever beaucoup de monde.

Le premier jour de Juin, après avoir entiérement ruiné le fort de Boucachic; on appareilla de Carthagene pour aller à la *Grande Riviere* faire de l'eau, & de là continuer notre route au cap Tibron. Le Pont-Chartrain où le sieur Ducasse avoit fait la campagne, & le Malouin, forcerent de voiles, & nous

quitterent le même jour pour se rendre à Saint Domingue, & porter incessamment le sieur Galifet en France, que Mr. Ducasse y envoyoit pour rendre compte au roi de la campagne. Il pouvoit s'en acquitter dignement, lui qui s'étoit fait distinguer dans cette expédition par sa conduite & par son courage; outre cela il étoit encore chargé de demander justice pour les Flibustiers & les soldats de la côte de Saint Domingue. Il se défendit autant qu'il put de cette commission; mais M. Ducasse l'en pressa tellement, qu'il fut obligé de l'accepter.

Le cinq faisant route, nous rencontrâmes un petit Flibustier de la Martinique, qui nous cherchoit avec des Lettres de Messieurs d'Amblimont & Robert, par lesquelles ils donnoient avis à Mr. de Pointis, qu'il y avoit à la Barbade vingt vaisseaux de guerre Anglois, qui ne pouvoient être en ces mers que pour nous combattre; ou pour quelque autre entreprise considérable sur les isles Françoises.

Ce même bâtiment, après avoir donné ses dépêches, alla à Carthagene avertir aussi les habitans & les Flibustiers du danger où étoit la colonie de Saint Domingue. Le succès de son voya-

ge, fut que les Flibustiers se rembarquerent, & que ceux qui échappèrent des mains des Anglois, allerent demander pardon à Mr. Ducasse, & l'aiderent à repousser les ennemis qui vinrent faire descente sur la côte de Saint Domingue.

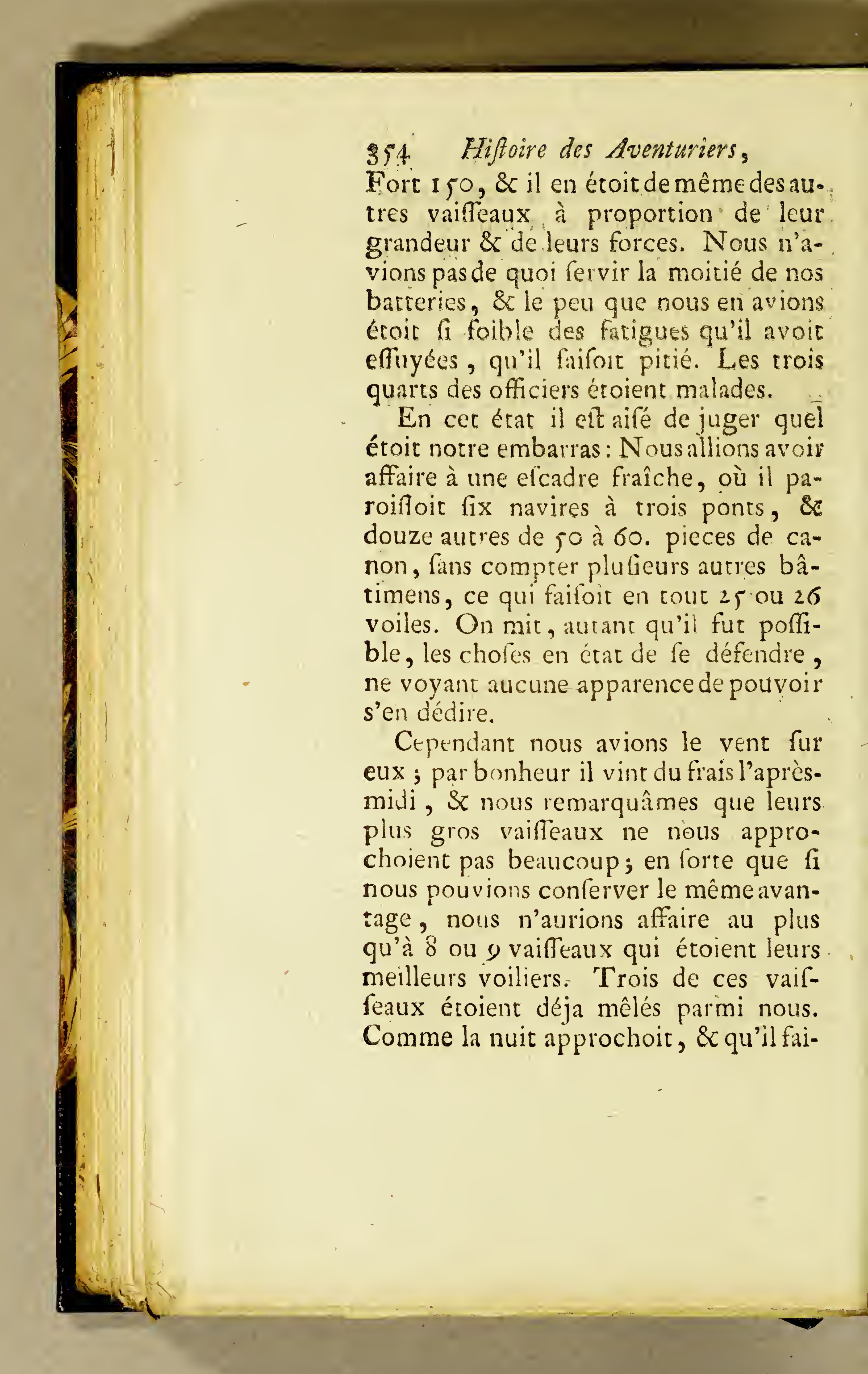
Sur les avis dont je viens de parler, on résolut de débouquer par le canal de *Bahama*, sans passer à Saint Domingue. On faisoit route suivant ce dessein, quand le septieme au point du jour on apperçut les ennemis au nombre de 27 voiles, si près de nous, qu'un de leurs vaisseaux tira toute sa bordée sur le Furieux, qui allant mieux, gagna bientôt la tête de notre escadre où étoit son poste.

La ville d'Amsterdam, qui servoit d'hôpital à nos malades, fut prise dès neuf à dix heures du matin. Les ennemis n'avoient que quatre vaisseaux qui nous gagnassent, & comme ils n'osoient nous approcher de trop près, ils carguerent leurs menues voiles, & se mirent à l'entrée de la nuit à la portée de notre amiral ou commandant, pour observer sa manœuvre & la contenance de l'armée. L'amiral avoit averti par un pavillon, de faire fausse route, & de se

tenir prêt à revirer dans le commencement de l'obſcurité de la nuit qui ne duroit alors que deux heures, la lune ſe levant à neuf & demie. Par malheur notre vaiſſeau étoit celui de l'armée qui alloit le plus mal, & par conſéquent le plus près des ennemis, étant hors d'état de faire aucune diligence ſans en être apperçu. Il ne nous reſtoit que 13 officiers mariniers, & 30 ſoldats qui pouvoient agir ; on nous avoit ôté le reſte de notre équipage pour remplacer les morts des grands navires ; on avoit auſſi déſarmé le même Chriſt pour le même ſujet ; ce vaiſſeau avoit été remis aux Flibuſtiers avant que de ſortir de la rade de Carthagene.

Si on avoit été à Saint Domingue, on avoit réſolu d'y laiſſer ce vaiſſeau ; mais comme on avoit changé d'avis, on devoit le brûler au premier calme. Je marque toutes ces particularités, pour faire connoître combien nous étions foibles, & hors d'état de nous défendre & de manœuvrer.

Sceptre, qui eſt le plus gros de nos vaiſſeaux, & celui ſur qui on pouvoit compter le plus, avoit 180 malades dans ſon bord, hors d'état de ſe défendre. Le Vermandois en avoit cent. Le



Fort 150, & il en étoit de même des autres vaisseaux à proportion de leur grandeur & de leurs forces. Nous n'avions pas de quoi servir la moitié de nos batteries, & le peu que nous en avions étoit si foible des fatigues qu'il avoit essuyées, qu'il faisoit pitié. Les trois quarts des officiers étoient malades.

En cet état il est aisé de juger quel étoit notre embarras : Nous allions avoir affaire à une escadre fraîche, où il paroissoit six navires à trois ponts, & douze autres de 50 à 60. pieces de canon, sans compter plusieurs autres bâtimens, ce qui faisoit en tout 25 ou 26 voiles. On mit, autant qu'il fut possible, les choses en état de se défendre, ne voyant aucune apparence de pouvoir s'en dédire.

Cependant nous avions le vent sur eux ; par bonheur il vint du frais l'après-midi, & nous remarquâmes que leurs plus gros vaisseaux ne nous approchoient pas beaucoup ; en sorte que si nous pouvions conserver le même avantage, nous n'aurions affaire au plus qu'à 8 ou 9 vaisseaux qui étoient leurs meilleurs voiliers. Trois de ces vaisseaux étoient déja mêlés parmi nous. Comme la nuit approchoit, & qu'il fai-

ſoit aſſez ſombre, nous crûmes qu'en faiſant fauſſe route, nous pourrions les éviter.

Le 9 de Juin au matin nous nous trouvâmes aſſez éloignés de l'eſcadre ennemie. Il n'y avoit que ces trois vaiſſeaux, dont je viens de parler, qui nous gardoient toujours à vue, & qui faiſoient à tout moment de faux-feux, pour avertir leur armée de la route que nous tenions.

Nous fîmes le plus de voiles qu'il nous étoit poſſible, ayant toujours avec nous les trois vaiſſeaux Anglois. Enfin le ſoir du 10 au 11, le vent ſe tourna, & affraîchit conſidérablement avec une brume fort épaiſſe; nous les perdîmes de vue, & nous arrivâmes ſur les 10 heures du ſoir, vent arriere, paſſant entre la terre & eux. Nous fîmes route pour le canal de *Bahama*.

Le 11 nous n'en vîmes aucun, nos ennemis ne s'étant point apperçus que nous avions fait vent arriere. Toute notre eſcadre en conçut d'autant plus de joie, qu'elle fut encore agréablement ſurpriſe de voir le Marin à nos côtés, & l'Apollon dans nos eaux. Le premier s'égara pendant la route, ſoit par les courans qui le ſéparerent de nous, ou par

la brume qui nous le fit perdre de vue.

Le 25 Juin, nous donnâmes le matin dans le *Golfe de Bahama*.

Le lendemain ſur le midi nos pilotes prirent hauteur, & trouverent que nous étions débouqués dans ces parages. Les courans y ſont ſi forts, qu'ils nous firent faire quatre-vingt lieues en moins de 24 heures ; ils nous emportoient comme la foudre, quoiqu'il fit calme tout plat.

Notre amiral avoit fait une priſe Angloiſe le jour précédent. Je m'informai du capitaine, des nouvelles des ennemis ; il me dit que les Anglois avoient ordre de ne point perdre de temps, de nous chercher partout, & de nous livrer combat à quelque prix que ce fût.

Ils ne devoient ſéjourner que 24 heures à la Jamaïque pour y faire de l'eau, & ils n'y ſeroient pas demeurés plus long-temps, ſi heureuſement pour nous ils n'euſſent eu le vent contraire ; ce qui les empêcha de ſortir. Ils ſavoient tout ce que nous faiſions, & la priſe de Carthagene. Des chaloupes venoient inceſſamment de la côte leur rendre compte de tout ce qui s'y paſſoit.

Si nos ennemis avoient fait diligen-

ce, ils nous auroient fort embarrassés, parce que nous avions fait défaire toutes les fortifications de cette ville. Comme ils avoient des troupes fraîches, ils n'auroient pas manqué de faire descente, nous nous serions trouvés entre les Espagnols & eux, il auroit fallu périr, quoiqu'il leur en eût coûté un peu cher.

Le 28 nous rencontrâmes le marin sur l'atterage de Plaisance, d'où il sortoit pour aller en France. Le même jour nous trouvâmes dans la baye l'escadre commandée par Monsieur le Marquis de Nesmond, qui attendoit celle que les Anglois avoient envoyée pour prendre Plaisance.

Le 29 nous y mouillâmes n'ayant presque plus personne qui pût naviger; nos équipages étoient si maltraités, & nous-mêmes si fatigués de la longueur de notre traversée, que sans le bon accueil que nous firent le gouverneur & le lieutenant du roi de cette isle, sans le prompt secours & les bons rafraîchissemens qu'ils nous donnerent, nous n'aurions jamais eu la force de regagner la France, où nous sommes enfin arrivés.

Nous y trouvâmes le Fort qui étoit arrivé avant nous, & qui s'étoit sauvé

quand les ennemis nous donnerent la chasse au sortir de Carthagene. Nous apprimes aussi que la fregate le Marin étoit au Port-Louis : Que l'Apollon & l'Avenant avoient joint Monsieur de Nesmond en Canada.

La joie que nous eûmes d'apprendre que tous nos vaisseaux étoient heureusement sauvés, & le plaisir que nous ressentions de nous voir en France, ne se peuvent décrire. Les malades en furent soulagés plus que de tous les remedes des Chirurgiens du royaume.

Nous n'attendions que le moment qu'il nous fût permis d'aller à terre, pour rendre grace au Seigneur qui nous a par sa bonté infinie conservés contre tous les dangers qui se sont présentés, & faire des prieres pour quelques-uns des nôtres dont nous n'avons point appris de nouvelles. En faisant route on les avoit envoyés dans un canot à terre, pour les besoins de la flotte.

Je ne saurois m'empêcher de remarquer, que les Flibustiers & les autres gens de la côte ont été fort zélés pour le succès de l'expédition de Carthagene. On a vu leur empressement dans le service, lorsqu'ils se sont offerts pour recevoir les ordres de Monsieur de Pointis,

toutes les fois qu'ils ont cru que la connoiſſance qu'ils avoient du pays pouvoit leur attirer cet honneur.

En effet, auſſi-tôt que la flotte fut à la vue de Carthagene, on les mit dans des canots pour aller inveſtir cette ville du côté de Notre-Dame de la Poupe; mais il fallut revenir dans les vaiſſeaux, parce que la mer étoit haute, & on alla au fort de la Boucachic, où ils furent les premiers à terre, percerent les bois, & ouvrirent le chemin à l'armée. Enſuite ils firent deſcente en terre ferme, ils traverſerent quatre lieues de bois, forcerent deux embuſcades, aſſurerent la ſeconde deſcente de l'armée, en occupant les Dunes du nord. Ils ſeconderent les troupes qui les devançoient à l'attaque de Gezemanie, & prirent une partie des pavillons & des drapeaux qui ont été préſentés au roi.

Voilà ce qu'ils ont fait. Que ne pouvoient-ils point faire, animés de la préſence des François diſciplinés, prévenus de leurs exemples, aidés de leur valeur; & de plus, ſoutenus partout de leur intrépidité, & de l'invincible aſcendant qu'ils ont ſur toutes les nations, ſans avoir rien trouvé de contraire que le changement de climat. Ainſi les gens

de la côte n'ont eu aucun avantage sur eux, que par leur tempérament accoutumé à l'air d'un climat si différent du nôtre, & par la connoissance qu'ils avoient du pays.

Il est remarquable que tant de contrées si différentes & si éloignées les unes des autres, ayent fourni presqu'en même temps une ample matiere à la gloire des François, par la prise d'Ath en Flandres, de Carthagene dans les Indes, & par celle de Barcelone en Espagne, par les efforts de deux armées toujours agissantes, pendant que l'on a vû d'un autre côté cinq armées en état de tout conquérir demeurer en suspens, se contenter de tenir la campagne & de la parcourir en victorieuse; qu'enfin au moment que toute l'Europe étoit en mouvement, on a vu succéder à cette agitation universelle le calme subit d'une paix générale.

Tant d'événemens extraordinaires sont les productions du puissant génie d'un seul Prince; mais supérieur à tous les autres en force, en équité & en grandeur d'ame; puisqu'il est constant, que si le roi est grand par la maniere dont il a soutenu la guerre, il ne l'est pas moins par celle dont il a conclu la paix.

paix, & il est vrai que l'une & l'autre sont surprenantes.

Pour ce qui regarde la guerre: veut-on l'attaquer? Il prévient. Cherche-t-on à l'accabler? S'efforce-t-on de diminuer son Royaume par des entreprises considérables? Il l'augmente par de nombreuses conquêtes.

A l'égard de la paix, on s'étoit imaginé qu'il ne relâcheroit rien de ses conquêtes. Il les abandonne généreusement pour le repos de l'Univers, lors même qu'il étoit le plus en état de les conserver & de les accroître, sans en tirer d'autre avantage que la gloire de les avoir faites. D'où l'on peut conclure que le Roi n'a jamais armé que pour se défendre, ni triomphé que pour donner la paix. Toutes ses entreprises ont été importantes à l'Eglise, glorieuses à lui-même, & avantageuses à ses Sujets.



ÉTABLISSEMENT
D'UNE
CHAMBRE DES COMPTES
DANS LES INDES
OCCIDENTALES D'ESPAGNE,
CONTENANT

Un état des Offices, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers, où le Roi d'Eſpagne pourvoit; des revenus qu'il tire de l'Amérique, & de ce que les plus grands Princes de l'Europe y poſſedent.

AU LECTEUR

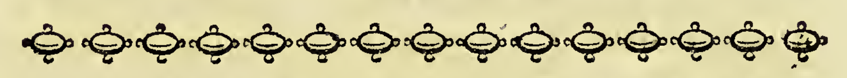
LE Traité qui ſuit eſt pris d'un Manuſcrit Eſpagnol que j'ai traduit en notre Langue. Il contient des choſes particulieres, & juſques ici inconnues, parce qu'il eſt composé de Pieces ſecretes & authentiques, trouvées dans les Archives dont j'ai vu moi-même les Originaux.

Ce Traité contient trois Parties. La premiere parle de l'Etat politique des Indes, & de la maniere dont le Roi d'Eſpagne le gouverne. La ſeconde de l'Etat Eccléſiaſtique, & des Bénéfices auſquels ce Roi pourvoit. La troiſieme fait connoître les revenus qu'il tire de l'Amérique, & ce que les plus grands Princes de l'Europe poſſedent dans ce Pays.

Il y a beaucoup d'autres particularités dont on ne dit rien; il ſera aiſé de s'en inſtruire par la lecture.



ETABLISSEMENT
D'UNE
CHAMBRE DES COMPTES
DANS LES INDES.



PREMIERE PARTIE.

De l'Etat politique des Indes ; & de la maniere dont le Roi d'Eſpagne le gouverne.

CHAPITRE I.

Origine, ceſſation, rétabliſſement, & réforme de la Chambre des Comptes des Indes.

DEZ que les Eſpagnols commencerent à peupler l'Amérique, les Rois d'Eſpagne, pour régler les différens des peuples de cette contrée, y érigerent des tribunaux, auſquels ils donnerent le ti-

tre de Chambres des Comptes, ou Conseil Royal des Indes. Ces Chambres furent obligées de cesser pour quelque temps, à cause de la mésintelligence des Officiers, & de la révolte des peuples. Elles furent rétablies par Charles-Quint en 1524, & ensuite réformées par le même Prince, & elles recommencerent leurs fonctions dans le pays, que l'on partagea depuis en deux Royaumes, celui du *Perou*, & celui du *Mexique*, lesquels par succession de temps se sont augmentés & étendus jusqu'à quatre vingt sept mille lieues, qu'on a séparées encore en plusieurs Provinces, où ont été bâties quantité de villes célebres & d'Eglises considérables, & où enfin on a érigé un grand nombre de Dignités tant Ecclésiastiques que Séculieres ; c'est-à-dire, des Archevêques, des Evêques, des Abbés, des Prieurs, des Doyens, des Chanoines, des Présidens, des Chanceliers, des Conseillers, &c. Il le falloit ainsi pour l'utilité, le gouvernement & le maintien des fameuses Colonies qui y sont présentement.

C'est pour cette même raison que le Roi d'Espagne a érigé trois Chambres des Comptes ; la premiere à la *nouvelle Espagne*, la seconde au *nouveau royau-*

me de Grenade, la troiſieme au *Perou.* Leur Juriſdiction eſt fort étendue, puiſque ſeule elle tient lieu de toutes les Juriſdictions que nous voyons en France : car s'il y a des Officiers établis pour juger des affaires tant civiles que criminelles, ils ſont pris de ces trois célebres Compagnies, qui connoiſſent particuliérement des affaires du Roi.

Ceux qui ont le maniement de ſes déniers ſont obligés de compter devant elles dans les bureaux & les départemens qui ſont deſtinés à cet uſage. C'eſt auſſi dans ces Départemens qu'on trouve des mémoires très-curieux, où l'on peut apprendre le gouvernement politique du Roi d'Eſpagne dans l'Amérique, & toute l'hiſtoire du pays. C'eſt de là qu'on a tiré les pieces qui compoſent ce manuſcrit.

Lorſqu'il arrive quelque affaire de grande importance, c'eſt au roi immédiatement que ces chambres envoyent le paquet ſecret qui les contient, après l'avoir ſcellé; & c'eſt à ces mêmes chambres que le Roi renvoye auſſi immédiatement la réponſe qu'il trouve à propos de leur rendre. Il a compoſé ces chambres des Officiers dont on va voir le dénombrement.

CHAPITRE II.

Charges des Chambres des Comptes, ou Conseil Royal des Indes.

Président, Maître, Auditeur des Comptes.

CHACUNE de ces chambres consiste en un Président, un grand Chancelier, douze Conseillers ou Maîtres des Comptes, un Procureur du Roi, deux Avocats Généraux, un Sous-Chancelier, un Grand-Prévôt, quatre Auditeurs des Comptes, vingt-quatre clercs des deux greffes, cinq restaurateurs, deux substituts du Procureur du Roi, un Avocat & un Procureur des pauvres, un historiographe, un géometre, un arpenteur, un greffier de la chambre, un concierge, un sous-concierge, dix huissiers, un chapelain, un sous-chapelain.

Motifs du Roi d'Espagne pour l'établissement de la Chambre des Comptes.

Si les Rois sont indispensablement obligés de s'appliquer aux affaires publiques, ils ne sont pas moins obligés de songer à celles qui les regardent en particulier, parce que les affaires publiques qui concernent les sujets, dépendent absolument des affaires particulieres qui regardent les Rois. C'est dans cette vûe que Philippe IV. Roi

d'Eſpagne & des Indes, forma un Conſeil Privé, choiſi d'entre les Officiers les plus expérimentés de la chambre dont il s'agit. Ce conſeil s'aſſemble les lundis & les vendredis, pour réſoudre des affaires les plus importantes.

Après avoir marqué le nombre des Officiers de ces chambres, il faut parler de leur pouvoir.

Ces chambres exercent une Juriſdiction Souveraine ſur tout ce qui concerne les Indes, tant par mer que par terre, tant pour la paix que pour la guerre, pour le criminel que pour le civil, établiſſant les juges & les gouverneurs, & tous les autres officiers, de quelque condition qu'ils puiſſent être; ordonnant les armées navales, les galions, les Envois extraordinaires des fregates d'avis, & le choix de navires. De plus, elles ont le pouvoir de donner des patentes aux particuliers pour le négoce des Indes, & pour tenir des conſeils extraordinaires, d'envoyer des ordres aux Vice-Rois & aux Généraux des flottes. Elles ont droit encore de donner les Archevêchés & les Evêchés, & d'en diſpoſer ſouverainement. Etendue de ſa juriſdiction.

Ces chambres s'aſſemblent le matin pendant trois heures, le mardi, le mer- Temps auquel elle donne audience.

credi, le Jeudi, & le Samedi, seulement; car le Lundi, & le Vendredi, comme je viens de le dire, sont destinés pour le Conseil Privé. L'Assemblée générale regle tout ce qui regarde le Gouvernement; & quand il y a quelques différens entre des particuliers, on tient deux autres Assemblées pour leur donner audience.

Outre cela il y a encore un Conseil de guerre, composé de quatre des plus anciens Conseillers, avec un Président. Il se tient le Mardi & le Jeudi de chaque semaine, on y resout tout ce qui regarde la guerre tant par mer que par terre, on y donne toutes les Charges militaires, tant celles qui sont vacantes, que celles qui sont nouvellement créées, aussi-bien que celles qui concernent le commerce.

CHAPITRE III.

Etat des Officiers qui gouvernent dans l'Amérique, sous l'autorité du Roi d'Espagne.

CE n'est pas d'aujourd'hui que les Rois ont reconnu ce que vaut dans un pays la Justice, sur-tout quand elle est

adminiſtrée par des Officiers d'une intégrité connue, ſoit pour établir la diſcipline & la police par-tout, ſoit pour les maintenir quand elles ſont établies. Le Roi d'Eſpagne a créé pour cet effet des Officiers dans les lieux où il n'y en avoit pas; comme un Gouverneur, un Capitaine Général, & un Préſident dans les villes de *Saint Domingue*, de *Saint Chriſtophe*, de *Santiago*, de *St. Jean de Puerto-Ricco*, de *St. Auguſtin*, de l'*Aſſomption*, à *Cumana*, capitale de la Province de *Nueva Andalouzia*; & dans les villes de *Merida*, *de Guadalaxara*, de *Durango*, de *Guatimala*, de *Laconiſco*, de *Carthago*, de *Manilla* capitale des *Iſles Philippines.*

Autrefois le Roi d'Eſpagne établiſſoit auſſi des Gouverneurs dans les iſles de *Ternates*; mais il a perdu ce droit depuis que les Hollandois en ſont devenus les maîtres.

Officiers qui gouvernent dans le Royaume du Perou.

Un Vice-Roi, un Capitaine Général, & un Préſident de l'audience Royale & Chancellerie du Perou, réſidant à *Lima*, capitale de ce royaume. De plus, il y a huit Conſeillers, l'un deſquels eſt

sur-Intendant des biens qui vaquent par mort. Il y a encore quatre Syndics, qui servent de Prévot, deux Procureurs du Roi; un pour le civil, l'autre pour le criminel, un Protecteur des Indiens, quatre Prévôts de l'Audience, trois Concierges, deux pour le civil, & un pour le criminel; un Chapelain de l'Audience.

Jurisdictions & Bailliages dépendans de cette Audience.

Bailliages.

De *Chiuco*, de *Cusco*, & de ses dépendances : du bourg d'*Ica*, de *Collaguas*, de la ville de *Guamangua*, de *Santiago de Miraflores*, *de Zama*, de *Saint Marc du port d'Arica*, de la ville d'*Arequipa*, de *Truxillo*, de *Saint Michel du port de Paita*, *de Castel Vireina*.

Charges Militaires.

Un Maréchal de camp, commandant la garnison de la ville de *Callao*. Un Commandant Général de l'équipage naval du *Perou*.

Officiers de l'Audience Royale de la ville de la Plata dans la Province de Charcas.

Un Gouverneur, un Capitaine, un

Préſident, ſix Conſeillers, un Syndic, un Procureur du Roi, deux Prévôts, deux Concierges, & un Juge avec le même pouvoir que tous ceux de l'Amérique.

Juriſdictions & Bailliages de cette audience.

La Province de *Tucuman*, de *Santa Cruz de la Sierra*, du *Paraguay*, de *Potoſi*, de *Saint Philippe d'Autriche.* Un Gouverneur & un Capitaine Général de la riviere de *la Plata.* Un grand Prévôt des Mines de *Potoſi.*

Officiers de l'Audience Royale de Santiago de la Province de Chile.

Un Gouverneur & un Capitaine Général de la même Province, quatre Conſeillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, un Concierge.

Officiers de l'Audience Royale de la ville de Santa Fé de Bogota, capitale du nouveau Royaume de Grenade.

Un Gouverneur, un Capitaine Général, un Préſident, ſix Conſeillers, un Procureur Fiſcal, deux Prévôts, deux Concierges.

Jurisdictions & Bailliages de cette audience.

La Ville & Province de *Carthagene*, les Villes de *Fonja*, de *Toca Malbagne*, & plusieurs autres Bourgs.

Charges Militaires.

Un Capitaine & Major de la milice, un Gouverneur du château de *Saint Mathias*, trois Capitaines d'infanterie.

Les Provinces de *Santa Martha*, d'*Antioche*, de *Popayan*, de *Musos*, de *Merida*, ont aussi leurs Gouverneurs.

Officiers de l'Audience de St. Francisco de Quito.

Un Gouverneur, un Président, quatre Conseillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, deux Concierges, un Chapelain.

Jurisdiction de cette Audience.

Zurnaco & *Canale*, *St. Juan de Barca-Moros*, villes de *Cuença*, de *Quajaquel*.

Officiers de l'Audience de Panama, & de la Province de Terme-ferme.

Un Gouverneur, un Capitaine Gé-

néral, & un Préſident, quatre Conſeillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, un Concierge.

La Juriſdiction de *Veragua*, avec le Bailliage de *Camaraca la grande*, & celui de la ville de *Nata*, dépendent de cette audience.

Charges Militaires.

Un Capitaine & Major de la garniſon de *Panama*, un Capitaine d'infanterie, un Gouverneur du château de *Saint Jerôme*, un Capitaine & Gouverneur du château de *Saint Jago*, un Gouverneur & Capitaine Général de la ville de *Santa Maria* & de la riviere de *la Hache*.

Officiers de la chambre des Comptes de Lima.

Huit Maîtres des Comptes; ſavoir trois pour l'audience, trois pour les départemens, & deux pour les ordonnances.

Trois Officiers pour les deniers royaux dans la même ville, un Correcteur des Comptes, un Tréſorier, un Auditeur.

Officiers de l'Audience Royale de Chile.

Un Commiſſaire & Directeur Géné-

ral de la Milice, un Auditeur des Comptes, & un Tréſorier Général des deniers Royaux de cette Province.

Officiers du nouveau royaume de Grenade.

Trois Auditeurs des Comptes de cette Audience, deux pour les Ordonnances, un pour la Ville de *Bogota*, un pour celle de *Carthagene*, un pour celle *d'Antioche*, un Tréſorier Général de la Province de *Santa Martha.*

Officiers de l'Audience de St. Franciſco de Quito.

Un Auditeur des Comptes, un de *Popayan*, un de *Lojo*, un de *Saint Jago de Quajaquel.*

Officiers de l'Audience de Panama.

Un Auditeur des Comptes & Tréſorier Général des deniers Royaux, un Garde & Commis Général du Roi à *Panama.*

Il faut remarquer que tous les Officiers dont nous parlons ici, tiennent leurs charges à vie, à moins que leur mauvaiſe conduite n'oblige à les dépoſſéder. Mais pour les Vice-Rois, les Gouverneurs & les Capitaines Généraux

que le roi d'Eſpagne envoye dans l'Amérique, ils n'exercent cette charge que pendant trois années. Quelquefois pourtant le Roi les continue lorſque leur temps eſt expiré.

Ce que j'ai dit juſqu'à cette heure au ſujet des charges Seculieres, eſt contenu dans un Manuſcrit Eſpagnol, tiré des Archives les plus ſecrettes des Indes. Voici ce qu'il porte encore touchant les Dignités Ecclésiaſtiques.

Fin de la premiere Partie.



SUITE DE

L'ETABLISSEMENT

D'UNE

CHAMBRE DES COMPTES

DANS LES INDES.

SECONDE PARTIE,

De l'Etat Eccléſiaſtique, & des Bénéfices auxquels le roi d'Eſpagne pourvoit.

CHAPITRE I.

Du Clergé Eſpagnol de l'Amérique; des Bénéfices, avec leurs revenus en général.

Dignités Eccléſiaſtiques, Archevêché, Abbaye, &c.

ON voit que la puiſſance des Souverains n'eſt jamais mieux maintenue qu'au moment qu'ils établiſſent dans le pays où ils régnent, la Religion du vrai

Dieú qui les fait régner, & qu'ils ont ſoin de ſes Miniſtres. C'eſt dans cette vue que le Roi Catholique a fait bâtir tant d'Egliſes dans l'Amérique, & érigé tant de Dignités, auxquelles il a attaché de très-grands revenus, comme on le peut voir par ce qui ſuit.

L'Archevêché de *Lima*, dans le Royaume du *Perou*, a huit Evêchés Suffragans, quarante Chanoines, neuf Archidiacres, huit chantres, ſept Maîtres d'Ecole, ſept Tréſoriers, dix-ſept Aumoniers, ſix Agents; dont le revenu en général eſt de quatre cens vingt-neuf mille deux cens Ducats, qui ſont ſix cens quarante-trois mille huit cens livres de notre monnoie. Il eſt à remarquer qu'un Ducat ne vaut que trente ſols.

Ducat ne vaut que 30. ſols.

L'Archevêché de *Sainte Foi de Bogota*, dans le nouveau royaume de *Grenade*, a pour Suffragans trois Evêchés, huit Doyennés. Il a encore quatre Anchidiacres, quatre chantres, trois maîtres d'Ecole, trois Tréſoriers, ſept chanoines, trois Doyens; dont le revenu général eſt de cinquante-neuf mille huit cens quatre-vingt-dix Ducats, qui font quatre-vingt-neuf mille huit cent trente-cinq livres de notre monnoie.

L'archevêché de la Province de *Plata*, dans le même Royaume, a pour Suffragans cinq Evêchés, six Doyennés, six Archidiaconés, avec quatre Chantres, un Maître d'Ecole, trois Trésoriers, dix-sept Chanoines, trois Aumôniers, dont le revenu est en général de deux cens quatre-vingt-huit mille deux cens vingt-six ducats, & de notre monnoie trois cens quatre-vingt-huit mille trois cens trente-huit livres.

L'Archevêché de *Mexique*, Capitale du Royaume de la nouvelle Espagne, a pour Suffragans neuf Evêchés, dix Doyennés, cent vingt-neuf Diaconés, dix Archidiacres, huit Chantres, sept Maîtres d'Ecole, six Trésoriers, cent quarante-trois Chanoines, vingt six Aumôniers; dont le revenu en général monte à un million cent cinquante-six mille deux cens quatre ducats, qui font un million sept cens trente-quatre mille trois cens six livres de notre monnoie.

L'Archevêché de l'*Isle de St. Domingue*, qui emporte la primatie des Indes de l'Amérique, a pour Suffragans quatre Evêchés & deux Abbayes, quarante-un Chanoines, quatre Doyens, quatre Archidiacres, quatre Chantres, deux Maîtres d'Ecole; & le revenu en géné-

ral eſt de cent vingt-deux mille huit cent ducats, & de notre monnoye cent trente quatre mille deux cens livres.

L'Archevêché de la Ville de *Manilla*, Capitale des Philippines, dépendante du Royaume de *Mexico*, a pour Suffragans trois Evêchés avec un Doyen, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, trois Chanoines, quatre Aumôniers, deux Agents, dont le revenu en général eſt de vingt-quatre mille huit cents ducats, qui ſont trente-ſept mille deux cens livres de notre monnoie.

En ſorte que le nombre des Officiers du Clergé de l'Amérique, dépendant du Roi d'Eſpagne, conſiſte en ſix Archevêques, trente-huit Evêques, deux Abbés, cent quatre-vingt neuf Doyens, trente-trois Archidiacres, vingt-neuf Chantres, trente-un Maîtres d'Ecole, vingt-cinq Tréſoriers, deux cens quatorze Chanoines, ſoixante-cinq Aumôniers, vingt Agents, qui ſont tous enſemble ſix cens Officiers du Clergé, & qui ont en tout de revenu deux millions huit cens quatre vingt un mille trente ducats; c'eſt-à-dire, trois millions huit cens vingt-un mille cinq cens quarante-cinq livres de notre monnoie.

Il y a encore outre cela quatre Uni- Univerſités.

versités, où l'on enseigne les arts Libéraux, & les sciences supérieures ; savoir à *Mexico*, *Lima*, à *S. Domingo*, & à *Manilla*.

Inquisition.

De plus, il y a trois chambres générales de l'Inquisition, *à Mexico*, à *Lima*, & à *Carthagene*. Outre les Archevêchés, Evêchés, Abbayes, &c. dont nous avons parlé ci-dessus, il y a dans l'Amérique soixante & dix mille Eglises tant Paroissiales que Claustrales, qui ont leurs rentes particulieres.

Nombre des Eglises dans l'Amérique.

Depuis que le Roi d'Espagne possede l'Amérique, jusqu'en l'année 1680, on compte neuf cens quatre vingt dix-sept Prélats, dont il y en a eu deux cens vingt-quatre choisis d'entre les Moines, & le reste d'entre les Prêtres séculiers.

CHAPITRE II.

Dénombrement & revenus des Bénéfices auxquels le Roi d'Espagne pourvoit dans l'Amérique.

Etat des Bénéfices auxquels le Roi d'Espagne pourvoit.

L'Eglise Cathédrale de la ville de *Los Reyes*, capitale du Perou, a eu depuis son institution huit Prélats, & est dédiée à l'Apôtre Saint Jean. Elle a en-

core huit Evêchés Suffragans, trente-deux chanoinies, un Doyen qui a quatre mille ducats de revenu, un chantre, un Archidiacre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, qui ont chacun trois mille ducats de rente; & dix chanoines, ayant chacun de revenu deux mille cinq cens ducats, ſix Partageurs, mille; quatre Chapelains, cinq cens.

Les Evêchés Suffragans ſont ceux qui ſuivent. Le premier eſt celui de la ville d'*Arequipe*, conſacré à la Vierge ſous le titre de l'Aſſomption. L'Evêque a ſeize mille piaſtres de revenu; le Doyen deux mille; l'Archidiacre, le Chantre, le Tréſorier, chacun dix-huit cens; & quatre chanoines, chacun quatorze cens ducats.

Le deuxieme eſt l'Evêché de la ville de *Truxillo*, ſous le titre de la Conception de la Vierge. L'Evêque a quatorze mille ducats de revenu. Deux Doyens, chacun deux mille. Un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier chacun douze cens; & deux Partageurs, mille.

Le troiſieme eſt l'Evêché de *Sancto Franciſco de Quito*, dédié à Sainte Marie. L'Evêque a de revenu dix-huit mille ducats, le Doyen quinze cens; l'Ar-

chidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole & le Tréforier, chacun treize cens. Six Chanoines, quatre Aumôniers, chacun cinq cens.

Le quatrieme eft l'Evêché de la ville de *Cufco*, fous le titre de l'Affomption de la Vierge. L'Evêque a de revenu vingt-cinq mille ducats, le Doyen dix-neuf cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréforier, chacun deux mille; fix Chanoines, chacun douze cens, & trois Partageurs, chacun huit cens.

Le cinquieme Evêché eft celui de la ville de *St. Júan de la Vittoria de Quamanga*, dédié à l'Apôtre Saint Jean. L'Evêque a huit mille ducats de revenu; le Doyen treize cens, l'Archidiacre, le Chantre, chacun onze cens; deux Chanoines, chacun huit cens.

Le fixieme eft l'Evêché de *Panama*, dédié à Notre-Dame *del antiqua del d'Arien*. Il a été le premier établi en Terre-ferme. L'Evêque a fix mille ducats de revenu, le Doyen onze cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréforier, chacun huit cens; & trois Chanoines, chacun fix cens.

Le feptieme eft l'Evêché de *St. Jaques de Chile*, dédié à Sainte Marie.

L'Evêque

L'Evêque a de revenu cinq mille ducats; le Doyen neuf cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens.

Le huitieme eſt l'Evêché de la ville Impériale de *Chile*, ſous le titre de la Conception de la Vierge. L'Evêque a quatre mille piaſtres de revenu; le Doyen ſept cens, l'Archidiacre cinq cens; deux Chanoines, chacun quatre cens.

CHAPITRE III.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Sainte Foi de Bagota.

CEt Archevêché eſt établi dans le nouveau Royaume de *Grenade*, ſous le titre de la Conception de la Vierge. Il a trois Evêchés pour ſuffragans; ſavoir, *Carthagene*, *Popayan*, & *Sainte Marthe*. L'Archevêque a de revenu quatorze mille ducats; l'Archidiacre, le Chantre, le maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun quatorze cens; quatre Chanoines, chacun mille; deux Aumôniers, chacun ſept cens; & le Doyen deux mille. Revenus des Bénéfices.

Le premier Evêché suffragant est celui de *Popayan*, dédié à la Vierge. L'Evêque a de revenu cinq mille ducats, le Doyen cinq cens, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole & le Trésorier, chacun six cens, & cinq Chanoines, chacun cinq cens.

Revenu de l'Archevêché de Carthagene.

Le deuxieme est l'Evêché de *Carthagène*, consacré à Sainte Catherine. L'Evêque a de revenu six mille piastres, le Doyen sept cens, le Chantre, l'Archidiacre, le Maître d'Ecole, chacun cinq cens cinquante; deux Chanoines, chacun 4 cens.

Le troisieme est l'Evêché de *Sainte Marthe*, dédié à la même Sainte. L'Evêque a de revenu mille huit cens ducats, le Doyen six cens, l'Archidiacre, le Chantre, chacun quatre cens, un Chanoine trois cens.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de la Plata.

L'Archevêché de cette ville a cinq Evêchés pour Suffragans; savoir, ceux de la *Paix*, de *Cucuman*, de *Santa Cruz*, de *Pariguay* & de la *Trinité*. Cet Archevêché est dédié à Sainte Marie, & a soixante mille écus de revenu tous les ans; le Doyen cinq mille piastres, l'Ar-

chidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréforier, chacun quatre mille piaftres, fix Chanoines, chacun trois mille, fix Partageurs, chacun dix-huit cens.

Le premier Evêché Suffragant eft celui de *Notre Dame de Paix*, dans la province de *Chiuqujago.* L'Evêque a tous les ans dix-huit cens trente-huit piaftres, le Doyen cinq cens, l'Archidiacre, le Chantre, le Tréforier, chacun quatre cens, deux Chanoines, chacun trois cens.

Le deuxieme eft celui de *Santiago del Eftero*, dans la province de *Tucuman*, dédié aux Apôtres Saint Pierre & Saint Paul. L'Evêque a tous les ans de revenu fix mille ducats, le Doyen, l'Archidiacre, le Tréforier, chacun fept cens cinquante.

Le troifieme eft l'Evêché de Saint Laurent de *las Barenças* de *Santa Cruz, de la Lierra*, dédié au même Saint. L'Evêque a tous les ans de revenu douze mille ducats, le Doyen dix-huit cens, l'Archidiacre feize cens, deux Chanoines, chacun treize cens.

Le quatrieme eft l'Evêché de *Pariguay*, fous le titre de la Vifitation de la Vierge. L'Evêque a tous les ans feize

mille ducats, le Doyen deux mille, l'Archidiacre & le Chantre, chacun dix-huit cens; cinq Chanoines, chacun treize cens; deux Partageurs, chacun deux mille.

Le cinquieme est l'Evêché de la Trinité de la ville de *Santa Maria del Puerto de Buenos Ayres*, dédié à Saint Martin. L'Evêque a cinq mille ducats tous les ans, le Doyen cinq cens, l'Archidiacre quatre cens cinquante, deux Chanoines, chacun quatre cens.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Mexico.

L'Archevêché de la ville de *Mexico*, Capitale du Royaume de la nouvelle Espagne, a été premiérement institué en Evêché en 1518, & ensuite érigé en Archevêché en l'année..... que je laisse en blanc pour l'avoir trouvé ainsi dans le manuscrit Espagnol. Cet Archevêché est dédié à Notre-Dame; il a de revenu annuel vingt mille piastres, & dix Evêchés pour suffragans; savoir, ceux *del Pueblo de los Angelos*, de *Valladolid*, de *Guatimala*, de *la Vera-Cruz*, y compris celui de *Goaxaca*, celui de *Giriapia*, ceux de la *nouvelle Galice* de *Jucatan*, & de la *nouvelle Biscaye*.

Le Doyen de l'Archevêché de *Mexico* a de revenu annuel dix-neuf cens cinquante piaſtres; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun ſeize cent quatre-vingt-dix-huit piaſtres; dix Chanoines, chacun treize cens; ſix Aumoniers, chacun neuf cens quatorze; ſix Médiateurs, chacun quatre cens cinquante-ſept.

Le premier Evêché ſuffragant eſt celui de la ville de *la Puebla de los Angelos*, dédié à Notre-Dame. L'Evêque a de revenu annuel cinquante mille piaſtres, le Doyen quatre mille, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, un Tréſorier, chacun cinq mille; vingt-ſept Chanoines, chacun trois mille; ſix Aumôniers, chacun trois mille.

Le deuxieme eſt l'Evêché de *Valladolid*, dans la province de *Mechacham*, dedié à Saint Sauveur. L'Evêque a de revenu annuel trente-quatre mille piaſtres, le Doyen dix-ſept cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole le Tréſorier, chacun deux mille ſix cens, huit Chanoines, chacun treize cens; ſix Aumôniers, chacun ſept cens.

Le troiſieme eſt l'Evêché *d'Antequera*, dans la vallée de *Guaxaca*, dédié à

Sainte Marie. L'Evêque a tous les ans ſept mille piaſtres ; neuf Diacres, chacun mille piaſtres ; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens piaſtres ; cinq Chanoines, chacun ſix cens.

Le quatrieme eſt l'Evêché de *Guadalaxara*, dans la province de la *Nouvelle Galice*, dédié à Sainte Marie. L'Evêque a tous les ans ſept mille piaſtres ; onze Doyens ; chacun mille piaſtres ; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens ; ſept Chanoines, chacun ſix cens.

Le cinquieme eſt l'Evêché de la ville de *Duranguo*, capitale de la *nouvelle Biſcaye*, dédié à Saint Matthieu. L'Evêque a de revenu annuel quatre mille piaſtres ; cinq Doyens, un Archidiacre, un Chantre, chacun huit cens ; deux Chanoines, chacun ſix cens ſoixante.

Le ſixieme eſt l'Evêché de la ville de *Merida*, capitale de la province de *Jucatan*, dédié à *Santo Idelfonſo*. L'Evêque a de revenu annuel huit mille piaſtres ; neuf Diaconés de chacun mille piaſtres ; le Doyen en a mille ; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens ; deux Chanoines, chacun ſix cens ; deux

Aumôniers, chacun quatre cens.

Le ſeptieme eſt l'Evêché de la ville de *Santiago*, capitale de la province de *Guatimala*, dédié à Saint Jacques patron d'Eſpagne. L'Evêque a de revenu annuel huit mille piaſtres, dix Diaconés ayant chacun douze cens piaſtres; un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, chacun cinq mille; cinq Chanoines, chacun huit cens.

Le huitieme eſt l'Evêché de *St. Jago de Leon*, dans la province de *Nicaragua*. L'Evêque a de revenu annuel trois mille ducats, cinq Diaconés de ſix cens piaſtres de revenu, un Archidiacre & un Maître d'Ecole, avec chacun quatre cens, & deux Chanoines, chacun trois cens.

Le neuvieme eſt l'Evêché de la ville de *Chiappa*, dédié à Saint Chriſtophe, l'Evêque a de revenu annuel cinq mille piaſtres, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, chacun huit cens; deux Chanoines, chacun ſix cens; & enfin ſix Diaconés de chacun huit cens.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Saint Domingue.

L'Archevêché de la ville de *St. Do-*

mingue, capitale de *l'isle Espagnole* est dédié au même Saint. L'Archevêque a de revenu six mille ducats, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Trésorier, chacun trois mille; dix Chanoines, chacun deux cens; deux Aumôniers, chacun cent cinquante, & enfin seize Diaconés de chacun quarante. Outre cela on y a encore annexé par acte du 15 Février 1624. deux Cures, & l'Evêché de la ville de la *Vega* dans l'isle de la Jamaïque.

Cet Archevêché a pour Suffragans quatre Evêchés & deux Abbayes.

Le premier est l'Evêché de *Saint Jean de Puerto Ricco*, dédié au même Saint. L'Evêque a de revenu annuel cinquante mille maravedis; un Archidiacre, un Chantre, ont chacun deux mille réales; cinq Chanoines, chacun cent cinquante ducats; deux Aumôniers, chacun cent, neuf Diaconés, chacun deux cens.

Le deuxieme est l'Evêché de *St. Jago de Cuba*, sous le titre de l'Assomption de Notre-Dame. L'Evêque a huit mille piastres de revenu, il y a sept Diaconés de chacun mille, un Chantre qui a six mille réales; cinq Chanoines, chacun cinq mille; deux Aumôniers, chacun trois mille.

Le troisieme eſt l'Evêché de Sainte Anne de *Corro*, dans la province de *Venezuela*, dédié à la même Sainte. L'Evêque a de revenu annuel huit mille piaſtres; un Chantre, un Archidiacre, un Tréſorier, chacun onze cens; quatre Canonicats, chacun de quinze cens.

Le quatrieme eſt l'Evêché de la ville de *Valladolid*, de la province de *Comayagua*, capitale de la province des *Honduras*. L'Evêque a de revenu annuel trois mille piaſtres; de plus il y a cinq Diacres, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'école, un Tréſorier, à qui Sa Majeſté Catholique a accordé dès l'année 1618, chacun deux cens piaſtres de revenu annuel, qu'il fait tirer de ſon épargne, à condition pourtant de les reprendre ſur les dixmes qui peuvent leur revenir.

L'Abbaye de la ville de la *Vega* avoit pendant qu'elle étoit ſous l'obéiſſance du Roi d'Eſpagne deux mille ducats de revenu; mais les choſes ont changé depuis qu'elle eſt ſous la domination du Roi d'Angleterre.

L'Abbaye de *l'iſle de la Trinité en Guyana* a été érigée en 1629, & à l'heure que je parle on travaille à en ériger encore une autre à la *Floride*,

qui doit dépendre de l'isle de *Cuba*.

Dépendances & Revenus de l'Archevêché de Manilla.

L'Archevêché de cette ville, capitale des *Isles Philippines*, sous le titre de l'Assomption de la Vierge, tire tous les ans trois mille ducats de l'épargne du Roi, selon le Concordat du 17 Juin 1595. Il a douze Chanoines qui tirent leur revenu de la même épargne, selon le concordat de l'année 1594: le Doyen a de revenu annuel six cens piastres; le Chantre, le Maître d'école, le Trésorier, chacun cinq cens; trois Aumôniers, chacun trois cens; deux Agents, chacun deux cens. Toutes les Chanoinies sont ordinairement accordées aux Inquisiteurs. Cet Archevêché a trois Evêchés pour Suffragans.

Le premier est celui du nom de Jesus dans l'*isle de Cebu*.

Le second est celui de *Neuva Sevillia* dans l'isle de *Luzon*.

Le troisieme est celui de la ville de *Caceres*, dans l'isle de *Camarines*.

Fin de la seconde Partie.



ETABLISSEMENT
D'UNE
CHAMBRE DES COMPTES
DANS LES INDES.



TROISIEME PARTIE.

Contenant les revenus que le Roi d'Espagne tire de l'Amérique, & ce que les plus grands Princes de l'Europe y possedent.

CHAPITRE I.

Sur quoi, & comment se levent les Droits du Roi d'Espagne.

CE pays étant merveilleusement fertile en beaucoup de lieux, on sait que les plus grands Monarques de l'Europe ont envoyé des colonies dans les contrées les plus Impots.

abondantes, après s'en être rendus maîtres; ce qui dans la ſuite leur a produit de grands avantages, comme on peut s'en inſtruire par le manuſcrit dont j'ai parlé. Cet ouvrage a été compoſé par les Eſpagnols; ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ayent mis leur Roi le premier. Pour ne pas m'écarter de mon original, je commencerai comme lui par le Roi d'Eſpagne.

Ses revenus ſont très-conſidérables, & proviennent des impôts qui ſuivent; ſavoir, le droit de *Sennoraje*, de *Vacantes en Moſtrenços*, *Almojarifalgos*, *Commiſſos*, *Eſtanca de naypes*, d'*Averia*, d'*Alcavalo*, *de Tributos vacos*, de *Janaconas*, de *Tircios de Encommiendos*, de *Hatunnuras*, d'*Aloxa*, de *Pulperias*, de *Lana Vicunna*, de *Media Anata*. On verra dans la ſuite l'explication de tous ces mots. Outre cela il y a quantité de marchandiſes de grand prix qui payent impôt, comme ambre gris, perles, émeraudes, & pluſieurs autres choſes précieuſes, dont on va voir auſſi le détail.

Le droit royal de cinq pour cent eſt le plus beau & le meilleur de tous ceux que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amérique, & celui d'où proviennent les ſom-

mes immenſes qu'on porte tous les ans en Eſpagne dans les galions du roi. Ce droit ſe leve ſur l'or & l'argent, ſur toutes les mines, de cuivre, de fer, de plomb, & des autres minéraux qui ſe découvrent tous les jours.

Impôt ſur les mines.

Le roi leve ce droit ſans aucun riſque pour ſon compte; c'eſt-à-dire, franc & quitte de toutes charges. C'eſt à ces conditions qu'il a cédé les mines aux particuliers. L'argent en barre ou en planche, & celui qui eſt employé par les ouvriers, à diverſes ſortes d'ouvrages, paye auſſi le cinquieme. Le même droit ſe prend ſur les mines d'or & d'argent, ſur l'argent & ſur l'or même.

Outre ce droit le Roi en a encore un autre très-conſidérable, qui eſt que de toutes les mines qui ſe découvrent dans l'étendue de ce pays, il lui en appartient un certain eſpace. Il a dans les mines d'argent ſoixante perches, dans celles d'or cinquante, dans celles des autres métaux, comme fer, cuivre, étain & plomb, autant que dans celles d'argent. Pour les mines du vif-argent, comme c'eſt un métal néceſſaire pour découvrir tous les autres, le Roi les retient entiérement pour lui. Toutefois il en donne la jouiſſance en propre, trente

ans durant, à celui qui les a le premier découvertes.

Impôt sur les pierres précieuses.

Le Roi tire aussi le cinquieme des perles, des semences de Perles, des meres de Perles, aussi-bien que de toutes les autres pierres précieuses, comme diamans, topases, rubis, saphirs, turquoises, agathes, émeraudes, & autres pierres qui ont de l'éclat, y comprenant le bézoar, le corail rouge, d'aimant, le guayet, l'arcanson, le Vitriol.

Sur les trésors cachés.

De plus, le roi d'Espagne a la moitié de tous les *Huvacas*; c'est-à-dire, de tous les trésors cachés qu'on trouve dans les lieux habités par les anciens Indiens, qui les enfouissoient en terre, croyant en avoir besoin après leur mort. Tout ce qu'on trouve dans les temples de leurs faux Dieux, nommés *Incas*, comme or, argent, & pierreries; enfin toutes les autres choses qui servoient à leur culte.

Senoraje, ou droit de Seigneurie, est le droit que l'on tire sur toutes les monnoies qui se frappent au Potosi, & qui est la troisieme réale.

L'argent & l'or en barre payent le cinquieme, & encore un & demi par cent pour la sortie.

Eſtanca de Naypes, ou le droit des cartes à jouer, eſt un droit qui rapporte beaucoup. Il eſt affermé au plus offrant; & l'argent qui en provient eſt porté dans les coffres du roi. Cela ſeul lui vaut plus de deux millions d'écus dans les Indes ſeulement. Sur les cartes à jouer.

Vacantes en Moſtreços ſont les biens des gens qui meurent ſans héritiers, juſqu'au quatrieme degré. Il va la moitié de ces biens au roi, & l'autre au fiſc, y compris les biens confiſqués.

Almojarifalgos. Ce mot vient d'un mot Arabe Almajarife, qui ſignifie homme de métier. Ceci eſt un droit de cinq pour cent, ſur tous les ouvrages de manufactures qui viennent d'Eſpagne, ſelon qu'ils ſont taxés aux Indes.

Ces mêmes ouvrages de manufactures payent autant de fois qu'ils changent de place dans les Indes, deux & demi par cent de ſortie, & cinq d'entrée. Sur les ouvrages de manufactures.

Le droit d'*Averia* eſt un droit de marine. On employe l'argent qui en provient à l'équipage qu'on met en mer du port de *Gallao* au *Perou*, pour apporter l'argent du roi. Outre cela le roi a encore le cinquieme de toutes les priſes qui ſe font ſur mer. Sur les priſes qui ſe font en mer.

Sur l'or & l'argent qu'un Cacique ou

Gouverneur des Indiens paye pour ſa rançon, on prend le cinquieme, & encore le ſixieme qu'on donne au roi; & en cas que le Cacique meure, ou en une bataille, ou par les mains de la juſtice, Sa Majeſté a la moitié de la rançon, & l'autre moitié eſt partagée après en avoir tiré le cinquieme.

Le droit d'*Alcavala* a beaucoup coûté à établir. On a commencé par deux, & après, à force d'armes on l'a fait monter juſqu'à quatre, & de ce qui en provient on envoye tous les ans en Eſpagne juſqu'à trois cens vingt-cinq mille ducats. Ce droit conſiſte en un certain impôt que l'on met ſur tout ce qui ſe vend & s'achete dans le pays, même ſur tout ce que l'on y échange, & ſur tous les teſtamens ou dons mutuels; parce qu'ils ſont réputés comme vente ou échange; enfin ſur toutes les charges qui ſe vendent.

Ces charges autrefois revenoient au roi après la mort de ceux qui les exerçoient; mais à préſent il leur permet de les réſigner, pourvu que celui qui réſigne vive vingt jours après la réſignation; autrement la charge revient au roi, en ſorte qu'il en peut diſpoſer en faveur de qui il lui plaît. La premiere

fois que ces charges se résignent, celui qui en doit être pourvu est obligé de payer la moitié de la somme qu'a coûté la charge, & pour la seconde fois la troisieme partie. Le tout va au profit du Roi.

Le droit de *Commissos* est tout ce qui tombe entre les biens de celui qui garde le Fisc, comme toutes les marchandises de contrebande : Par exemple, celles qui viennent des *Philippines* & de la *Chine* : parce qu'il est expressément défendu de recevoir aucune de ces marchandises dans le *Perou*, sur peine de confiscation du navire & des marchandises, pour ne préjudicier en rien au commerce d'Espagne.

Ainsi toutes les marchandises qu'on embarque au Perou pour ces quartiers là, sont confisquées, à moins qu'elles ne soient déclarées. Les amendes & confiscations sont mises chacune dans différens coffres, & on a établi plusieurs sortes d'officiers pour cela, surtout un receveur général pour les amendes & confiscations, qui sont diverses selon la nature des biens des Administrateurs de la Couronne, qui ont l'Intendance des biens des Indiens, & outre cela la charge de les faire instruire en la religion catholique.

Il y a deux ſortes d'adminiſtrateurs, dont les uns dépendent du roi ſeulement, les autres du public. Ceux qui dépendent du roi qui a les revenus en propre, ont les dépendances du Perou & de tout le royaume. Ceux qui dépendent du public, ſont commis pour le payement de quelques dettes particulieres, ou pour accorder les graces qui pourroient être demandées par les Indiens, après en avoir demandé la permiſſion au garde du Fiſc & des officiers royaux.

De plus, afin que les revenus du Roi ne ſoient aucunement diminués, & que les Indiens qui ſont écrits dans le dernier regiſtre ne puſſent ſe dire libres que ſur de bons & de ſuffiſans témoignages, on fait tous les trois ans la revue de ces regiſtres, & par ce moyen le Roi étant le premier adminiſtrateur, tous les offices lui reviennent.

Premierement, quiconque ſe fait moine, ou prêtre, perd ſa charge : celui qui maltraite les Indiens, ou leur fait violence, ſe rend incapable d'en exercer aucune. Ceux qui héritent de ces charges ſont obligés de comparoître dans ſix mois du jour qu'ils en héritent, ſur peine d'être évincés de leur

charge. Celui qui contrevient au commandement du roi, ou du vice-roi, eſt interdit pour toujours. Celui qui a deux offices d'Adminiſtrateurs en perd un. Si quelqu'un meurt avant que ſon office ſoit donné à un autre, & qu'il y ait vingt jours qu'il ſoit mort, l'office d'adminiſtrateur revient au Fiſc. La même choſe arrive ſi l'office eſt vendu à un homme qui demeure hors des Indes, ou qui n'eſt pas catholique.

Tributos vacos, ou tributs vacans; c'eſt lorſque le roi a des offices en propre, les revenus qui en proviennent avant qu'ils ſoient donnés, s'appellent ainſi.

Tircios de Encommiendos, c'eſt lorſque l'office change de maître. Celui qui le reçoit le dernier eſt obligé d'en payer la troiſieme partie au roi: cela ne ſe fait que juſques à la deuxieme fois.

Ianaconas, eſt lorſque les Indiens ſortent de leurs bourgs & villages: ils ſont obligés de payer le droit de ſortie.

Sur les Indiens qui ſortent de leur pays.

Hattunnuras, eſt lorſque les Indiens ſont chaſſés de leurs biens propres. Alors ils ſont obligés de venir ſervir les Eſpagnols à gages, & de travailler tour-à-tour aux mines du roi.

Le roi ayant été averti qu'il y avoit

beaucoup de peuples Indiens reduits, qui étoient dispersés çà & là sans payer aucun impôt, commanda aussi-tôt qu'on en fît une revue générale, & qu'on les enregistrât tous, les réduisant en paroisses, & leur donnant des gouverneurs, afin que chacun fût taxé selon ses biens; & pour cela il commit des officiers receveurs de ces taxes.

Le Roi d'Espagne exerce le droit des Incas.

Le roi d'Espagne s'étant rendu maître de ce pays, est devenu le souverain Seigneurs des *Incas*, & exerce leurs droits dans l'étendue de ces contrées. C'est pourquoi il peut disposer de toutes choses à sa volonté. Comme dans le commencement les vices-rois avoient établi des colonies dans les Indes, & donné en propres plusieurs terres aux particuliers, le roi voyant que la chose étoit de trop grande importance, & entiérement contraire à son autorité, ordonna de s'emparer; & de vendre même toutes les terres basses & habitables, à moins que les propriétaires ne fissent voir qu'ils avoient quarante années de possession.

Aloxa, est une espece de boisson, faite d'eau salée & de miel, baillée à ferme au plus offrant, & ce qui en provient est mis dans les coffres du roi. On

a voulu auſſi affermer les ſalines ; mais comme les Indiens n'ont point d'argent pour acheter le ſel, ce projet n'a pas réuſſi, d'autant plus qu'il y a quantité de mines de ſel dans les montagnes, où chacun eſt libre d'en prendre ſelon ſes beſoins. Pour ce qui regarde le ſalpêtre, on n'y a mis aucun droit, on l'envoye en Eſpagne pour en faire de la poudre à canon.

Impôt ſur les Cabarets.

Pulperias, ſont des cabarets où l'on apprête fort bien tout ce qui eſt néceſſaire dans un bon repas. Ces lieux ſont établis dans toutes les villes & dans tous les bourgs, juſqu'à un certain nombre déterminé. Ceux qui paſſent ce nombre ſont tenus de payer au Roi chacun quarante piaſtres tous les ans, & l'on peut dire que ce revenu eſt fort conſidérable, à cauſe de la quantité des villes & des bourgs qui ſont dans l'Amérique.

Le *Sublimé* eſt auſſi affermé, quoique l'uſage n'en ſoit pas grand dans l'Amérique ; car les femmes ne s'y fardent point.

Les droits d'entrée pour les Negres ſont fort grands ; car on en apporte quantité de la Guinée, & on paye pour chacun deux piaſtres.

CHAPITRE II.

Description du Vigogne. Droits qui se levent, tant sur la laine que sur d'autres choses.

LAna Vicunna, c'est la laine du Vigogne, qui est une des meilleures marchandises qui viennent du Perou. Je quitte un moment le manuscrit, pour faire la description de cet animal, qu'on sera bien aise de connoître à cause de sa grande utilité.

Le Vigogne est de la grandeur d'une chevre, & a la laine d'une brebis; sa laine est brune, & mêlée souvent d'espace en espace de petites taches blanches: il y en a quelquefois qui l'ont de couleur cendrée. Ces animaux se rencontrent par troupes dans les montagnes du Perou; mais outre que leur laine est très-profitable, on trouve encore dans leur estomac la pierre de Bézoar, autrefois si estimée chez les peuples de l'Europe, & qui l'est encore beaucoup parmi les Espagnols. Cette pierre s'engendre dans le corps de ces animaux, par l'usage d'une certaine herbe qui croît

Ce que c'est que la Pierre de Bézoar; où & de quoi elle s'engendre.

ſur les montagnes du Perou, & qui leur ſert de nourriture.

Le roi d'Eſpagne voyant que cette laine étoit néceſſaire pour les belles manufactures de draps, de chapeaux, &c. jugea à propos d'en permettre le tranſport dans les pays étrangers, moyennant un certain droit; mais les fraudes qui ſe commettent dans ce genre de commerce, ſont cauſe qu'il n'en revient preſque rien au roi : car on les fait paſſer en matelats, & en tant de manieres cachées, que quoiqu'il s'en tranſporte toujours beaucoup, il ne s'en déclare pourtant qu'une très-légere quantité.

Le roi ordonna encore qu'on apportât de ces Vigognes en Eſpagne, afin de les faire peupler ſur les lieux; mais ce climat ſe trouva ſi peu propre à ces animaux, qu'ils y moururent tous. Je reprends le manuſcrit.

Vigognes apportés en Eſpagne, n'ont ſu peupler.

Comme le vin & l'huile qui ſe conſomment dans l'Amérique ſont tirés d'Eſpagne, & qu'ils rapportent de grands revenus au roi, à cauſe des droits qu'on y a impoſés, on a trouvé bon de défendre abſolument de planter des vignes & des oliviers dans les Indes; mais s'en étant trouvé beaucoup de plantés dans

le Perou, avant cette défense, en sorte que ce Royaume ne prend ni vin ni huile chez les Espagnols; on a imposé deux par cent sur tout ce qui se recueille de vin & d'huile dans le pays.

Papier timbré de l'Amérique.

On a imposé aussi un droit sur le papier, que l'on fait timbrer comme en Espagne, afin d'éviter les fraudes qui pourroient se commettre dans les Actes d'importance; & le Roi a ordonné, que personne ne pourroit faire, ni vendre de papier dans les Indes qui ne fût timbré, ni passer publiquement aucun Acte qu'il ne fût écrit sur ce papier. Or les timbres sont distingués selon la conséquence de la chose. Le premier timbre d'une feuille vaut vingt-quatre réales, le second d'une feuille, six réales. Le premier timbre d'une demi-feuille, une demi-réale; le second à proportion.

Le poivre est aussi affermé, & on le donne au plus offrant; mais le Piment est là en si grande quantité, qu'on y consume fort peu de poivre.

Dixmes Ecclésiastiques de l'Amérique, accordées par le Pape au Roi d'Espagne.

Le Pape Alexandre VI donna au Roi d'Espagne toutes les dixmes Ecclésiastiques des Indes, à condition qu'il feroit bâtir des Eglises, instruire les Sauvages dans la religion Catholique, Apostolique & Romaine. Ce qu'il a ponctuellement

ment exécuté, laiſſant pour ce ſujet le dixiéme accordé par ſa Sainteté, dont il ſe réſerve néanmoins le neuviéme; de ſorte que les revenus de tous les Evêchés ont été tirés de là, & ſont partagés comme on a dit. L'Evêque tire la moitié du revenu; & le reſte eſt diſtribué en neuf parties; le Roi en prend deux, les Egliſes & les Hôpitaux trois, & les Curés les quatre reſtantes, dont ils ſont obligés de donner le huitiéme au Sacriſtain.

Le dixiéme de tous les Archevêchés & Evêchés remis par ſa Sainteté, venant à vaquer retourne au Roi, comme propriétaire de ces biens; & les deniers qui en proviennent, ſont portés dans ſon épargne, pour être diviſés par ſon ordre en trois portions; la premiere deſquelles va à l'Evêque qui entre en poſſeſſion du Bénéfice, la ſeconde à l'entretien des Egliſes, & la troiſiéme aux pauvres. Cette troiſiéme partie eſt apportée en Eſpagne ſans être miſe dans les coffres du Roi, afin d'y être enſuite diſtribué à ceux que l'on juge à propos d'en gratifier.

Le droit de la Bulle de la Croiſade eſt un des plus grands revenus que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amérique; comme

Le droit de la Bulle de la Croiſade pour

quoi un des plus grands revenus du Roi d'Espagne.

chacun est libre de le payer; chacun donne plus qu'on ne lui demande, afin de montrer le zéle que l'on a de s'attirer la bénediction de sa Sainteté. Il y a encore une Bulle de composition accordée par le Pape, à tous ceux qui donneront douze réales, lesquels auront l'absolution de trente ducats des biens qu'ils possedent, & qui ne sont pas à eux, ne sçachant pas à qui ils apparriennent. Ces Bulles se distribuent tous les deux ans. Il y en a de quatre piastres pour les Archevêques, les Evêques & les Abbés. Il y en a de deux piastres pour les Inquisiteurs & pour les Curés. Il y en a d'une piastre pour les Prêtres & pour les Laïques.

Le droit de *Nejada*, ou droit de table, a été établi sur tous les bénéfices, & est demeuré jusqu'à l'imposition du droit de *Media-Anata*, qui est seulement demeuré sur les Ecclésiastiques, depuis l'Archevêque jusqu'au simple Prêtre. Ce droit fut accordé à Philippe III par Urbain VIII en 1626 pour le temps de quinze années. Ce temps expiré, Innocent X l'a continué & autorisé, à condition que ce revenu seroit employé à faire la guerre aux Infideles. Tous ces droits sont payés & assemblés

à un mois près du terme, & on les compte ſur le pied qu'on les a reçus cinq ans auparavant.

Le droit de *Media-Anata* ſe paye en deux termes, & ſe prend ſur la moitié des revenus du bénéfice pendant une année, dont une partie ſe paye comptant, & l'autre un an après. Il y a encore pluſieurs ſortes de faveurs & de graces qui concernent ce droit; en ſorte qu'il forme un revenu très-important à la couronne, & qu'il rend même plus que ne fait toute l'Eſpagne.

Afin que tous ces droits & ces revenus ſoient reçus avec fidélité & qu'ils entrent dans l'épargne du Roi, on a commis dans chaque province des officiers Royaux tirés de la chambre des Comptes, & ces officiers ont leurs ſubſtituts dans les lieux où ils ne peuvent aller en perſonne. Outre ces principaux officiers, il y a encore un facteur, pour avoir ſoin de voir & de remarquer toutes les marchandiſes ſur leſquelles on peut profiter; un procureur fiſcal pour avoir ſoin des vivres & des munitions de guerre, tant par mer que par terre; un Ecrivain du Roi, qui a ſoin d'écrire tous les ordres qu'on envoye par toutes les Provinces, & de te-

nir Registre des Mines & des Navires. Il y a aussi d'autres Officiers qu'on nomme *Teneurs de Livres*, qui pour le soulagement du Public tiennent Registre de tout ce qui entre & sort, afin d'en informer leurs Supérieurs. Tout cela a été établi pour faire une Recette exacte des revenus du Roi ; après quoi on assemble tout ce qui doit chaque année être embarqué pour l'Espagne dans les Galions du Roi, tant pour son compte que pour celui des Particuliers : ce qui monte à plus de cinq cent cinquante millions de marcs d'or & d'argent, qui se trouvent enregistrés dans la Chambre des Comptes du Conseil Royal des Indes, sans y comprendre ce qui n'est pas enregistré ; car il est certain que la troisiéme partie de l'or, de l'argent & des autres richesses qui viennent des Indes, ne l'est pas. Cependant on compte d'enregistré de la montagne de *Potosi* seule, depuis 1545 jusques en 1667 trois cens millions de marcs d'argent ; sans compter les rubis, grenats, émeraudes, agathes, bezoar, & autres pierres précieuses, ni le corail, la cochenille, l'indigo, le sucre, le tabac, l'ambre-gris, le bois de Campêche, les cuirs, la casse fistulée, le cacao dont on fait le chocolat.

Enfin, les revenus ordinaires que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amérique, montent à cinq millions deux cens cinquante mille livres de notre monnoie : ce qui ſe doit entendre franc & quitte de tous frais. Et quoique ces revenus ſoient fort conſidérables, on peut dire qu'ils le ſeroient infiniment davantage, ſi ſes Sujets ne le fraudoient point.

A quoi ſe montent les revenus que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amérique.

CHAPITRE III.

Etat des Pays qui ſont aux plus puiſſans Monarques de l'Europe dans l'Amérique.

LE Roi de France poſſede auſſi dans l'Amérique Septentrionale, beaucoup de pays, auquel on a donné le nom de *Nouvelle France*. Il ne ſera pas hors de propos de dire ici un mot de l'origine & des progrès de l'établiſſement des François dans cette grande partie de l'Amerique, & d'en faire même une courte, mais exacte deſcription ; afin que les François qui n'ont jamais été ſur les lieux, & qui s'intéreſſent à la gloire de la nation, puiſſent connoître par l'étendue, & par la beauté de ce pays, l'avantage & l'importance de cet établiſſement.

Tout ce pays est extrêmement étendu, principalement du côté du couchant, où on fait tous les jours des découvertes considérables. Le grand Fleuve de Saint Laurent le divise comme en deux parties; l'une Septentrionale, l'autre Méridionale. Ces principales parties sont, l'*Accadie*, le *Canada*, le *Saguenay*, le *pays des Hurons*, *des Iroquois*, & autres.

Les Normands en découvrirent quelques côtes en 1508. Ensuite Jean Verazzani y fut envoyé en 1524. par le Roi François premier, & en prit possession en son nom. Il fut le premier qui descendit en terre-ferme de ce côté-là, & il en découvrit plus de trois cens lieues. Jacques Quartier y alla ensuite en 1534, & entra assez avant dans le pays, qu'on commença à nommer alors *la Nouvelle France*, & dans le grand Fleuve de Saint Laurent, où peu-à-peu on fit quelques habitations Françoises : mais on y étoit en fort petit nombre jusqu'en 1603 que le Sieur Samuel Champlain y fut, & y établit quelques Colonies vers *l'Accadie* qui en fait partie. En 1608, il commença à s'habituer à *Quebec*, & en quelques autres endroits de la grande riviere; en sorte que l'on peut dire que

c'eſt lui qui a le plus contribué par ſes ſoins & par ſes divers voyages, à l'établiſſement des François dans cette vaſte contrée.

La ville de Quebec qui en eſt la capitale, eſt ſituée ſur la fameuſe riviere de Saint Laurent, où il y a encore les habitations de *Mont-Real*, les trois rivieres, *Port-Royal*, *Saurel*, ou *Richelieu*, le *cap Chambly*, & le fort *Frontenac* : Et entre les lacs les plus remarquables, il y a le *lac Supérieur*, le *grand lac des Hurons*, le *lac Erié*, le *lac des Ilinois*, avec d'autres qui ne ſont pas d'une ſi vaſte étendue. La *grande iſle de Terre Neuve* fait auſſi partie de ce pays, ainſi que celles de l'*Aſſomption*, de *Saint Jean*, & du *cap Breton*, qui ſont dans le *golfe de Saint Laurent*.

Louis XIII. d'heureuſe mémoire, donna ordre d'y envoyer du monde de temps en temps. Il ſe fit même rendre par la paix de 1628, quelques places dont les Anglois s'étoient ſaiſis en ce pays-là, & y établit une compagnie de marchands pour le trafic, ce qui a produit d'aſſez grands avantages ; mais comme on n'en prenoit pas trop de ſoin, on peut dire que la *Nouvelle France* n'a commencé à ſe bien peupler que depuis

l'an 1660. qu'on y a bâti des habitations considérables, au-lieu qu'autrefois on n'y voyoit que des maisons fort éloignées les unes des autres. De plus, on y a établi un Evêque, des maisons religieuses, des Officiers, des Gouverneurs, & on y a envoyé à plusieurs & diverses fois des troupes réglées qui ont battu les Iroquois. Mais présentement je puis assurer que j'ai laissé les François si forts dans ce pays, qu'ils sont plus en état d'en chasser les Espagnols & leurs autres ennemis, que d'en être chassés. En effet, s'ils attaquent c'est avec succès; s'ils sont attaqués, c'est toujours vainement.

Outre cela, le Roi, de France possede encore les plus belles & les meilleures isles des *Antilles*, qui sont, la moitié de *Saint Christophe*, la *Martinique*, la *Guadeloupe*, *Marie Galande*, la *Grenade*, *Sainte Croix*, la *Tortue*, dont les habitans qui sont François ont anticipé la plus grande partie de l'*Isle de Saint Domingue*. Ils ont aussi l'*Isle de la Cayenne*, & au premier ordre de leur Souverain Louis le Grand, ils pourroient en avoir encore bien d'autres; puisqu'il semble que le bruit de ses conquêtes les anime à en faire dans ce pays,

où ils s'étendent autant qu'ils veulent. Je dis autant qu'ils veulent, car étant ſujets d'un ſi grand roi, il ſemble qu'ils ſoient nés pour être maîtres par-tout.

Au reſte, ce pays eſt aſſez peuplé pour former une armée dans le beſoin, & aſſez riche pour l'entretenir, puiſqu'il fournit tout ce qui eſt néceſſaire aux habitans, & on peut dire que le roi de France ne maintient pas tant ces colonies pour l'avantage qu'il en tire, que pour l'utilité qu'elles en reçoivent elles-mêmes, & pour la gloire du nom François.

Le roi de Portugal poſſede une des plus agréables & des plus fertiles parties de l'Amérique, qui eſt preſque toute méridionale du côté de l'océan, à commencer depuis la fameuſe riviere *des Amazones* juſqu'à l'iſle de *Saint Gabriel*, proche la riviere de *la Plate*. Dans cette longue étendue de pays qui contient plus de ſept cens quatre-vingt lieues, ſont les places ſuivantes : *Para*, *Chirmos*, *Ajaveriſamo*, toutes trois dans la province d'*Omaga*. Enſuite toute la côte de *Maragnan* & du *Brezil*, dont une partie a autrefois appartenu aux Hollandois, qui l'avoient uſurpée ſur les Portugais ; mais ceux-ci l'ont depuis

reprise sur eux. Ces pays fournissent quantité de sucre, de tabac, de rocou, de coton, de cuir, & de bois qui sert à la teinture.

Le roi d'Angleterre ne possede rien dans l'Amérique, qui ne soit situé dans la partie septentrionale. Il a à la côte du continent du côté de l'océan, depuis le *cap Anna* jusqu'au *cap Henry*, *la Virginie*, qui donne pour marchandise du tabac. Il a encore la *Nouvelle Hollande*, que les Hollandois à qui elle appartenoit ont cédée par le dernier traité de paix au roi d'Angleterre, & qui ne laisse pas d'être encore aujourd'hui peuplée d'Hollandois. Elle a pris le nom de la *Nouvelle York.* Ce pays donne beaucoup de fourrures aussi-bien que la *Nouvelle Angleterre*, & outre cela ils fournissent encore l'un & l'autre quantité de vivres qu'on porte aux isles des *Caraïbes*, nommées les *Antilles*, où le roi d'Angleterre possede les isles suivantes; la *Barbade*, où est le général de toutes les autres; *Antigua*, *Montsarata*, *Nieves*, la moitié de *Saint Christophe*, *Languille*, *Saba*, la *Barboude*, & enfin une petite partie de l'*isle de Terra Nova*.

Les Anglois ont autrefois tenté de

former une colonie à *Santa Lucia* ; mais inutilement. Les pays dont je viens de parler fourniſſent quantité de tabac, de ſucre, d'indigo, de gingembre & de coton. *L'iſle de la Jamaïque* eſt préſentement ſous l'obéiſſance de ce même Roi : elle fut priſe par les Anglois pendant que Cromwel gouvernoit l'Angleterre en qualité de Protecteur, & que Philippe IV regnoit en Eſpagne.

Les Hollandois ont auſſi quelques contrées ſur cette même côte ; ſavoir, *Aprauvvaca*, *Baurom*, *Surinam*, & *Berbice*, où ils ont des colonies, mais fort pauvres. Outre cela ils ont quelques iſles, comme *Tabago* dans les *Antilles*, que les François leur ont priſes dans les dernieres guerres, & qu'ils ont enſuite abandonnées. Ils poſſedent auſſi la moitié de *Saint Martin* & de *Saint Euſtache*. Toutes ces iſles ſont ſtériles, & ne méritent pas d'être peuplées. Ils ont encore à la côte de *Caraco*, ou Royaume de la *Nouvelle Grenade*, vis-à-vis la province de *Venezuela*, les iſles de *Curacao*, *Bonaire* & *Aruba*, qui ſont les meilleures, non pas pour les fruits, ou pour les marchandiſes qu'elles rapportent, mais pour le profit qu'ils en tirent, à cauſe du commerce des

Noirs qu'ils font avec les Espagnols.

Le Roi de Danemark a une petite isle dans celles qu'on nomme *Vierges*, qui dépendent des *Antilles*. Il y a encore aujourd'hui un Gouverneur qui la possede au nom du Roi. Cette isle se nomme *Saint Thomas*.

Le Duc de Curlande est le premier qui a établi une colonie à *Tabago* : mais l'ayant après négligée, faute d'entretenir la garnison, Messieurs Lamzoon de Zelande y envoyerent un navire, & en prirent possession, prenant la garnison à leur service, qu'ils ont toujours depuis payée & entretenue.

J'aurois pu ajouter encore la maniere dont les Princes que je viens de nommer gouvernent ces colonies, comme j'ai fait à l'égard du Roi d'Espagne ; mais il y en a des relations imprimées, & je n'ai voulu m'étendre que sur les choses qui regardent particuliérement le Roi d'Espagne, dont personne n'avoit encore jamais parlé ; parce qu'il est expressément défendu à tout étranger de commercer, ni même de s'arrêter parmi ces colonies, sous quelque prétéxte que ce soit ; à moins qu'on ne veuille s'exposer à perdre les biens & la liberté.

On demandera, ſans doute, par quel privilege j'ai donc pu demeurer dans ce pays aſſez long-temps, pour ſavoir toutes les particularités que j'en rapporte, & par quel moyen une piece auſſi ſecrete & auſſi importante que ce manuſcrit, a pu tomber dans mes mains? C'eſt ce que je dois taire pour bien des raiſons; & d'ailleurs, je ſuis perſuadé que chacun pour ſatisfaire ſa curioſité ſe contentera de lire ce manuſcrit, ſans s'inquiéter beaucoup de quelle maniere j'ai pu l'avoir.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

Des Matieres du ſecond Tome.

FIN.







